

Roman

Fabienne Thomas

Inventer le jour



Les Grands Caractères de Passiflore

DU MÊME AUTEUR

- *Ombre portée*, Éditions du Petit Véhicule, 2010
- *L'Enfant roman*, Éditions Passiflore, 2013
(Folio n°6518)
Prix Handi Livres 2015
- *Garder le lien*, Éditions Passiflore, 2018

Illustration de couverture :
« Tramonto », huile sur carton de Léon Gischia (1970)
©Musée de Borda, Dax

© Éditions Passiflore - 2018
93, avenue Saint-Vincent-de-Paul - 40100 DAX
www.editions-passiflore.com

Fabienne Thomas

Inventer le jour

roman

Editions **Passiflore**

À Jean

*Et puisque, désormais libre,
je ne peux plus rien posséder,
désormais tout m'appartient
et ma richesse intérieure est immense.*

Etty Hillesum

Il a fermé la porte. La grosse clef tourne dans la serrure, écho familier des départs et des retours. Il la retire du battant, contourne le massif de forsythias et la glisse dans le petit trou du mur. C'était la cachette. Du temps des enfants. Elle a rarement servi. La maison était toujours ouverte, la présence fidèle de Fauvette accueillait les visiteurs. Elle comprenait d'instinct à qui elle avait affaire, savait si elle devait montrer les crocs, aboyer bruyamment ou s'approcher pour une caresse. Elle est morte le mois dernier.

Il se ravise. Écarte les ramures. Elles diffusent leur lumière cuivrée dans le jour naissant. Il reprend la clef. Un nouveau tour dans la serrure, en sens inverse, puis il la suspend sur le clou à côté du chambranle, comme un petit totem gardien des lieux.

Louis porte la main à sa poitrine, vérifie à travers l'étoffe la présence de la feuille de papier. Une feuille blanche pliée en quatre qu'il a pris soin de glisser dans la poche de sa chemise, côté cœur. Il ajuste le sac sur ses épaules, enfonce son chapeau sur sa tête et saisit son bâton. Il quitte la maison aux murs de pierre. À l'intérieur, toute une vie. La sienne. Il part. Espère arriver aux Sources. N'emporte rien, ou si peu. De quoi aurait-il besoin désormais? Le long voyage que prépare Louis ne s'encombre pas de bagages superflus.

Derrière la colline, le rose du ciel s'effiloche sur la cime des arbres. Des nuages translucides, teintés d'ocre poudreuse, coiffent les feuillages. Le rose se déguise de mauve, de parme, de bleu. L'année est à son zénith. La longue journée sera claire. Louis inspire profondément. Un sourire plisse ses joues et relève sa moustache. Il la dessine d'un geste entre le pouce et l'index. La pulpe de son doigt glisse sur la lèvre supérieure, rencontre l'ourlet de la petite cicatrice. Il se penche un peu pour cueillir une feuille de sauge. Il la froisse, égrène le parfum entre ses paumes, le hume. Il se met en route. Il avance sans hésiter.

Il sait où il va.

L'allée rejoint le chemin et le premier virage, encore tout grignoté d'obscurité sous l'ombre des grands peupliers. Derrière lui, un peu en contrebas, le village ensommeillé. Il ne se retourne pas. Il dépasse la croix de pierre constellée de cailloux, comme autant de graines de prières ou d'ex-voto. Le sentier est bordé de murs chaotiques ornés de feuillage et de mousses, étranges veilleurs à face de gargouilles. Il arrive au moulin, puis à la butte aux Pies qui gonfle son dos bossu dans le demi-jour. Un peu plus haut encore, la masse sombre du bois.

Il a une solide habitude de la marche. De sa jeunesse dans les forêts lui reste le besoin d'air et d'amplitude, le besoin de découverte. Il a toujours parcouru ces espaces. Tandis que d'autres partaient s'enfermer dans les villes, il marchait. Prenait soin des futaies et des frondaisons, saluait les arbres et les plantes. Son travail l'appelait dehors jusqu'au soir. Il arpentait la terre. Il a visité les moindres

plis de ce territoire, les fossés et les fleurs, les nids de geais, les terriers de lapins ou de renards.

Il a longtemps gardé ce besoin de sortir, par tous les temps. Pendant une heure, deux, trois. Sans autre montre que la course du soleil au-dessus de sa tête et l'âpreté de la lumière au fil des heures. Il connaît les lieux dans l'étirement des saisons, dans la perpétuelle métamorphose des jours.

Il sait aussi les coins secrets où nichent les champignons, les coins qui ne se disent pas et qui attisent une rivalité joyeuse entre amateurs. Il a une amitié particulière pour les girolles, couleur de rouille, cœur ouvert, corolle d'effluves boisés. Il les ramasse délicatement, sans abîmer la tendre chair un peu ridée.

Jusqu'à l'automne dernier, Fauvette l'accompagnait. On aurait cru qu'elle flairait les petites trompettes à des lieues à la ronde. Elle se précipitait, les oreilles battant le tempo de sa course, dansait en bondissant entre l'endroit magique et Louis qui, calmement, s'approchait. Lorsqu'elle le voyait se pencher

et commencer l'odorante récolte, elle se posait sur son arrière-train, frémissante, contenant avec peine la joie d'être auprès de son maître et l'impatience de continuer leur vagabondage matinal. Ils revenaient pareillement crottés, pareillement grisés par une bienfaisante fatigue. L'homme fier brandissait sa cueillette et l'animal faisait fête à Anna qui grondait en riant, en tapotant ses flancs clairs tatoués de terre ou de boue.

Fauvette a vieilli plus vite que Louis. Lorsqu'Anna est partie, ces jeux fougueux ont peu à peu disparu. Elle a cessé de galoper en tous sens dans le jardin, de s'enrouler dans d'énergiques tournoiements sur elle-même. Elle a renoncé aux élans enjoués, aux courses endiablées et aux demi-tours périlleux. Elle a forcé son petit trot tant qu'elle a pu, puis a fini par suivre Louis avec peine, au rythme lent de ses pattes de vieille chienne. Le jour où il a dû la porter dans ses bras pour rentrer à la maison, il a su qu'ils vivaient là leur dernière escapade commune.

Elle a commencé à bouder sa nourriture. La grille des côtes a fait saillie sur ses flancs, le pelage de sa tête s'est collé aux os du crâne, visage émacié des mourants. Elle se lovait dans un trou douillet à l'abri des sauges ou des lavandes, traînait sa maigre carcasse sur la dalle du seuil réchauffée par la clémence du printemps. Elle s'allongeait et restait là des heures, à s'abandonner au sommeil ou aux caresses tendres de Louis.

Il l'a trouvée couchée dans l'herbe un matin de mai, à quelques pas de la maison aux murs de pierre, la truffe tournée vers la porte. Un peu d'écume moussait au creux de ses babines. Un rien de souffle froissait le flanc décharné. Comme un frisson. Louis s'est accroupi, a bercé doucement le pelage terni de la chienne. Il lui a parlé. Ses prunelles éteintes semblaient voir au-delà. Elle l'a fixé. Longtemps. Elle était dans cette immobilité, déjà. Puis son regard s'est perdu dans le vague, troublé, absent. Il lui a dit qu'elle avait été une bonne chienne. Il lui a dit qu'elle pouvait partir tranquille.

Il est resté là, près d'elle, un grand moment. Ils partageaient le silence. Le tressaillement des souffles derniers sur son pelage. Le soleil était haut dans le ciel. Louis est rentré se préparer un café. Lorsqu'il est revenu auprès de Fauvette, sa tasse à la main, elle était morte.

C'est ce jour-là. Il s'est dit que le temps de partir était venu. Aller jusqu'au bout. Il était prêt.

Il fait face aux collines couronnées de rose. C'est le début d'une longue journée. Il avance dans la clarté nacrée qui annonce l'apparition du soleil. Il aime ce moment du lever du jour, les premiers rayons à venir après la nuit. Dans son dos, le village s'efface. Le chemin s'ouvre vers le levant avant de rejoindre la rivière. Les labours dessinent une géométrie blonde et brune et les champs semblent fumer dans l'air transparent. L'herbe des talus est encore constellée de rosée. La planète s'éveille dans une aube vêtue de brume. Chaque pas se pose, déterminé. Les pensées de Louis sont comme le paysage, doucement estompées, baignées d'une lueur diffuse. Il s'efforce de se concentrer sur ses pieds qui foulent le sol, sur son corps redressé malgré les ans et le sac sur les épaules.

Louis fait l'inventaire de sa chance. Des jambes solides, une hanche qui s'est tue après de drôles d'alertes, un estomac en bonne santé. Il félicite intérieurement sa charpente fatiguée de tenir si bien le coup. Il n'a jamais beaucoup fréquenté les médecins et il n'a pas l'intention de commencer aujourd'hui. Il avait bien fallu se résoudre, parfois, et céder devant l'inquiétude têtue d'Anna. Il préfère ses méthodes à lui, décoctions de plantes sauvages ramassées dans les prés et les bois, sureau, mauve ou angélique, repos et diète lorsque des signes de faiblesse se font sentir. Il fait confiance à la nature.

À y songer, pourtant, le périmètre de ses promenades sur les sentiers s'est considérablement réduit ces derniers mois. L'exact opposé du mouvement d'expansion des cercles que dessine le caillou jeté dans l'étang. Repli vers le centre, vers la cicatrice éphémère de la chute sur la peau de l'eau. L'orbe de sa vie se restreint doucement.

Depuis combien de temps a-t-il cessé d'aller jusqu'au lac? Depuis combien de temps ne s'est-il pas aventuré sur les hauteurs pour assister au lever du soleil sur la vallée? Il ne

saurait dater exactement ces dernières fois-là. Il sait bien, en revanche, que le physique n'est pas seul responsable. Bien sûr, il traîne un peu pour trimbaler ce corps qui accuse le poids des années. Il est à l'âge où l'on peut remonter longtemps en amont du présent. Les levers demandent patience pour déployer les membres engourdis, déverrouiller les articulations sensibles ankylosées par l'immobilité du repos. Reprendre sa place d'homme debout lui est devenu difficile.

Il y a l'esprit aussi. L'envie, l'élan qui lui manquent parfois. Les questions qui bourdonnent dans son cerveau. Les *à quoi bon?* *À quoi ça sert?* *À qui?* Et la mémoire, un peu moins fiable, qui décline elle aussi. Des tourments qu'il garde cachés, qu'il tente soigneusement de dissimuler aux yeux de Manuel et Suzy. Maladroitement sans doute. De petites phrases s'insinuent dans leurs conversations, ils glissent de plus en plus souvent l'idée que Louis, un jour, ne pourra plus rester seul. Rester dans la maison aux murs de pierre.

Cette pensée ne peut trouver en lui le moindre écho pour prendre forme. Elle tournoie au-dessus de son visage, elle le guette, rapace prêt à assaillir sa proie. Il a parfois l'amer sentiment d'une résistance inutile. La tragique intuition de l'issue du combat.

Il ne s'agit pas de fuir. Ni de renoncer. Louis s'engage tout entier dans ce temps erratique. Il a choisi le départ.

Le futur n'est plus de saison.

Le pont enjambe la rivière, comme une frontière vers d'autres vallées, d'autres contrées. La distance s'installe, la maison et le hameau s'éloignent. Le long de la berge, la terre épouse l'eau, déploie une étroite écharpe de prairie piquetée de pâquerettes. Surprise dans ses ablutions du matin, l'herbe scintillante de rosée s'ébroue sur les chaussures de Louis.

Très vite, le sentier se partage entre la rive sage et un petit escalier de racines et de pierres. Louis délaisse la rivière qui déroule tranquillement ses eaux. Il s'engage dans la montée, tempes battantes comme le cœur, le souffle calé sur la cadence de ses pas. Au sommet se dresse un gros chêne creux au tronc étrangement vide, en majesté dans son costume d'écorce. Encore quelques mètres et l'arbre lui laisse

voir l'immensité des verts et des espaces qu'il s'apprête à parcourir à pied. Il est sur la petite crête, en équilibre entre deux vallons. Le village a disparu.

Louis ne s'est pas retourné. Sa résolution est irrévocable. Il a décidé, c'est ainsi. Il a pesé et mûri son choix. En silence. En secret. Il a préparé son départ depuis des mois. Il savait que le moment viendrait, il voulait tout laisser en ordre.

Il a commencé à l'automne, rangé ce qui devait l'être. Trié et choisi ce qu'il fallait garder. Peu de choses, en fait. Un nettoyage par le vide des trésors et des reliques amassés au fil des ans. Il a procédé à un déménagement clandestin, a entassé dans la remorque les objets qu'il estimait inutile de laisser derrière lui, s'est séparé de quelques meubles lourds d'une histoire dont il ne veut embarrasser personne. Car Louis ne veut encombrer personne.

L'hiver a été consacré à un rangement plus difficile. Une sorte de toilette personnelle pour préparer l'après, pour quand il ne sera plus là.

Lorsqu'il avait vidé la maison familiale, après le décès de sa mère, il avait éprouvé la dérangeante impression de pénétrer dans son intimité. Gêné de cette intrusion forcée, obligé d'ouvrir les tiroirs et les armoires, il avait alors pensé qu'il aimerait épargner à ses enfants ce sentiment poignant de s'immiscer, seuls, dans l'histoire privée de leurs parents.

La cheminée a avalé dans son brasier des lettres, des cartes postales, des carnets et des papiers, des factures ou des bulletins de santé conservés pour on ne sait quelle raison, tous ces témoins fidèles et discrets d'une chronologie entière d'années englouties dans le passé. Fauvette, couchée auprès de son maître dans la chaleur de la pièce, levait parfois la tête vers lui, comme étonnée par son étrange occupation. Puis elle reposait la gueule entre les pattes, se rendormait dans un soupir.

Pour les photos, Louis a pris le temps. Il sentait l'importante responsabilité de ce choix exigeant. Troublant. Beaucoup d'hésitations. Pour se résoudre, enfin. Dans les flammes, il a vu disparaître et se tordre en un rictus d'adieu

des visages aimés. Visages de ceux qui ont partagé sa vie, ceux qui l'ont précédé, ceux qui poursuivront la route après lui. Il a élagué les albums, décidé d'un superflu pour ne conserver que l'essentiel. Quelques moments de joie, quelques étapes marquées par un jour de fête, ponctuées par les sourires des enfants qui grandissent. Une douzaine de clichés tout au plus. Et un portrait d'Anna.

Louis se sent comme une fourmi. Une petite fourmi à la surface du globe. Il a passé son existence à s'agiter, brave petit Louis, à agir comme il a cru qu'il convenait d'agir. Il a construit et maintenu jour après jour un métier, une famille, un toit pour les siens, une respectabilité. Il a avancé sur les flots tantôt tranquilles tantôt tumultueux de l'existence. Il a dansé comme ses compagnons de fortune le ballet magnifique de la vie. Ce doit être drôle, vu d'en haut. Tout un peuple qui frétille et se croise – bonjour bonsoir – repart, s'arrête, s'interrompt un instant pour courir de plus belle.

Louis s'est retiré de la course depuis longtemps déjà. Et puis la mort est venue, il y a quelques mois, un an à peine, lui prendre celle avec qui il avançait. Alors il préfère un pas de côté, un pas dans le fossé du temps. Il s'efface presque avec soulagement devant les autres, ceux qui se pressent et se noient dans un remue-ménage pour esquiver les vrais face-à-face avec soi-même.

Si les choses avaient été différentes... Il se ravise, n'aime pas les *si* qui devraient changer la donne, modifier les apparences. Louis ne cherche pas à se justifier, il cherche juste à accepter ce qui a été. Il veut se regarder sans rougir, sans baisser les yeux. Il veut être prêt.

Des heures grises au goût de fiel resurgissent parfois, le prennent au dépourvu, s'infiltrent, sournoises, au détour d'un mot, d'une image. Rien à faire pour oublier ce qui gêne et salit son esprit. Rien à faire non plus pour retenir ce qui, irrémédiablement, échappe. Oh, bien sûr, il s'arrange un peu avec la vérité. Il polit les galets des souvenirs, lisse les aspérités qui

écorchent les doigts et les pensées. Il se trouve sans bien s'en rendre compte des excuses et des circonstances atténuantes.

Il sourit. Il ne voit pas que sa mémoire choisit et enrobe les évocations qui apparaissent, façonne au gré de ses humeurs les bribes et les résurgences inopinées. Il réinvente à sa manière. C'est le lot de chaque humain. Dans son cœur nettoyé des débris de l'apparence et des bienséances, il veut garder le lumineux.

Il sourit parce qu'il sait qu'il a aimé Anna. Tout au moins il l'espère. Malgré les déchirements. Il tente de reprendre son cœur décousu. Les premiers signes de la maladie, l'effacement incertain et déroutant, les derniers mois ensemble. Il refuse l'évidence. Refuse de comprendre. Souvent, il la houspille et la gronde comme une enfant. Elle se laisse partir, n'oppose plus aucune résistance à la lente avancée de l'inéluctable. Il voudrait qu'elle lutte, elle ne le peut pas. Elle glisse dans l'absence d'elle-même, s'éloigne, démissionne. C'est ce qu'il a cru, longtemps.

Pourtant, là, ce matin, sur le chemin, la vie déroule ses filets, dévide ses pelotes, s'étale comme linge au soleil. Le grand air modifie les parfums et le vent claque de neuf les étoffes du temps.

Louis n'est plus très sûr de rien.

Le paysage s'offre déjà dans sa vastitude. La nature déploie sa perfection dans des courbes verdoyantes, à perte de vue. Là-bas, une étincelle. Elle jaillit. Le premier rayon atteint Louis en pleine poitrine. Lui fait plisser les yeux. Soudain béni par le jour, il reçoit comme un baptême l'étreinte de la lumière. Il aime cette seconde, ce miracle quotidien de bascule de la planète. Il s'arrête un instant, face au levant. La Terre, elle, ne s'arrête pas pour autant. Un petit croissant d'or étincelant s'élève à l'horizon. Rose d'aubépine, violet d'améthyste, bleu de lavande et brun d'argile, l'aube magicienne accomplit ses prodiges. En quelques minutes, le cercle du soleil apparaît, s'arrondit au-dessus des collines. Il s'étire et prend ses aises.

La matinée s'engouffre dans les pas de Louis.

Ce qu'il ne comprend pas encore, c'est le sens même de la marche. Il est projeté en avant, tendu vers le but, le point d'arrivée. Pourtant, l'important se joue maintenant, seconde après seconde. Les émotions qui le traversent et l'habitent, la patience dans laquelle il installe en lui une disponibilité, la sensation même d'être vivant et en mouvement. Exister et le sentir. Rien à prouver. Rien à attendre en retour. Il croit cheminer vers la fin. Ce qu'il imagine être la destination de son voyage en est peut-être le départ.

Il s'abandonne à une allure confiante qui rend grâce au corps et au lieu. Le cours du temps n'est plus scandé par les tâches répétitives du quotidien. C'est une durée affranchie des horloges, qui s'étire ou se précipite, joue avec le tempo intérieur du marcheur. C'est une vacuité particulière de l'esprit qui laisse place aux souvenirs, ouvre le passage au foisonnement des pensées. Le voyage traverse ses paysages secrets et ses territoires intimes, sur les traces de l'humain qu'il a été. Une manière de revenir sur ses pas, sur ceux d'Anna.

La porte de la salle de bain est entrouverte. Petite buée diaphane, fragrances féminines. Louis s'est arrêté, saisi par le geste d'Anna au miroir. Anna et son reflet. Le peigne glisse lentement sur la rivière de ses cheveux. Louis noie son regard dans le flot de boucles brunes, dans les mains qui guident le cours tranquille du mouvement. Deux images d'Anna qui se font face et s'interpellent, dans une réflexion parfaite. Où est la réalité?

Anna, encore. Il avait aimé le lumineux et l'intensité de cette scène. Elle lui revient dans le scintillement du soleil qui irradie le feuillage de milliers de braises. Il la regarde à présent comme un signe.

C'est la saison des moissons et des récoltes, le plein été dans les champs aux ventres blonds, dans les lits asséchés des ruisseaux. Ce sont des heures qui se donnent, alanguies par la chaleur pesante dans la cour. Fauvette cherche la fraîcheur dans la terre poussiéreuse de la haie.

Le déjeuner à peine terminé, les enfants ont quitté la table installée à l'ombre de la tonnelle pour reprendre leurs jeux interrompus par l'obligation du repas. Louis s'affaire dans la cuisine, cliquetis de couverts et de vaisselle, odeur du café. Il s'essuie les mains avec un torchon. Prépare deux tasses sur un plateau. Passe le seuil. Le plein jour succède à la pénombre fraîche de la maison aux murs de pierre. Son regard ébloui ne peut soutenir l'abondance de lumière. Louis se fige. Ferme les yeux. Clignements répétés. Quelques secondes pour s'adapter à cette fulgurance.

L'image d'Anna danse par saccade. S'imprime sur sa rétine en une étrange calligraphie sanguine et fugace. Une image décomposée par le battement de ses paupières aveuglées. Elle s'est assoupie, la tête doucement posée dans la couronne de ses bras, le dos abandonné à la langueur de ce début d'après-midi. Anna irréaliste dans un halo de lumière pourpre et dorée. En éclipse du moment et du monde, en retrait d'elle-même, comme un rêve.

Ou une prémonition.

Elle était le dernier passage à gué vers leur mémoire. Vers leur jeunesse. Elle conservait les petits événements, les anecdotes, comme autant de petits cailloux précieux. La chronologie, les lieux, les visages, Anna les tenait rangés en elle et dans l'immense album-photos des années partagées. Elle déclinait en couleur les fêtes et les saisons, comme elle déclinait le camaïeu de ses bobines de fil et de ses tissus. Il se fiait à elle pour les dates des anniversaires, celles des naissances et celles des décès.

Son absence, c'est le vertigineux du sans forme, c'est le gouffre infini sans limite ni repère. Sa mort a charrié les boues du fleuve. Crue des eaux de la remembrance qui soulève pêle-mêle les souvenirs. Les remous font affluer

à la surface des îlots d'images, des bulles irisées, résurgences d'une réalité, facettes multiples et changeantes d'une destinée. Anna est partie avec son histoire. Leur histoire.

Elle a emporté la multitude de fragments de toute une existence, l'abondance de péripéties, le calme des gestes que l'on exécute avec aisance, les instants futiles et anodins du quotidien, les regards et les touchers, les baisers qui apaisent et les petits déjeuners dans la quiétude d'un moment qui se répète, se rejoue, se multiplie. Chaque seconde est un présent minuscule dissimulé dans l'habitude des journées.

Elle a emporté les reliefs d'une trajectoire, les fracas des lignes de faille et les épouvantes des séismes que l'on imagine ne jamais surmonter. Elle a emporté les mots qui blessent et le chagrin immense, la pluie incessante et la terre dévastée, l'acide qui ravive la plaie pour mieux la cicatriser. Car chaque rayon de lune accueilli dans l'intime d'une chambre à coucher rappelle aux corps désertés par la joie que l'espoir, l'inépuisable espoir, est encore intact. La graine, emprisonnée dans sa coque, est promesse de forêt.

Anna a emporté tous les morceaux d'une vie. Que reste-t-il d'elle? Que reste-t-il des êtres que l'on a chéris lorsqu'ils ne sont plus? Lorsque la sépulture vient figer en un point final le visage aimé? Anna est partie avec la clé du tiroir à souvenirs et Louis se sent orphelin de leur histoire. Il a tout à coup la sensation de s'être abandonné à elle, si longtemps.

Louis sans Anna ressemble à un archipel aux terres isolées par un immense raz-de-marée. Anna n'est plus là pour l'aider à naviguer. Il en veut à la maladie. Rancune. Colère. Il a répondu à l'impossible appel à la sauver d'elle-même et de l'insatiable faucheuse, a tenté de braver l'inévitable. A échoué. La culpabilité l'asphyxie et l'aveugle. Il ressasse la défaite, il entend grincer en lui les terribles tenailles de la faute. Il est pris dans l'étau féroce de son propre jugement. De la honte d'avoir survécu.

Il sent qu'il pourrait aussi en vouloir à Anna d'être morte, de s'être désistée et de l'avoir laissé. Il chasse vite cette idée indécente. C'est elle qui était malade, c'est elle qui est morte.

Et c'est lui qui oserait se plaindre? Il se blâme, se condamne pour son égoïsme. Une tentative dérisoire pour mutiler sa propre souffrance. Car l'absence est là, qui envahit tout. L'extrême désarroi. Et la peur aussi.

Un relent d'amertume, soudain. L'idée, comme une mouche agaçante autour de son cerveau. Un grief qu'il n'arrive pas à formuler, une pensée qu'il ne veut pas s'avouer. Elle s'en est allée. Elle l'a quitté. Délaissé.

Et lui, pourtant, qui était resté avec elle. Jusqu'à ne plus pouvoir la suivre. Lui qui a approché au plus près l'abîme infranchissable, foulé le lieu impensable de la finitude. Lui qui l'a accompagnée jusqu'au seuil du passage ultime. Il était là, avec elle. Pour elle.

Et moi, qui m'accompagnera, Anna? Louis se prend à penser que c'est peut-être Anna qui a eu de la chance. Le voilà, lui, amputé d'un amour, d'une âme sœur, d'une compagne. Personne à présent dans le vide des jours. Il va vieillir encore. En a-t-il la force? Qui veillera sur lui pour qu'il ne se perde pas?

Qui sera là pour lui au soir du grand départ, à l'instant de bascule qui sépare les vivants et les morts ?

Qui m'accompagnera, Anna ?

Le sac soudain pèse plus lourd sur ses épaules. Le dos se voûte un peu et le pas se traîne. Louis s'arrête, accablé de solitude. Abandonné. Une caresse du vent sur son front, les doigts maternels de la brise lui chuchotent que sa peau est le lieu d'expériences douces. Son corps, dans l'instant, est vivant, encore.

Sous ses semelles roule un gargouillis de petits cailloux blancs. Il peine dans la montée un peu abrupte d'un raidillon. L'ascension est ralentie, les pieds dérapent sans cesse et sans cesse persistent. S'entêtent. Louis s'essouffle, s'aide de son bâton. Il sait qu'une pause serait raisonnable. Il ne peut néanmoins s'y résoudre. Comme une urgence, une nécessité d'aller le plus loin possible aujourd'hui sur le chemin. Se prouver qu'il est encore un homme debout et en marche.

Il ne sait pas dater le début de la maladie. Peut-être n'a-t-elle pas de début. Lorsqu'elle montre un jour son vrai visage, elle a déjà commencé depuis longtemps son occulte travail de sape dans les fondations. Elle est fourbe, elle s'installe en parasite dans les circonvolutions d'un cerveau, elle inocule son perfide poison à l'insu de tous. Elle s'infiltré, grignote de tout petits coins de vie. C'est à peine perceptible. Des signes infimes qui affolent les boussoles du bon sens, puis disparaissent sagement pour laisser croire qu'ils n'ont jamais existé, que l'on s'est inquiété pour des broutilles. Sournoisement, insidieusement, les fondations s'effritent.

Rien d'abord ne se voit nettement. Ce sont de petites distractions, des oublis sans conséquence auxquels on ne veut pas prêter attention.

Anna égare son carnet d'adresses, son foulard, sa liste de courses. Elle ne se rappelle plus où elle a mis ses lunettes. Elle cherche le nom des objets et des gens. Elle ressort de son atelier avec l'impression de ne pas savoir ce qu'elle est allée y faire.

Sa mémoire lui joue des tours. C'est ce que l'on dit. Drôle d'expression pour désigner l'évanouissement lent des traces de soi, le brouillage ouaté des images et des lieux. Mémoire prestidigitatrice? À moins que ce ne soit Anna qui joue, qui tente de garder un peu d'emprise en façonnant comme au tour de potier les empreintes de son histoire? Tourner, tourner pour transformer la glaise, modifier sous les doigts agiles la terre humide et malléable, la soumettre, avec humilité. Sous peine de voir l'œuvre naissante s'affaler sous les paumes fardées du potier.

Elle note sa difficulté à retrouver les mots. Les livres lus s'estompent sitôt refermés, les personnages glissent dans un oubli dont elle n'est pas dupe. Elle s'en étonne. S'en inquiète. Garde ça pour elle. Sa pensée trébuche de

plus en plus souvent. La langue peine à dire, à trouver le terme qui signifie ce qu'elle cherche à exprimer. Comme un instrument désaccordé, la parole se dérobe, fait des fausses notes.

Elle se répète, demande plusieurs fois les mêmes choses. Elle voit bien la mine soucieuse et renfrognée de Louis. Elle s'indigne du ton agacé qu'il prend pour lui répondre qu'elle a déjà posé cette question. Plusieurs fois. Alors elle se surveille, se retient de parler. Se protège dans un silence qui ne lui ressemble pas. Sans le mesurer très clairement, Anna rencontre, en une partie enfouie d'elle-même, une effroyable lucidité. Une intuition profonde de ce qui l'attend. Elle est aux premières loges. Elle assiste, impuissante, sidérée, aux prémices du drame.

Elle se regarde sans y croire. En apparence, rien ne change vraiment. Ses boucles grises soulignent la rondeur de son visage, les rides au coin des yeux et de la bouche racontent les rires et les peines, la silhouette un peu voûtée confirme l'âge du corps. Elle est toujours cette femme qui chemine dans la vieillesse, dans la simplicité gracieuse de toutes les années

traversées. À l'intérieur, pourtant, se trame un cataclysme lent. Aucune résistance possible contre la corrosion qui a commencé à attaquer sa raison. Qui poursuit lentement son œuvre clandestine. De jour en jour, l'esprit se couvre de couleurs d'automne, feux et orangés. Et puis un matin, il n'est plus que dentelle de rouille, qui tient par on ne sait quel artifice. Qui se désagrège au moindre souffle.

Elle se tait de plus en plus, pour éviter la fuite échevelée des mots, pour tenter de camoufler le naufrage à l'intérieur. Elle délaisse ses livres, ses aiguilles et ses bobines de couleur. Ses pensées s'interrompent parfois, dévient, s'éloignent, se diluent. S'éteignent. Elle s'installe dans une atonie douce. C'est comme une disparition momentanée. Premiers voyages désordonnés dans des contrées anciennes. Un soupir plus profond, comme au sortir du sommeil, marque la fin provisoire de l'échappée, le retour au présent. Anna s'éclipse. S'efface. Puis revient. Pour combien de temps encore ?

Suzy observe ces signes qui ne trompent pas. La tristesse s'insinue dans le vide de parole,

le sourire avenant d'Anna se fait plus rare, les coups de téléphone s'espacent. Elle passe plus souvent, essaie de sortir sa mère de cette torpeur mélancolique, repart avec un caillou dans la poitrine et un nœud au fond de la gorge. Elle alerte Manuel. Il tente de minimiser. Il voudrait rassurer sa sœur, s'épargner lui-même. À distance, il ne se rend pas vraiment compte. Elle s'efforce d'en parler à Louis qui esquivé, se cache derrière la dernière visite chez le médecin. Il n'a rien dit de particulier. Elle doute d'elle-même. Peut-être a-t-elle tendance à s'alarmer trop vite. Peut-être Anna souffre-t-elle d'une déprime passagère. Sans doute son frère et son père ont-ils raison. Elle voudrait s'en convaincre.

Chaos informe du présent, la mémoire d'Anna poursuit son funeste jeu de saute-mouton. Impose ses hiatus. Dans sa tête, les événements s'emmêlent. L'intérieur vacille, se trouble comme la surface d'un étang trouée par un caillou. Anna invente un fil pour tenter de rassembler ses idées qui dérivent, pour continuer à croire que les gens et les faits autour d'elle ont toujours un sens. Elle tricote des

petits arrangements avec la vérité. Elle improvise à la seconde une réponse parfaitement logique aux questions qui l'acculent à l'évaporation du réel. Falsifie ses oublis. Elle essaie de donner le change.

Louis se rassure à ses explications. Il peut encore, encore un peu, ne pas voir l'érosion de la raison. Le gratin a brûlé dans le four? Il faudra en vérifier le réglage. Elle n'a pas pris rendez-vous chez le médecin? Elle le fera, dès qu'il sera rentré de congés. Il n'y a pas de pain sur la table? La boulangerie était fermée. Elle devait téléphoner à Suzy? Elle ne répondait pas. Le quotidien s'émaille de pitoyables issues de secours. Anna jongle avec les excuses, les mensonges. Elle travestit les moments que son discernement escamote, elle maquille les dégâts comme une enfant prise en faute. Elle croit dissimuler.

Elle s'égare. Insensiblement. Sans bruit. Elle s'efface. Elle se fourvoie dans des impasses, fait volte-face, demi-tour, passe du ru au fleuve en l'espace d'un soupir. Suzy n'a plus de doutes. Elle n'a que des peurs. Et Louis qui ne veut rien

savoir. Elle a convaincu Manuel de venir. Il ne peut que se rendre compte. Quelques mois, juste quelques mois ont suffi. Leur mère n'est plus celle qu'ils ont connue. L'esprit s'est grippé.

Le frère et la sœur se soutiennent. Décident d'être vigilants. Manuel se rapproche un peu de ses parents, revient même plus souvent. Ils s'appellent, comparent leurs observations, se confient leurs sentiments et leurs craintes, échangent leur avis. Se demandent quoi faire. Ils s'interrogent. Essaient de ne pas dramatiser. Se disent que, tout de même, il faut être attentif. Le médecin est en vacances pour la troisième fois en peu de temps, la boulangerie ferme boutique n'importe quel jour de la semaine et leur mère fait preuve d'étranges confusions dans ses recettes.

Un matin, à l'improviste, Suzy surprend Anna dans sa cuisine. Elle s'est assise, désœuvrée. Elle regarde avec désolation les œufs, le beurre et la farine. Les mains à l'abandon et les yeux un peu voilés. Désemparée.

Le temps est constellé d'accrocs.

Louis ne sait plus très bien où est sa place. Il lutte pour garder Anna, pour maintenir le lien entre elle et lui, entre leurs deux vies. Il lutte pour ne pas voir le naufrage. Pour nier l'avaloir de l'oubli qui engloutit des pans entiers de leur histoire, il se ferme les yeux longtemps. *Trop longtemps peut-être*, se dit-il à présent. Il aurait dû être attentif à l'effacement des choses, attentif à elle. Le périmètre de l'univers d'Anna s'est rétréci et il a refusé de voir. Il sait combien l'humain est capable de rester sourd et aveugle aux événements du quotidien qui le blessent, le bousculent, défient son entendement. Il essaie de se trouver des circonstances atténuantes.

Il s'en veut.

Le soir, en rentrant des collines, Louis guette Anna au détour du sentier. Elle a l'habitude de venir à sa rencontre pour partager le plaisir simple de la marche, pour relier sur le chemin leurs journées qui s'achèvent. Elle connaît les parcours qu'il choisit et s'avance vers lui selon les jours et les itinéraires. Leurs mains se lèvent quand enfin leurs yeux se retrouvent, ils s'approchent l'un de l'autre, se rejoignent. C'est l'un de leurs petits bonheurs. Un rituel qui s'est installé lorsqu'Anna a trouvé la maison trop vide après le départ des enfants. Un besoin, pour elle, de renouer avec les balades en amoureux de leur lointaine jeunesse, de tisser avec Louis une relation renouvelée, d'inventer un quotidien à deux. Elle aime prendre soin de ce lien, elle a conscience de l'avoir négligé au profit de son rôle de mère. Alors, comme avec ses bobines de couleur et ses rubans, elle reprise, elle rassemble. Elle crée des moments, des rendez-vous. Comme celui du retour de Louis.

Peu à peu, les retrouvailles se font plus tardives. Sans rien dire, sans se faire remarquer, elle limite ses pas. Ne s'avance plus jusqu'à la

butte aux Pies. Ni au moulin. Cesse même de s'aventurer jusqu'à la croix. Louis ne s'en étonne pas. Il ne peut pas voir. Et puis un jour, alors qu'il rentre d'une marche ensoleillée, il comprend.

Précédé par la présence familière de Fauvette, il a passé la butte aux Pies, le moulin, la croix. Anna n'est pas là. Non. Elle ne s'est pas avancée jusqu'à lui. Il force l'allure, arrive en vue de la maison aux murs de pierre. Enfin il l'aperçoit, immobile. Debout, les bras abandonnés le long des cuisses, comme désœuvrés. Elle s'est arrêtée en haut du sentier, avant le premier virage et les peupliers qui forment une voûte ombragée. Louis ralentit. L'image de sa femme, droite et seule, se colle à son visage, voile trouble et étouffant. Saisissement. Quelque chose d'obscur s'immisce à l'intérieur. Un spasme froid dans le ventre. Lent venin. De toutes ses forces, il repousse ce qui se dit en lui. Il se reprend. Ne pas montrer son désarroi. L'enfouir, le bâillonner pour l'empêcher de nuire. Il s'approche. Il lui sourit, l'embrasse. Dans la voix d'Anna, comme une excuse. *De là, je vois la maison.*

Elle sait déjà qu'elle peut se perdre.

C'est un dimanche comme un autre. De ceux où les enfants se retrouvent autour de leurs parents. Suzy arrive, Manuel et Laura sont déjà là, sans Camille et Lucie. Les filles sont restées à la maison, dans les révisions des examens. Il est rare qu'elles ne soient pas de ces petites réunions familiales. Elles adorent les escapades avec Louis et Fauvette, les confidences dans la cuisine avec Anna, la douceur surannée de la maison aux murs de pierre. Elles aiment revenir au lieu magique de l'enfance, elles aiment choyer et cajoler leurs grands-parents. Besoin de racines d'autant plus fort qu'elles quittent l'adolescence, s'apprêtent à entrer dans l'âge adulte. Elles ont bien sûr téléphoné pour expliquer, s'excuser, assurer que, vraiment,

elles sont désolées, qu'elles passeront d'ici deux ou trois semaines quand elles seront libérées de leurs obligations d'étudiantes.

On est sous la tonnelle. On donne des nouvelles de Lucie et Camille, de leurs études, leurs projets d'avenir tout proche. On boit un petit verre de rosé. C'est frais. Anna sourit, acquiesce. Sourit. Demande des nouvelles de ses petites-filles. On reprend, on répète. Sans lassitude apparente. Il fait beau. On est bien. Et Anna recommence. Une fois, deux fois. *Bon... Et que deviennent les filles?* Pour la troisième fois en quelques minutes, Anna interroge. Manuel et Suzy échangent un regard. Ils en parlent depuis longtemps entre eux. Ont à plusieurs reprises essayé d'approcher la question avec Louis. L'accumulation de faux pas de ces derniers mois ne laisse plus de doute. On ne peut plus faire semblant.

Alors Suzy se risque. Elle ose braver le mal honteux qui se nourrit de leurs peurs, s'engraisse de leurs mutismes et s'enkyste de jour en jour. Suzy ose dire. Elle égrène avec

une délicatesse fragile les petits événements observés. Elle avoue leur inquiétude, elle affirme la nécessité d'aider Anna. D'aider Louis, aussi.

Il se rebiffe, acide, à vif, mélange de détresse et de colère. Il ne veut pas entendre. Il est assez grand, il sait quand même ce qu'il a à faire. Ils sont très bien comme ça, ils n'ont pas besoin que l'on s'apitoie sur eux. Ne les croient-ils donc pas capables de se débrouiller? On a déjà abordé le sujet. Il est clos. La voix de Louis a la couleur du reproche, ses propos sont tranchants. Il déteste se sentir ainsi accusé. Acculé. Il voudrait que cela se passe autrement. Ne peut rien contre lui-même. Il voit bien, au fond, qu'il préfère nier, s'enfoncer la tête dans le sable comme ces gros oiseaux stupides. Nier ne résout rien, bien sûr. Pourtant, se taire, c'est éviter de faire exister. Tant que la maladie n'est pas nommée, elle n'existe pas. Pas vraiment.

Manuel prend le relais. Il renchérit sur les propos de sa sœur, cite des faits. Il insiste. S'adresse à Anna. Elle est là, silencieuse, déconcertée par les perturbations soudaines dont elle est la cause. Elle écoute la conversation

sans y prendre part, comme un petit animal sauvage effarouché, terré sur lui-même. Elle se sent dépassée par toutes ces agitations autour de sa personne. Tout cela remue beaucoup d'air et de paroles. Elle tente de se raccrocher au regard de Laura qui reste vaguement en retrait de ces échanges désemparés, débordants de peine et d'amour.

Les yeux d'Anna courent de l'un à l'autre, envol d'oiseaux effarouchés. Ils sont une supplique, un appel au secours. Ils ne savent où se poser, où trouver refuge. S'arrêtent enfin sur Louis. Le fixent. Le dévisagent. C'est une douloureuse mise à l'épreuve. Il ne peut soutenir l'attente muette de sa femme. Il ne peut soutenir la vision de son air égaré, de ses pupilles dilatées, cernées de crainte et d'effroi. Comme pour esquiver – et c'est à peine perceptible – son corps ébauche un mouvement vers l'arrière. Il se rétracte. Fuite et renoncement mêlés de honte. Il ne peut rien pour elle.

À cet instant, ils ne peuvent rien l'un pour l'autre.

Anna se tourne vers Suzy. Vers Manuel. Leur sourire désolé, leur manière silencieuse de dire qu'il est temps, tout indique l'absence d'issue. Ils sont pris au piège, et elle avec. Tout au fond d'elle-même, l'épouvante se dresse, s'agite comme un démon. Son spectre macabre envahit toute la scène. Occupe toute la place. Anna ne cherche pas à lutter. Elle soupire, baisse la tête. Accablée. Et acquiesce à la demande de ses enfants. Elle sait qu'ils ont raison.

C'est Suzy qui prend rendez-vous. Elle a proposé de les accompagner chez le médecin. Louis la laisse faire. Il lui en sait gré. Il se rend. Il attend et redoute.

Anna se tient assise au bord de la chaise, le dos bien droit, les doigts agrippés sur son sac à main. Louis et Suzy, de chaque côté. Trois frêles silhouettes sur la blancheur des murs. L'entretien commence par un échange aimable avec le spécialiste. Il s'adresse à elle avec courtoisie, la regarde sans détour. Elle apprécie. Une petite conversation ordinaire s'installe, une manière d'entrer habilement

dans le protocole de l'examen. Les premières questions arrivent, au détour d'un sourire. Elles sont faciles. Anna se détend légèrement.

Cela ne dure pas. Très vite, elle trébuche, hésite, s'embrouille. N'est plus sûre de rien, encore moins d'elle-même. La date de naissance de ses enfants? Elle avance une réponse, se tourne vers Suzy pour y chercher une approbation. *C'est ça?* Suzy rassure, reconforte, encourage. Elle contient sa propre déchirure, sa peine infinie de voir sa mère soumise à cette humiliante épreuve.

Les questions suivantes accélèrent la panique. La honte. Renvoient Anna à l'abîme de l'oubli. Elle prend sur elle, s'applique, s'efforce de bien faire, elle essaie d'être gentille. Le nom du président de la République? Elle le connaît. Il lui semble qu'elle le connaît. Le nom s'esquive, se dérobe. Elle évite le regard du médecin, son air placide assorti d'un sourire sur commande. Qu'est-ce que ça peut lui faire, à lui, d'abord? Qu'a-t-il donc, celui-là, à la harceler? La chaleur empourpre ses joues, son cœur s'emballe et répercute des coups désordonnés dans ses

tempes et dans sa gorge. Elle écarte brusquement son foulard pour dégager son cou. Respirer. Elle voudrait fuir, quitter la pièce, laisser hurler sa colère. Elle ne peut qu'esquisser une pitoyable tentative de rébellion. Elle crispe les sourcils dans une mimique triste, serre les lèvres, contorsionne la bouche. Et bientôt s'écroule. Son dos se courbe, ses épaules s'affaissent et son visage s'incline vers le sol. Dans l'effondrement du corps, un soupir longtemps réprimé, une expiration d'épuisement. Elle se sent vide, égarée. Ses derniers remparts sont tombés.

La maladie est là, grandiose, obscène. Le médecin prend de prudentes précautions, il avance pas à pas, s'ingénie à ménager cette famille, trois personnes qui, quelques instants plus tôt, espéraient encore. Il les devance, les prépare, les conduit vers la terrible révélation, l'implacable confirmation de ce qu'ils pressentaient. Ils vont entendre. Ce sera formulé. Et rien ne pourra éviter la violence de l'impact. Il s'agit juste de l'atténuer, un peu. La maladie a un nom. Et, tôt ou tard, elle vaincra.

Le diagnostic est posé. Le mot est lâché. Il se rue contre les tympanes de Louis, gonfle et cogne, maléfique et cruel, à l'intérieur de lui. Le rend sourd à tout autre son que ce sinistre mugissement. Il s'empare en tyran des dernières miettes d'espoir, engloutit son trophée et répand la désolation dans l'épaisseur funeste de la pièce blanche.

Anna écoute. Voilà, c'est dit. Elle n'est pas vraiment surprise. C'est la tristesse qui envahit tout. Elle voudrait s'excuser de leur infliger ça. Elle se tait. Elle dépose les armes, pleine de silence et de beauté, malgré l'avachissement de sa verticale. Quelques secondes en équilibre au bord du néant. Une fracture dans l'ordre du monde. Viennent les larmes. Elle s'autorise enfin le chagrin. Suzy se lève, serre contre elle sa mère toujours assise, immensément lasse. Elle s'abandonne mollement contre le ventre de sa fille qui lui caresse la nuque, geste tendre des doigts dans les cheveux, bercements. Suzy ne retient pas ses propres larmes. Louis ne bouge pas, incapable du moindre mouvement.

Figé dans la sidération. Respiration furtive, à peine perceptible, nichée en suspension tout en haut de la poitrine.

Il ne mesure même pas, pas encore, l'ampleur du vertigineux qui les attend.

Après, il faut continuer. Et le monde dévasté est devenu inhabitable. Il est brisé à tout jamais. Louis se sent banni de l'état d'innocence qu'il a tenté en vain de préserver. La fragilité révèle le néant. Il n'y aura pas d'issue.

C'est le lent délitement, l'avancée impitoyable de la perte et de l'oubli. Les gestes s'amenuisent, les étoffes et les fils de couleur restent inanimés, les ciseaux, les aiguilles et la machine à coudre sombrent dans le silence. L'atelier d'Anna s'encombre d'absence, déborde d'inutile et se tait. Le tombeau de la Belle au bois dormant.

La maladie avance, inéluctable. Elle procède par assauts insidieux, progresse par vagues. Puis se retire, pour mieux brouiller les pistes. Louis a envie de croire qu'il s'est trompé, qu'il a rêvé. Il a envie d'oublier la veille ou le

dernier égarement d'Anna. Il se concocte de misérables ajustements avec le réel, colmate comme il peut l'invasion lente de la peur. Anna comme avant. Il a si fort envie d'y croire lorsqu'il la voit sourire et leur préparer un café, comme elle l'a toujours fait. Et lorsque l'espoir tente d'apaiser la lutte, le monstre attaque, de nouveau.

Elle oublie des mots. Ceux de sa langue maternelle. Elle ne les connaît pas tous personnellement, non. Il y en a trop. Pourtant, Louis remarque leur dispersion, leur étrange manière de se travestir, de changer de rôle ou de masque pour se dissimuler, s'éloigner. Les mots la fuient. Se dérobent. Se désagrègent. Anna ne les reconnaît plus, se découvre stupéfaite devant certains dont le sens lui échappe. S'agace de cette insoumission soudaine du langage, de ce ton hautain que prennent certains termes pour ne pas se laisser approcher. Le beurre est *millieure* et le temps *immortable*. Elle combine des échafaudages, souvent drôles et créatifs. S'ils n'étaient pas aussi pathétiques.

La maladie infiltre les parois de son esprit, effondre les remparts de sa raison. Insidieusement, sûre de sa victoire, elle fait son œuvre. Anna tente de protéger son territoire. Comment retenir une vie qui s'échappe comme une poignée de sable entre les doigts? Les châteaux sur les plages ne peuvent rien contre l'érosion têtue et inexorable de la mer.

La maladie arrache les voiles, écaille les peintures et les vernis, démembré Anna. Elle essaie de cacher sa détresse, se révèle dans sa fragilité la plus crue. Elle confie de déchirantes vérités. *J'aimerais rester qui je suis.* Elle perçoit confusément qu'arrivera le moment où son cœur et son intimité seront mis à sac malgré elle, jetés en pâture comme lambeaux de chair. Avilissement. Dépossession. Sordide exhibition involontaire. Elle espère que Louis sera compatissant, qu'il saura ériger des barricades pour protéger la nudité de son âme. Elle espère sans illusion, dans les périodes de repos de la bête. Précieux instants où elle se sent encore elle-même, infernal répit que celui qui lui permet d'entrapercevoir l'irréparable de sa vie dévastée. Elle assiste, impuissante, à sa propre déchéance.

À quoi je sers, Louis? La question se pose un matin, humble et triste, sur la table du petit-déjeuner. Louis ne peut rien contre le violent frisson qui lui traverse l'échine et imprime comme un spasme sur ses épaules. Rictus du corps qui le désaxe un instant.

Je ne suis plus bonne à rien. À quoi je sers, Louis? Les yeux d'Anna se troublent, s'égarant dans d'insondables abysses. Les yeux d'Anna s'enfoncent dans la cinglante conscience de la réalité. Dans la transparence de son visage s'impose violemment sa vulnérabilité. Sur ses joues pâlies, les larmes roulent en silence. Elle n'a pas vraiment de réponse. Elle n'en attend sans doute pas. La vraie question se cache derrière et elle les rassemble tous les deux dans une commune terreur. *Qu'allons-nous devenir?* Ni Louis ni Anna ne prononcent les paroles qui sauveraient leurs espérances. C'est inutile. Plutôt fuir les évidences. Ils savent qu'ils sont en train de se résigner dans l'effroi de ce qui vient. Ils savent qu'il n'y a pas d'autre issue que d'accepter, que de continuer le chemin. Chacun se tait sur sa douleur.

Leurs mains se cherchent, s'étreignent,
passerelle entre leurs solitudes, signe de lien,
d'amour, de présence à l'autre.

Alors, dans la petite cuisine où se glisse
le soleil du matin, Anna demande. *Louis,*
promets-moi de ne pas m'oublier.

La brume a totalement disparu. L'atmosphère satinée du début de matinée laisse place à la nette transparence de l'air. Le sentier s'élève sensiblement. Louis serre les poings. Force l'allure. Il n'écoute pas l'essoufflement qui freine sa progression.

Il ne choisit pas les souvenirs qui s'invitent sous ses pas. Il ne choisit rien du désordre chronologique qui bouscule ses pensées. Anna, toujours. Elle se cramponne sans cesse à des questions, des demandes en forme de promesses. Elle les déroule comme autant de petits fils d'Ariane. Elle espère encore ne pas rester prisonnière au fond du labyrinthe.

Elle est devant son assiette, le regard fixé sur rien, ses yeux mollement écarquillés. Absente.

Ses mains se tiennent l'une à l'autre. Elle oublie de manger. Elle va manger froid. Louis lui propose de réchauffer, elle refuse. Elle mange à peine. Avec peine. Il évite sa mine hagarde qui trahit outrageusement l'apparente normalité du couple qu'ils forment. À l'extérieur, la maison affiche, comme toujours, ses solides murs de pierre et sa façade rassurante. L'intérieur est saturé d'incertitudes et de tourments. Ce n'est pas de nourriture dont elle a besoin. C'est de preuves de son existence. *Louis, raconte-moi. Raconte-moi mon histoire. Ne me laisse pas m'oublier.*

Louis n'a pas l'habitude de la parole. Raconter, c'est le rôle d'Anna. C'est elle qui appelle les enfants au téléphone, elle qui anime la conversation à table avec ses mille et une remarques. Elle commente le travail du jardin, ses dernières créations, celles qu'elle envisage pour ses petites-filles, le choix de couleurs et de tissus qu'elles feront ensemble. Elle parle de ses lectures, petite abeille ouvrière qui butine ici et là son champ de phrases pour en faire son miel. Ça l'agace un peu, Louis,

ce bavardage de femme. Il trouve inutile de parler autant, lui, le taciturne. Anna en joue, elle houspille parfois en riant son homme des bois, lui ébouriffe les cheveux lorsqu'elle lit sur son visage une évidente exaspération.

Louis, s'il te plaît, parle-moi de nous. Lorsqu'Anna implore leur histoire, il arpente l'étendue de sa détresse. C'est souvent le matin, au petit-déjeuner. Comme si l'orée de la journée ouvrait un espace incertain, une brèche possible, un passage qui se rétracte pourtant, se referme, implacable. Anna y est encore Anna. Elle y protège un discret tête-à-tête avec celle qu'elle a été et celle qu'elle est en train de devenir. Un point subtil d'équilibre entre hier et demain. L'instant fugace du présent.

Elle se livre. Confie à Louis les tourments qui l'assaillent. Le fait dépositaire de vaines questions. Elle ne comprend pas. Elle voudrait savoir ce qui s'est passé. Comment elle en est arrivée là. Étrange lucidité où elle donne à voir la femme que Louis connaît et dont le portrait devient chaque jour de plus en plus

flo. Constat de défaite. C'est désormais une affirmation. *Je ne sers à rien, Louis. Je ne suis plus rien.* Les jours délitent peu à peu l'existence d'Anna. Et la joie.

Louis ne veut pas renoncer. Ce serait trop facile. Ou beaucoup trop difficile. Il est dans cette conviction irréaliste et sauvage de sauver sa princesse des griffes du dragon, d'abattre les murs de sa prison. Il y croit. Il ne peut pas ne pas y croire.

Alors il parle. Il lui parle. Il bâtit inlassablement des châteaux de sable que la marée emporte. Il construit de sa bouche des scènes colorées pour tenter de raviver la résurgence des jours qui s'effacent en elle. Il élève des barrages de paroles pour panser ses plaies d'histoires et de langage. Il cherche le moindre interstice dans lequel il pourra glisser ses filets, remailler ce qui s'enfuit sous ses doigts, sous ses yeux. Il invente, il innove. Il cherche des subterfuges.

Anna est assise, les mains abandonnées sur les plis de sa jupe, les genoux immobiles et le regard perdu en quête d'un autre soi-même.

Anna habitant à peine son corps amaigri et déjà si loin. Elle se tait longtemps, dans l'attente farouche d'un impossible retour du présent. Elle est là, elle s'absente du monde à pas silencieux.

Il appelle au secours les petits mots sucrés de leur jeunesse, ces dialectes intimes connus d'eux seuls, les surnoms tendres et désuets dont il la parait. Il les ressuscite, les colore de clair, de doux, comme une invitation, une imploration à se retrouver dans ces habits de fête. Une prière à l'aimée pour qu'elle le rejoigne par-delà les espaces et les précipices. À voix prudente, il ose les mots, il les lui offre, désir exsangue d'une lueur dans leur trop longue nuit.

Ténacité. Il lance doucement vers Anna, encore et encore, ces petites notes secrètes. Il est tendu tout entier dans un espoir qu'il ne se résout pas à abandonner. Il prend patience.

Les yeux d'Anna reviennent de leur exil, se raccordent à la présence de Louis. Il suspend son souffle, la poitrine emplie d'une espérance qu'il retient pour ne pas briser le charme. Il vacille, en équilibre sur le fil ténu de l'instant.

Il continue à psalmodier ses petits cadeaux, à les déposer avec une infinie précaution. Une infinie tendresse. La voix, les mots ramènent Anna, lien fragile, cordon d'argent de la langue et des bercements oubliés. Elle regarde Louis, baisse le front, incline la tête. Elle sourit. Il n'ose pas se réjouir. Un clignement de paupières, un scintillement au fond des pupilles. Comme un éveil. Un retour. Elle accueille les compliments, les répète en écho, les goûte avec gourmandise, rit un peu, rose aux joues, d'être ainsi courtisée.

Puis elle murmure. *Je m'appelle Anna. Et vous ?*

Même l'enchantement des mots d'amour ne peut résister aux ravages de la mémoire d'Anna. Alors, Louis recommence. Encore. Toujours. Il ose un baiser en lui glissant son nom. Un baiser toujours renouvelé. Tout neuf.

Ils s'offrent des centaines de *première fois*.

Depuis l'aube, Louis poursuit sans discontinuer son insolite randonnée. Des heures encore à dérouler avant d'arriver. Il serait sage de faire une pause, de s'arrêter un moment. Moiteur du front sous le chapeau, poussée du bâton sur le sol inégal, Louis s'essouffle un peu.

À l'effort de la marche se superpose celui des journées pleines, dans la force de la jeunesse, l'endurance du corps qui abat sans faillir la besogne quotidienne, la musculature puissante des hommes, la vigueur des bras qui soulèvent la hache, charrient les grumes, chargent les camions. Il se souvient du regard tendre d'Anna, de cette manière délicate de se tenir à distance, de caresser son aimé d'un sourire qui dit tout, qui dit le désir, la promesse de l'étreinte,

l'invitation à la douceur entre ses bras et ses seins chauds. Là, dans la poussière et la sueur, elle lui adresse un signe sensuel perceptible de lui seul, code secret entre amants, et toutes les rumeurs du monde passent à côté de ces deux-là pour respecter leur invisible échange amoureux.

Louis traverse la petite forêt de châtaigniers, en ressort à découvert. Seul au milieu des arbres, il sourit à cette évocation. Le soleil continue à s'élever dans un ciel sans nuage, à répandre sa chaleur. L'abri du sous-bois qui arrive est bienvenu. Un coin de mousse et les vestiges d'un mur de pierre appellent au repos. Il a besoin d'une halte. Besoin d'accueillir ce qui surgit en lui. Anna. Comme un havre de paix. Une promesse.

Il descend son sac, y cherche sa gourde. S'assied sur le coussin de lichen de son banc improvisé. Faire une pause. Respirer, reprendre souffle. Boire. Se désaltérer, longuement. Savourer la fraîcheur de l'eau dans la bouche, dans la gorge. Considérer les idées qui poursuivent leur parcours autonome.

Il est rentré sain et sauf. C'est ce que disent sa mère et sa sœur. Lui n'est plus très sûr d'être vraiment sain. Il a vingt ans, guère plus, et les abjections de là-bas lui collent aux rétines, à la peau. Il se réveille parfois avec, dans les narines, l'odeur âcre du sang et de la fumée. Il est sain et sauf. Il en doute lorsque son esprit l'entraîne malgré lui sur la terre jaune, ravive l'haleine de l'épouvante et de la barbarie, remugle sordide des corps en effroi qui ne contrôlent plus leurs excrétiens. Sain, vraiment? Il se sent putréfié jusqu'à l'intérieur de la moelle des os, jusqu'aux tréfonds de lui-même. Il voudrait survivre à la honte. Continuer à se regarder en face. Il est rentré chez lui et peine à retrouver sa place. Cherche des réponses et des raisons à l'impensable. Il retient ses blessures invisibles dans le caveau du silence. Il a vingt ans et il doute de l'humanité.

Sa mère l'accueille avec joie. Elle est heureuse et reconnaissante de son retour. Remercie les forces divines. Elle observe son fils pourtant. Tout de suite, elle pressent ses meurtrissures.

Elle voudrait le porter, encore. Le protéger. Renouveler l'abri du ventre. C'est une mère. Elle veille sur son enfant devenu adulte, revenu brisé. Les mères ne connaissent pas les champs de bataille. Elles pleurent les morts et pansent les plaies infinies de l'âme des hommes.

Sur son banc de pierre, Louis prolonge le moment. Il se tient seul et immobile. Tranquille. Un peu vide soudain. La marche pèse déjà son poids de peine et les pieds ont besoin de repos. Il s'est arrêté dans une possible rémission, en suspension dans un lieu sans limite et sans âge, dans une présence sans attente, comme celle des montagnes, des torrents ou des rochers. Il est dans le temps d'avant le langage, dans le temps des expériences premières. Il est dans les bras de sa maman. Ses yeux à elle sont tout à lui. Il est tout à elle, tout à l'échange inconditionnel. Il ne sait pas qu'une vilaine faille déforme son visage, balafre sa frimousse de bébé, ouvre une fente disgracieuse dans ses chairs. Il ne le sait pas. Le regard qui le porte l'enveloppe de toute la beauté du monde,

lui infuse au-dedans, lentement et pour toutes les années à venir, une confiance sereine, une assise stable. Le sentiment d'exister et d'avoir de la valeur.

C'est une fondation solide que celle de l'amour. Une force qui lui fait traverser la petite enfance sans se préoccuper vraiment de la cicatrice qui affiche sa singularité. Puis il grandit. Les mères ne protègent pas de tout. À l'âge où l'on se construit une image, où l'on veut ressembler aux autres, il comprend, abasourdi, que la différence peut engendrer la peur et la haine. Les moqueries et les sobriquets décochés par deux ou trois gamins pointent la malformation. Jugent et sanctionnent. Rejetent. Blessent Louis qui se réfugie dans des amitiés sincères. Y trouve un appui. Malgré le poison lent qui contamine l'estime de soi et l'amère découverte.

Il est rentré sain et sauf. Il dissimule sa lèvre sous une moustache, laisse la barbe envahir ses joues. Une manière de carapace pour se protéger de l'insistante interrogation mêlée de dégoût de ceux dont le visage et les certitudes sont entiers.

Ceux dont la vie n'a pas été souillée par l'horreur. Il cache l'anomalie. La garde pour lui. Doute désormais qu'elle soit la preuve indéfectible qu'il est, malgré tout, digne d'amour.

La forêt le sauve. Nettoie ses sanies intérieures à grands coups de vents et d'orages. Élague dans des jours entiers de sueur les immondices logées dans sa tête. Dilue dans l'accablement de la fatigue les monstrueuses sensations.

C'est au sortir de ces mois d'acharnement contre lui-même qu'il rencontre Anna. Ses boucles folles, ses espiègleries, son appétit de vivre. Anna la brune regarde Louis le sauvage, sa tignasse cuivrée, sa moustache un peu hirsute, son visage dont la légère asymétrie l'intrigue. Elle s'en amuse avant de découvrir, sous leur premier baiser, le secret de Louis. Elle lui imprime dans le cœur un indélébile petit tatouage. Sa carapace était un peu plus perméable ce jour-là, ses yeux un peu plus embrumés par la timide averse. Il suffit d'un rien, un rayon de lune, une goutte de rosée, pour instiller une infime variation dans l'ordre de l'Univers. Et inventer le jour.

C'est l'été, ils se guettent, se cherchent. Se trouvent. Très vite ne se quittent plus. Ils font l'amour dans l'agacement des feuilles et la pluie de lumière. Sous la bénédiction des arbres.

La vie qui va les invite dans leur avenir. Anna imagine et façonne sa robe, modèle original pour une promesse singulière. En grand secret, elle dessine, affine, choisit, découpe, assemble, retouche. Et s'amuse de l'impatience de Louis. De son sérieux. Seule Joséphine est admise dans le lieu très privé de la création. Louis écoute Anna partager avec sa sœur des cachotteries de gamines.

Les doigts d'Anna engendrent une symphonie blanche dans laquelle elle dissimule une petite touche de rouge, intime, signe clandestin dans les plis du corsage, comme une conjuration, un appel au cœur. Elle s'habille, invite enfin Louis au dernier essayage. Devant le miroir, elle tourne sur elle-même pour faire valser l'arrondi de la robe, puis s'immobilise. Louis ne se lasse pas de l'image de cette jeune femme radieuse. Derrière elle, un jeune homme au regard grave fixe son reflet et sourit.

Il avance la main, enlace Anna. Il caresse la cascade de tissu, la douce rugosité des dentelles chatouille la pulpe de ses doigts. Il caresse le soyeux de la peau, s'immisce entre la chair et l'étoffe.

Il revoit le pli velouté des roses, les bouquets qu'elle dispose dans les vases avec des gestes gracieux. Elle prépare les tables, les habille de couleurs. Elle se glisse dans le bourdonnement de la fête, sourit, remercie. Entraîne ses frères dans une ronde joyeuse. Vient frôler la main de Louis, chuchoter à son oreille une déclaration tendre, une promesse. Il n'entend que le froissement d'aile du papillon qui, ce matin-là, frémit et orchestre le grand bal de l'existence. La belle des Sources qui rêvait de découvrir le monde et ses villes épouse l'homme des bois.

Au fond de lui, la certitude que ce jour va changer sa vie n'a pas encore affleuré à la surface du sens. Elle a germé pourtant, fécondation magique, invisible présage dissimulé dans l'énigme d'une destinée.

Le sentier s'escarpe et serpente sous les frondaisons. L'ombre des branches apaise la chaleur qui se fait plus intense depuis que Louis a repris la route. Il se sent ralenti. Il a perdu l'allant d'autrefois. L'âge impose sa loi. À moins que ce ne soit la fatigue. Et la faim. Le soleil qui atteint le zénith lui fait signe. Il chemine depuis plusieurs heures déjà. Il laisse pourtant ses pieds poursuivre encore. Besoin de la cadence régulière et appuyée des pas sur le sol, du mouvement des épaules dans la marche, besoin d'avancer pour dérouler l'écheveau.

Il progresse sans voir les futaies ni les herbes ébouriffées dans les talus. Il s'absente du paysage et de l'air lourd de la fin de matinée, il erre dans les méandres de ses réflexions désordonnées. Les lieux et les saisons s'invitent en pagaille. Il

ne cherche pas à trier, il se laisse assaillir par tout un passé.

La mémoire ravaude ses filets, y noue de nouvelles alliances, invente à rebrousse-temps des motifs inédits et insolites. Un détail parfois diffère, déplace les perspectives sans modifier pour autant la cartographie d'ensemble. C'est le lent travail de réminiscence. Une érosion imperceptible à l'œil nu. Les idées s'emmêlent, se froissent, s'embrouillent dans des faux plis et des chausse-trappes. Elles courent, s'enfuient, s'effarouchent comme une nuée d'oiseaux blessés. Convoquent malgré lui un petit défilé de fantômes.

Louis, seul sur la Terre, écoute ce qui s'agite en lui. *Qu'as-tu fait? Qu'as-tu fait du temps qui te restait, du temps où tu croyais défier la mort avec ton arrogante jeunesse?* Les mouches énervantes du doute se collent à lui, vibronnent effrontément dans sa tête. *As-tu dilapidé tes dons les plus précieux? Les cadeaux de la vie?* Il ne sait pas vraiment ce qu'il attend. Ni ce qu'il cherche. Il a perdu le fil. Ne tient pas à le retrouver.

Dans l'amoncellement confus émergent les yeux d'Anna. Deux grands yeux noirs occupent d'abord tout l'espace. Puis le visage se dessine, les sourcils fins, presque effacés par la mode de ces années-là, le nez un peu large, les narines sensibles aux senteurs du jardin ou de la cuisine. La bouche mince, le sourire sur des dents éclatantes et fortes, et les cheveux, les boucles indomptables que la coupe courte a tenté sans succès de discipliner. Une raie sur la gauche. *Côté cœur*, dit-elle en riant.

Anna est étendue sur le lit, allongée sur le côté. Un bras replié soutient négligemment la nuque qui repose sur le poing. L'autre épouse la ligne du corps, la taille, la hanche, la cuisse sur laquelle s'ouvre la fleur de sa main, dont la blancheur contraste avec la tache sombre du pubis. Ses seins ronds comme des petits pains chauds. Elle sourit. Elle dévoile dans ce sourire la gourmandise du moment, le défi. Les yeux plantés droit dans ceux de Louis, Anna lui offre son corps et sa jeunesse.

Elle se donne à lui.

Tout à coup, il comprend. Dans ce verbe se révèle la puissance de cette scène. La phrase revient, résonne. Elle émet une pulsation, comme un pouls. Vibre en lui. Il en éprouve le charnel. Elle *se donne* à lui. Cette posture alanguie, cette minute même de leur intimité, cet instant où la communion des âmes s'incarne dans la sensualité des regards : le cadeau de l'amour qu'elle lui porte. Malgré tout, malgré l'autre.

Une étrange amertume s'épanouit soudain au milieu de sa poitrine. Une fleur vénéneuse, ravissante et délétère se répand comme tache d'encre. Indélébile. C'est le spectre de celle qui s'installe encore, sans être conviée, dans ses souvenirs. La femme pour laquelle il s'est égaré, parant des atours de l'amour un sentiment mensonger et trompeur beaucoup moins noble. La femme pour laquelle il a échafaudé des promesses et d'illusoires avenir dans l'espoir de s'affranchir de l'âge, du quotidien, de la crainte de ce trop calme quotidien à deux. La femme qu'il a cru un temps préférer à Anna.

C'était après les enfants. Après la joie des grossesses et l'ampleur des maternités. Un continent dont le père est exclu. C'était après Zélie. Les ténèbres du deuil le poussaient à s'agripper en parasite au plaisir et à l'ivresse de l'oubli. À fuir sans doute aussi la tristesse empoisonnée qui avait envahi la maison, qui le privait d'Anna. Louis cherchait à s'abreuver d'oxygène. À braver le cours des années qui passent, à raccrocher ses chimériques espoirs au wagon d'une seconde chance. C'était marchandage avec le diable. Il avait juste oublié que chaque jour conduit à la nuit et marque un pas de plus vers la fin. Un pas en moins dans le décompte des jours.

La fleur se déploie dans sa poitrine. Inocule un venin subtil. Louis lève la tête, offre son visage à la lumière du soleil. Il se surprend à prier. À s'adresser à ce ciel extraordinairement bleu et qui, obstinément, se tait. Nul pardon divin n'est à attendre. La colère gronde. Ses pas martèlent le sol. Des sanglots secs s'étranglent. Il serre les dents sur sa lâcheté, il se mord les lèvres dans un râle qui lui griffe la gorge,

lui écorche les poumons, forge incandescente, souffle du brasier de sa honte et de sa tristesse. *Anna, Anna*, chaque pas porte son nom. *Anna*.

La brûlure tout à coup insupportable. Le râle arrache l'air sur son passage, se mue en hurlement de bête blessée. La mort lui a pris Anna, ne lui laisse que ses remords empoisonnés et ses yeux pour pleurer.

Louis s'effondre sur lui-même comme un château de cartes. Il se brise, met un genou à terre, les deux. S'écroule sur ses talons. Il porte les mains à son visage pour recueillir l'hémorragie de larmes. Un raz-de-marée de chagrin, endigué depuis si longtemps par un orgueil aveugle. Louis nettoie d'interminables années de mépris de lui-même. Il bénit plus de cinquante ans d'amour pour la même femme. Il pleure Anna.

À moins qu'il ne pleure sur lui-même.

Il est seul désormais. Dans sa vie et dans cette maison qu'ils habitaient à deux. Une journée d'obsèques, pesante et implacable, les sermons du prêtre, les condoléances, et le cercueil d'Anna confié à la terre. Il est entouré de ses enfants. Lucie et Camille lui témoignent infiniment de tendresse. Elles découvrent le chagrin du deuil et de la disparition, elles découvrent ce que signifie *plus jamais*.

Après le cimetière et le départ des autres, Suzy a proposé de rester avec lui aujourd'hui, quelques jours. Il a refusé. Il faudra bien qu'il s'habitue. Elle s'attarde, leur prépare un dîner qu'ils mangent sans faim. Repart dans la soirée.

Louis est seul dans le salon, seul dans la cuisine, dans la chambre et le jardin. Seul dans les collines. Jamais il n'avait à ce point éprouvé le saisissement de la solitude. Il en cherche le sens. Se heurte à celui de l'absence. Aux questions innombrables qui affleurent. Elles rôdent confusément, prennent forme, mettent en doute la raison même de son existence. Elles sont sans réponse. Fauvette, fidèle, accompagne l'errance et le désœuvrement de son maître. Elle remue la queue dans l'attente d'une promenade qui ne vient pas, pousse du museau la main inerte qui ne caresse plus.

La nuit, dans le temps sans repère de l'obscurité du monde, la solitude se fait plus dense encore. Dans sa moitié, le lit reste ignoré. Le drap lisse et blanc ne se froisse plus sous le vivant d'un corps. Le froid s'insinue davantage, une onde discrète qui s'immisce sous la peau.

Un matin, pourtant, elle est là. Dans la chambre. Il en est sûr. Il garde les yeux fermés, s'applique à ne pas quitter trop vite l'espace

mystérieux du sommeil. Dans l'entre-deux de ce passage, il perçoit sa présence, un souffle inaudible dont l'oreille subtile reconnaît la vibration, une voix sans mot qui le visite et l'apaise. Surtout, ne pas entrer tout de suite dans la conscience sûre du jour. Surtout ne pas bouger. Résister à la tentation d'étendre un peu le bras vers l'autre moitié du lit, pour vérifier avec le tangible des sens si elle est là, à ses côtés. L'air frissonne de la présence d'Anna lorsque Louis s'éveille. Il ne voit pas, il ressent. Elle est là. Comme le cristal du vent, les rides de l'eau, l'immobilité du rocher. Insaisissable. Il allège son propre souffle, communie avec le sien. Il lui parle en silence. Il la remercie de ce petit cadeau matinal avant que l'instant ne bascule tout à fait dans le jour et n'abolisse la fugacité des retrouvailles.

Les jours suivants, il guette ce rendez-vous. L'espère. Il résiste au moment où le sommeil le quittera tout à fait, s'applique à rester dans l'éphémère équilibre de l'éveil.

Elle est là, dès les premières lueurs de l'aube, elle revient, matin après matin, à l'heure où

s'effrangent les fibres des rêves. Elle est là, à ses côtés, impalpable et invisible dans la fraîcheur du drap déserté. Il chuchote les mots qu'il garde pour elle, les petits vocables précieux qui disent l'amour et la confiance. D'abord l'essentiel. Toujours. S'il a la chance de prolonger le passage, il lui parle du jardin, des enfants, de Manuel et de ses projets, de Lucie et Camille qui suivent ses traces, de Suzy qui se cherche, de Fauvette qui vieillit. S'il a le temps. Car Anna s'attarde rarement. Rien ne peut la retenir, elle fuit entre les doigts, s'écoule comme une rivière. Elle glisse en gouttes chaudes entre les paupières de Louis. Alors, il se frotte les yeux et se résout à les ouvrir.

Il n'en parle à personne. Il a peur peut-être que l'on se moque de lui. Pas forcément en face. On sourirait dans son dos. Ce serait pire. Il a peur surtout de rompre le charme en le révélant dans la parole, comme si de sa bouche pouvait s'échapper, en même temps que les mots, l'esprit d'Anna. C'est son secret, son intimité la plus absolue, le territoire

qu'il partage avec elle, comme ils partageaient leurs corps dans l'amour, dans ce même lit, alors chaud et palpitant de leurs étreintes. Il n'en parle à personne, il espère maintenir ce fil ténu qui le relie à elle, encore.

Elle est revenue à ses côtés, elle est là, il en est sûr. Cela ne durera pas, elle repartira. Il le sait. Elle le lâchera bientôt, comme un parent lâche la main de son enfant. Non pour l'abandonner. Au contraire. Pour lui insuffler à travers ce geste la confiance souveraine qu'elle dépose en lui. Lui signifier qu'il est capable de continuer, sans elle.

Et puis, un matin, un frémissement gracile dans l'air. La fragile présence d'Anna semble vaciller. Puis faiblir. Disparaître. Tout de suite, il comprend. Il se préparait. Redoutait cette seconde. Il n'a pas d'autre choix pourtant que d'accepter. La place d'Anna n'est plus dans leur lit de vivants. Elle lui dit adieu. Elle s'estompe, elle s'efface, aérienne et cosmique, traverse les lieux qu'elle a foulés de son pas incarné, effleure Louis qui est prêt, se résout. Elle disparaît une dernière fois.

L'éveil a quelque chose d'insensé à présent. Louis se lève. Parce que c'est le matin, parce que c'est ce que l'on exige de lui. Il accomplit un peu machinalement les gestes quotidiens, la toilette, le café. Tout est immobile. Lourd et immobile. Sans élan, sans énergie. Fauvette gémit, se couche aux pieds de son maître. Ses yeux dorés grands ouverts lèvent des regards fidèles et interrogateurs, comme un haussement de sourcils triste. Elle aussi, elle sait.

Louis s'avance dans l'épaisseur de la journée. Indifférent à la lumière qui s'enhardit, à la tiédeur de l'atmosphère. Il s'avance vers le soir et la traversée du jour est longue. Il est dans l'attente du lendemain. Il veut vérifier. Au fond de lui, c'est ridicule, il a envie d'y croire. Comme par superstition, il attise les cendres d'un espoir éteint. Le sommeil est clairsemé d'agitation, de rêves étranges. À l'aube enfin, le seuil, la sortie trouble de l'engourdissement des perceptions. Ralentir, ralentir, ne pas s'éveiller tout à fait.

Rien. Le lit est froid. Et inutile. Comme lui. Il est dans l'absolu de la solitude.

Il ne supporte pas cette idée. Il ne supporte pas l'idée de vivre sans elle. Le vide prend toute la place, envahit les moindres pores du présent. Une grosse bulle qui obstrue le passage, oppresse. À ne plus pouvoir respirer. Où qu'il aille, Louis se cogne à la désolation, à l'aridité du réel, substance sans forme qui s'impose sans cesse. Il ne supporte pas son absence. Le manque d'elle l'accable. Alors il la réinvente chaque jour. Et pourtant, il paraît que c'est normal de mourir. Qu'Anna a eu une belle vie et une belle mort. C'est quoi, une belle mort ?

C'est pour tenter, un peu, de la rejoindre que Louis a pris la route. Il a voulu ce lent voyage à pied pour aller jusqu'à elle, lui apporter son message, le déposer aux Sources. Au fond, tout au fond, il sait bien. Il sait l'absurde et la vanité de son entreprise. L'échec certain, aussi. Il s'en moque. Il est dans le vacillement de l'instant.

Chaque minute le rapproche d'elle.

Le chêne trône, majestueux et solitaire, sur la bosse d'un vaste champ ouvert sur l'horizon. Planté en son sommet, il domine l'espace alentour sur la ligne de bascule entre deux vallées. Plus bas, une grappe de vaches cherche la bienfaisante fraîcheur de l'ombre au pied d'un grand noisetier. Une brise légère tempère l'ardeur du soleil. Une place de choix.

Dans un froissement d'herbes, Louis enjambe le talus et pénètre dans le champ. Il s'avance jusqu'à l'arbre qui déploie son immense parasol de branches. Il prend appui sur le tronc puissant pour déposer péniblement au sol son ossature rouillée. Il s'installe, cale son dos contre l'écorce. Il porte la main à sa poitrine, les doigts reconnaissent la

texture du papier sous la fine étoffe. Besoin de vérifier. De se rassurer. Le soleil taquine ses yeux, joue à cache-cache dans les feuilles et les fait miroiter, surface d'un lac dans le ciel.

Louis soupire d'aise. Il ôte son chapeau. Enfin assis! C'est l'endroit idéal pour casser la croûte, la position parfaite pour s'étendre ensuite pour un somme. Il délace ses chaussures, offre à ses pieds rougis un petit bain d'air frais. Il ouvre son sac, rassemble devant lui les vivres qu'il a emportés et sort son couteau de sa poche. Il goûte cette escale. Son estomac se tortille et couine depuis un long moment. Louis a négligé de l'écouter plus tôt. Il entame le pain. Se coupe une large tranche bistre bordée d'un brun presque noir. La hume. Ses dents savent encore en déchirer la chair. Sous le croquant de la croûte se déploient les effluves du levain et du fournil, l'odeur du froment, des moissons et des instants simples répétés par milliers. La souplesse de la mie parfumée envahit son palais. Son ventre jubile. Le bonheur de répondre à la faim par la délicieuse saveur du pain.

Il prend son temps pour manger l'oignon doux et la tomate, le morceau de fromage, quelques noix de l'an passé. Puis il s'allonge dans l'herbe, sur le dos, les yeux perdus dans le kaléidoscope du feuillage. Ses idées clignotent. Divaguent. Il n'en suit aucune, ne s'attarde pas, spectateur de l'intérieur de sa tête. Et lui en retrait, sur la berge. Il laisse passer les flux et les remous. Quelques secondes qui s'étirent comme des heures.

Les mille éclats de rire du soleil scintillent sur son torse et ses épaules. C'est la vie qui va à travers les mailles des ramures. Louis pense à tous ces petits bouts de rien qui constituent au final son trésor. Les gouttes de ciel pleuvent sur son visage, sa peau s'ouvre au chuchotement de l'air.

Le sommeil vient le cueillir sous son chêne. Sans doute cette sieste est-elle nécessaire au marcheur qui depuis le matin chemine sans faillir, exigeant envers ce corps qu'il soumet à un étrange pèlerinage.

Au réveil, le soleil a déplacé les ombres, il a glissé dans les plis du feuillage et l'après-midi qui s'avance. Louis s'étire, apprivoise les raideurs qui se sont installées dans ses membres, se prépare à poursuivre sa route. Patiemment, il retrouve la verticalité et le mouvement. Et le poids du sac sur ses épaules. Il repart. Têtu, tenace. Et confiant.

Le versant s'incline paisiblement, descend en pente douce. Les tournesols dans les champs orientent vers le ciel leurs figures souriantes d'épouvantail, l'alignement des vignes dessine de longues rayures sur les coteaux et la blancheur de la pierre diffuse une chaleur piquante qui rôtit la peau. Les lézards s'y prélassent et s'enfuient en frétilant, affolés par le moindre bruit. Sur le bord du talus, un grésillement. Un mouvement furtif laisse la trace sinueuse d'un serpent dans les herbes froissées. L'explosion brûlante de l'été, déjà.

Au bout de quelques pas, la voix d'Anna. *Lou, mon sauvage, quand te décideras-tu à m'emmener en voyage?* Louis n'aime pas beaucoup les voyages. Il n'a besoin que de sa terre et de son paysage.

Ici, rien ne lui manque. Il n'a pas de ces velléités qu'ont les autres, parfois, à vouloir découvrir l'inconnu. Il porte les meurtrissures de régions lointaines vers lesquelles la guerre l'a poussé au sortir de l'adolescence. Il a enseveli au plus profond de son être la peine et le grand désordre. Il n'en parle pas, jamais. Peur que le son de sa voix réveille les fantômes assoupis. Il garde trace de cette contrée tâchée de soleil et de sang, il séquestre en lui les cris des enfants et le vacarme inaudible des armes blanches. Il promet de faire de son silence un tombeau pour ceux qui n'en sont pas revenus.

Lorsqu'il regagne sa terre, il aspire à ne plus la quitter. Il forme le vœu de l'arpenter, de l'honorer. Il s'y incline, prostration dans la honte d'appartenir à cette espèce capable d'autant d'ignominie, pieuse posture pour dire l'humilité et la gratitude d'être en vie.

Et il rencontre Anna. Y voit une absolution, une chance de rédemption. Un signe que le ciel ne l'a pas maudit tout à fait.

Cette année-là lui révèle la joie, la légèreté sereine et lumineuse de la joie. Il se souvient de l'éclat du couchant sur l'eau cuivrée du lac, de cette éclaboussure de lumière qui fait plisser les yeux, les fermer pour capturer cette force vive de la clarté. Il se souvient d'avoir pris la main d'Anna, d'avoir souri, d'avoir dit une banalité qui pourtant portait en elle l'amplitude fabuleuse d'un bonheur enfin savouré. *On est bien.*

Rien cependant autour d'eux n'avait changé. Rien n'était vraiment différent en cette fin de journée. Pas de bonne nouvelle ou de succès espéré. Simplement la grâce d'accéder à cet espace en soi dénué de toute crainte, de toute inquiétude, cet espace épuré des lourdeurs et des peines. Une seconde sans attente, dans la saveur nue du présent.

L'intensité de ces retrouvailles avec l'apaisement a inauguré, pour Louis, une réconciliation. Il prend soin de ce sentiment. Il redoutait tant de ne plus jamais le ressentir. Il s'arrime à sa terre, besoin de n'en plus partir. Il est amoureux, il cultive l'absolu, il s'y raccroche. Il veut croire au magnifique pourtant mis à l'épreuve

dans l'usure des jours. Il veut croire à l'amour infrangible. Anna comme un porte-bonheur, un enracinement pour pouvoir vivre et croître à nouveau. Anna comme une chance. Il l'a aimée. Il a senti vibrer en lui cette impression subtile de communion, cette proximité d'âme. Est-ce cela, l'amour? Est-ce dans ces instants de fulgurante évidence que l'on peut prétendre aimer?

Dans le grand enchevêtrement des périodes d'une vie, la douceur et la bienveillance des astres côtoient l'âpreté abrasive du quotidien. En équilibre. Car Louis ne peut évincer les moments affligeants où Anna n'était ni belle ni drôle. Ces moments où elle l'agaçait prodigieusement. Où elle le décevait. Parfois, elle arrivait volubile au petit-déjeuner. Bavardait sans égard pour les pauvres oreilles de Louis, parlait fort, s'agitait dans la cuisine. Toujours matinale, elle commençait la journée avec entrain. Louis, lui, a le réveil nonchalant. Au lever, il a besoin de calme, il se tait. Et elle, à l'encombrer de ses remarques ou de ses questions tandis qu'il attendait le silence et la tranquillité. Il la trouvait alors futile et exaspérante.

Il détestait aussi sa façon de lui asséner *sa* vérité d'un ton tranchant. Lorsqu'elle était piquée au vif dans son orgueil, elle savait répliquer vertement, manier adroitement le verbe pour retourner la situation et déstabiliser Louis. Il la regardait, sentait sa tendresse s'étioler, son cœur se fermer face à cette femme acerbe et blessante.

Elle était parfois déconcertante. Lointaine et égoïste. Elle disparaissait des heures entières dans son atelier. Préoccupée par une commande ou pire, absorbée dans une création, elle se réfugiait dans son univers, n'était plus disponible et le reléguait dans l'impression de ne plus exister, de n'avoir plus aucune importance à ses yeux. Elle n'avait besoin de personne. Elle n'avait pas besoin de lui. Certaines fois, son visage aux traits durcis se fermait. Farouche et indéchiffrable, elle restait muette tout le jour et tenait Louis à distance. Il ne savait que faire. Ni même que penser. Il détestait ses contrastes imprévisibles, ses éloignements inattendus et démesurés. Et puis, soudain, elle s'approchait, enfouissait son visage contre son torse et abandonnait dans ses bras toute sa détresse.

Il l'accueillait, en endossant le poids énorme de la responsabilité de son bonheur.

Bien sûr, lui-même n'était pas en reste dans ces rancœurs et désillusions mutuelles. Il sait combien il chagrinait Anna lorsqu'aucun sourire ne parvenait à dérider sa mine taciturne, pendant plusieurs jours parfois, sans qu'il ne puisse rien y faire que d'attendre la fin du passage au noir. Il sait combien il l'agaçait en affichant une apparente indolence devant des événements qui la mettaient, elle, en ébullition. Il a bien souvent éludé ses propositions enthousiastes, reporté les projets qui lui tenaient à cœur et qu'elle prenait tant de plaisir à échafauder. Il a même abîmé ses rêves. Il sait bien. Il accepte sa part de désenchantements. Ils tentaient simplement de s'aimer, vaille que vaille. Malgré leurs bassesses et leurs imperfections.

Peut-être, justement, ces écarts-là étaient-ils le gage de leur lien. Une manière de s'éloigner de l'autre pour mieux le voir, pour mieux le regarder. Une distance salutaire pour mieux se retrouver et se renouer.

À s'enfoncer dans les ajustements du quotidien, il a laissé passer les années. Il a sans doute négligé l'essentiel. Il n'a jamais emmené Anna en voyage.

La pente plus abrupte impose un pas appuyé. On change de vallée pour en gagner une autre. Chacune porte le récit de ses habitants et de leurs cultures, leurs patois, leurs accents aussi. Ce pays a façonné les hommes et leur histoire. Les dénivelés dessinent des petites frontières, héritées de l'époque où l'on se déplaçait à pied. Le chemin descend vers le lac, caché encore dans les ourlets et les détours du paysage.

Louis cherche une consistance aux moments qui viennent de s'écouler. Depuis combien de temps est-il parti? Il peine à reconstituer la succession des heures, à les situer dans une même journée. Hier s'emmêle à aujourd'hui. L'écheveau qu'il déroule au fil des pas égare le marcheur. Il suit les chemins de terre frangés

de fossés ou de talus, il suit les sentiers des saisons et des âges à travers le maquis de la mémoire. Celle, ancrée dans l'espace du présent, ouvre la voie à celle, plus ancienne, qui déambule dans l'étendue de tout un passé. Il s'agit pour lui de retracer l'itinéraire de la vie, de revisiter le doux et le rugueux d'une destinée pour y mettre de l'ordre, pour donner à la mosaïque des jours une forme cohérente, présentable. Supportable même, face à lui-même et face au dieu qui peut-être l'attend de l'autre côté. Louis a rangé pendant tout l'hiver ses affaires matérielles. Son cheminement l'amène maintenant vers ses affaires spirituelles. Il le comprend. Ne compte pas se dérober.

Il frissonne. Étrange mélange des lieux et des années. Toute son existence est là. Dans l'instant même de la marche. Dans son corps dressé dans le mouvement. Dans les heures de cette journée. Le passé n'est plus. Ne subsiste que la manière de le penser. Au présent. Il entend le bruit de ses pas. Crissement des pierres du chemin, froissement de la terre sèche, rythme régulier, comme le battement d'un cœur.

Anna est en chemise de nuit, petit fantôme blanc, pieds nus sur le sol de la cuisine. Le froid rougit ses orteils ronds qu'elle recroqueville comme une fillette timide. Elle rit. Elle est pleine d'espièglerie et de joie. Elle vient d'annoncer à Louis qu'ils attendent un enfant. Louis ne sait que faire de l'encombrante émotion qui remonte comme un coup de soleil sur ses joues. Son menton tremble un peu, il veut parler et c'est un petit son rauque qui vacille au fond de sa gorge. Anna rit de plus belle. Elle laisse son gaillard de mari démêler toute cette agitation qui se précipite en lui. Elle s'approche, pourtant. Elle est là, tout près. Elle trace de l'index le contour de sa bouche, caresse la cicatrice secrète. Elle lui prend la main et dépose ses lèvres au creux de la paume, comme une offrande douce. Il ne comprend pas ce qui empêche, ce qui comprime un peu sa poitrine alors qu'il voudrait éclater de bonheur. Il ne sait pas encore, à cet instant-là, que c'est le rappel constant de sa propre finitude qui le retient.

Louis se souvient de tout. Du reflet mat du carrelage, de la silhouette d'Anna éclairée de blanc, de l'empreinte chaude de ce baiser.

Il se souvient avec une étonnante acuité de ce moment intense où l'avenir les happe, à tout jamais, dans une aventure d'une incroyable banalité. Celle de la vie, de la mort, du recommencement.

Les images se superposent. Trébuchent et s'entrechoquent. Une autre robe blanche. C'est Anna, errant dans un couloir, tassée sur elle-même, apparition fragile dans un château de verre. De larges ouvertures, une architecture pensée pour le bien-être des résidents. La robe blanche est une pauvre blouse sous laquelle s'évapore son corps frêle, le château un établissement où elle séjourne, hors de l'écoulement du temps et du monde. Où elle s'éteint dans la lumière des grandes baies vitrées.

Louis se sent vieux soudain. L'épaisse nuée d'insectes l'encerclé et l'enferme dans un orage. Des milliers de poignards dansent le sabbat dans sa poitrine, remuent dans la plaie. Le cœur meurtri cherche l'apaisement de sa douleur, aimerait parvenir à l'engourdissement de la raison, pour atténuer l'invincible ressentiment.

C'est la lente décrue de la vie. La fin que l'on sait certaine et que l'on brave chaque jour avec la conviction que ce sera toujours pour plus tard. Dans les yeux d'Anna, dans le geste qui hésite, Louis reconnaît le faciès de la mort.

Louis, donne-moi des nouvelles. Parle-moi, parle-moi de nous. Éclipses de la mémoire. Douleur lucidité de l'oubli. *Louis, est-ce que tu veux encore de moi?* Leur amour n'a plus d'histoire, plus d'événements pour orner le chapelet des jours. Rien pour le retenir. Il n'a plus de forme, plus de contours ni de consistance.

La raison, à la merci d'imprévisibles soubresauts, s'écartèle entre l'apathie et l'agitation. Plus de frein, plus de filtre. Anna entre subitement

en hostilité, se réfugie dans l'agressivité. Elle concocte des colères et exhume avec véhémence des événements anciens. Louis ne sait pas faire la part des choses. Il accuse les coups, sa belle abîme son amour. Le souille et le piétine. Revêt une cuirasse urticante qui donne envie de fuir. D'abandonner. Louis s'affole. Tente d'enrayer l'invasion grouillante qui s'agite à l'intérieur. De sombres pulsions soulèvent son cœur, le compriment. Le ferment. Nausée. Répulsion. Des réactions primaires aux antipodes des nobles sentiments. De noires pensées qui flirtent avec la haine et le rejet. La honte le nargue, le mensonge cherche à falsifier la réalité pour camoufler la férocité et la violence, sauver la face. Louis découvre avec effroi cette part de lui-même. Il ignorait héberger en son sein une telle parcelle de ravages et de tourments, un ferment de désolation et d'immondices. De ceux-là mêmes qu'il avait rencontrés sur les terres jaunes.

Il se méprise.

Il survit, pourtant. L'impuissance et le chagrin le désarment.

Il veille. Anna le bannit de son royaume. Il voit bien qu'il en est exclu. Le présent n'existe plus et il ne fait pas partie de sa vie d'enfance. Sa vie d'avant Louis. Il ignorait que cette époque pût avoir une telle place. Il découvre avec étonnement et tristesse qu'il n'est pas le plus important dans les décombres de ses souvenirs.

Elle a claqué la porte. Une contrariété de gamine. Il vient de dire qu'elle ne pouvait pas sortir, là, tout de suite. Il a expliqué qu'il fallait attendre la fin de l'averse. Elle ne veut pas le savoir. Elle demande pourquoi elle est ici. Qui l'a enfermée dans cette pièce. Et lui, d'abord, que fait-il avec elle dans cette maison? Elle hausse le ton, un peu trop criard, un peu trop aigu. Il ne répond pas, répète simplement que dehors, il pleut. Entre les murs de pierre, la bourrasque gronde, devient rage et hargne, s'amplifie encore. La fureur s'empare d'Anna, la secoue, la bouscule. Tout son corps se tend, ses mâchoires se nouent, ses poings se serrent. Elle renverse une chaise, hurle qu'il n'a pas le droit, qu'il est odieux et qu'elle le déteste. Elle continue à crier,

les phrases s'emmêlent et se déchaînent. Elle déverse des paroles de fiel dans un jargon grossier.

Anna la sage, la discrète, exhibe à présent des aspects d'elle-même que personne ne connaissait. Est-ce la bombe à retardement de tout ce qu'elle a réprimé depuis des années – depuis toujours peut-être – qui explose tout à coup? La maladie arrache le voile des apparences, des bienséances, elle met à nu des côtés sombres ou sauvages d'Anna, elle fait sauter les cadenas que le regard des autres avait verrouillés en elle. Rien ne retient plus ses rancœurs et ses impulsions.

Les mouvements d'humeur varient et enflent au fil des jours. Ils deviennent clameurs, vociférations, insultes, menaces. Louis s'effraie de cette femme qui n'est plus Anna. S'indigne et sent croître en lui des sentiments sordides qu'il muselle au prix d'efforts maladroits. Il se juge haïssable. Coupable. Il se peine aussi.

Anna s'éloigne, délaisse Louis, le déconcerte, le tient à distance, l'oblige à inventer une manière différente d'être auprès d'elle. Avec elle. À aller plus loin, plus profond pour y chercher l'amour. C'est un apprentissage douloureux. Aimer est une félicité lorsqu'Anna lui signifie en retour qu'il est beau et plaisant. Aimer alors est facile. La nouvelle Anna, celle qui surgit parfois dans une tempête de violence hirsute et de cris stridents, éprouve son dévouement, sa générosité et sa patience. Elle érode cruellement ce qu'il tenait pour acquis et le précipite sans pitié vers ses pauvres limites. Il cède au découragement, s'écroule. Plusieurs fois par jour. Plusieurs fois par jour se relève. Épuisé.

Il ne sait comment contenir sa propre douleur. Car il lui faut aussi contenir celle d'Anna. *Louis, c'est fini pour moi. C'est trop tard. Je ne me supporte plus.* Anna, désespérée. Lucide encore, par intermittence. Pour combien de temps? Les moments de répit se réduisent à l'infime. À l'intérieur de Louis, les troupeaux de la peur piétinent, saccagent

ses entrailles. Il y a pourtant un instinct indéfectible, un sursaut, toujours, qui empêche d'imaginer plus loin et oblige à survivre.

Il n'y a que des *aujourd'hui*.

C'est une pâle journée d'hiver, un peu avant midi. Dans la cuisine. À l'heure où il s'affaire à préparer le repas. Anna a depuis longtemps cédé sa place aux fourneaux. Ses tentatives pitoyables aboutissaient à de cruels échecs. Au milieu d'une recette qu'elle avait mitonnée des dizaines de fois, elle se retrouvait les bras pesants, les mains désolées posées sur les cuisses. Le visage défait, elle s'absentait, incrédule, inutile. Le spectre nauséabond de la maladie les narguait tous les deux avant de la saisir tout entière, vaincue par une cuillère dont elle avait perdu l'usage. D'un accord commun, tacite, elle a glissé sans bruit hors de ce rôle qu'elle avait tenu avec fierté depuis toujours. Il a enfilé le tablier, s'est essayé aux gestes qu'il avait vu faire aux femmes qui l'ont entouré, s'est même enhardi dans des préparations plus complexes qu'il pensait ne jamais savoir réaliser.

Il est assis, a déplié sur la table une feuille de journal, rassemblé quelques pommes de terre, l'épluche-légumes et un petit couteau pointu. Il s'apprête à commencer. Debout, à contre-jour dans l'encadrement de la fenêtre, Anna l'observe. *Où est Louis?* Il devine son regard étroit, suspicieux, son front plissé. *Je suis là, Anna.* Phrase humble, dépouillée de tout, sauf d'une imbécile espérance. Elle attend une réponse. Celle qu'elle entend ne la satisfait pas. *Tu n'es pas Louis!* L'homme devant elle lui apparaît comme un inconnu. Un usurpateur. Lui fait peur. Les poings sur les hanches, elle nie. Elle s'emporte. Que fait-elle là, perdue, dans ce lieu tout à coup déserté de la moindre certitude?

Elle veut savoir. *Où est Louis?* Elle le cherche, ailleurs, au-delà de la réalité et du présent. Elle cherche son mari, son compagnon, elle l'espère et l'attend. Ses repères intérieurs s'affolent, les boussoles sont dérégées. Pour juguler l'effroi, l'attaque de la bête qui guette sa raison, elle dérive en territoire hostile. *Je n'ai rien à faire ici. Dites-moi où est Louis!* Louis ne réagit pas, c'est inutile. Sa respiration se coince, l'air est piégé tout en haut du thorax. Épaules crispées,

ventre noué. Il ne sait que faire, que dire. Tout est vain. Irrémédiablement. Il contient la peine et la lassitude. Le front bas, il se concentre sur son geste. L'épluche-légumes racle la chair et dessine des festons de peau brune. Crissement sourd dans le silence suspendu. Sur le papier journal, la lame du petit couteau pointu trace un éclair.

Est-ce l'apparente impassibilité de Louis? Est-ce l'angoisse terrible du non-sens? Un mouvement rapide et vif. Anna se saisit du couteau et le jette. Le lance. Vise Louis. Le manche ricoche sur son épaule, l'arme tombe à terre, tinte sur le carrelage dans un cliquetis de métal. Louis relève le front. Anna porte son masque fou. Ses yeux un peu plus dilatés que d'habitude, une espèce de mauvais sourire. Presque une grimace. Elle se retourne, mouvements saccadés des jambes et des bras, raideur de la colère. Elle ouvre la porte en grand, s'engouffre dans le froid et la claque violemment.

Louis aussi cherche son Anna sous les traits de cette femme. Cette démente. C'est ce que tout le monde pense. Louis se fout de ce que tout

le monde pense. Le donjon de sa princesse est en feu, l'incendie ravage tout sur son passage et le chevalier est impuissant. Toute la tristesse de son âme tisse alliance avec le désespoir. Des envies d'abandon. De démission. Envie d'en finir, de disparaître. Tous les deux. Elle. Puis lui.

Elle est sortie sans se couvrir. Elle va prendre froid. Louis soupire, soulève son accablement et son corps. Il se lève, il la suit. Quelques pas, il ouvre la porte. Elle est là, devant la maison, assise sur le muret. Les doigts enfouis dans la fourrure de Fauvette qui, reconnaissante, offre le velours de son ventre. Elle parle à la chienne. *J'avais un mari. Je le trouve plus. Tu sais, toi ?*

Louis est arrêté, figé. Spectateur d'un aveu pathétique et poignant, et d'un étrange échange. Captivé soudain par le regard de l'animal. Calme. Serein. Alors il comprend. Fauvette reconnaît Anna, avec ou sans masque. Fauvette, au-delà du perceptible, garde le fil invisible qui fait lien. Une bouée de sauvetage. Elle accueille sans question et sans condition ce qui est, accepte Anna telle qu'elle est. Elle ne choisit pas. Elle ne juge pas.

La chienne, couchée tranquille sur le flanc, le poil frissonnant sous les caresses, lui dit qu'Anna, malgré son armure de maladie, est toujours Anna. Elle lui dit d'ouvrir le cœur et les yeux, de regarder plus loin que ce rempart cynique. Sans doute est-ce la seule issue pour voir encore Anna, emmurée vivante dans une prison chaque jour plus étanche. La seule issue pour préserver l'amour, en découvrir l'essence. À l'état brut.

Une femme caresse son chien. De longues minutes, des siècles, peut-être. Louis reste là, saisi par tout ce que cette scène est en train de faire éclore en lui. Vrille dans le ventre. Ça se noue, ça se serre. Une pelote de nausée remonte jusqu'à la gorge. La soulève. Spasme. Les infâmes insectes bourdonnants de la culpabilité assaillent sa tête, mille lances perfides lacèrent l'intérieur de son cerveau pour dépecer son entendement. Il a douté. Il a failli. Comment a-t-il pu? Quel humain est-il donc pour récuser ainsi la femme qu'il aime? Les insectes reprennent l'assaut. Déroute. Honte de lui-même. Il s'en veut. Il est son juge le plus tyrannique.

Anna se retourne. Elle lui sourit. Ses doigts fourragent dans le pelage de Fauvette. Elle appelle la main de Louis. *Touche, c'est doux.*

Il est là, immobile dans son désarroi quand Anna se redresse, le regarde. *On va manger, mon Lou ? J'ai un peu faim.*

Le soir, après le dîner, après le coucher d'Anna, Louis s'avance sur le seuil de la maison, sort dans le jardin, la chienne sur ses talons. Il a besoin de fouler la terre, de sentir la nature toute proche. Il a besoin de se laisser envelopper par le froissement du vent, la houle des peupliers sous la lune, le murmure des bêtes qui s'affairent dans l'obscurité. Le froid frictionne sa peau, le revigore un peu. La rondeur maternelle des collines se devine dans la pénombre.

Il se tient à la fin d'une journée de malheur. À la veille d'une autre. Affronter le lendemain. Il est là à espérer, malgré tout. À s'accrocher à l'espoir. Fauvette vient chercher sa main, la pousse doucement de la truffe. Il baisse les yeux, caresse le museau tendu vers lui. Elle regarde ce pauvre humain.

Alors, sous le joug de la souffrance, il choisit la seule issue qu'il puisse imaginer. Il prend la seule décision qui lui semble possible. Une décision d'homme libre. Il relève le défi d'aimer Anna malgré elle, malgré ce qu'elle devient. Elle ne lui renvoie plus l'image d'un Louis dévoué et généreux? Elle ne se montre plus sous les traits de la belle Anna? Et alors? L'amour est-il soumis aux contingences et aux remous de la mer sur laquelle il est embarqué? La maladie aurait-elle le pouvoir de dissoudre ce qui les a reliés, de la jeunesse à la vieillesse? Louis en fait une affaire personnelle.

Sous les étoiles – est-ce une prière ou une promesse? – il prend le parti de continuer, toujours, à l'aimer.

L'exigence de ce serment le défie sans relâche. Vient le chercher dans des recoins de lui-même dont il ignorait l'accès. L'oblige à s'élever, à dépasser.

Les épreuves sont insatiables.

Louis profite d'éphémères retrouvailles. Avant de la perdre à nouveau. Elle le regarde comme un étranger auquel elle s'habituerait, malgré tout. *Alors c'est toi qui t'occupes de moi? Où est Louis? Pourquoi je reste là? Je voudrais rentrer chez moi.* Lorsqu'il s'adresse à elle, lorsqu'il l'appelle doucement par son prénom, elle s'étonne. *Tu me connais?* Peu à peu, Louis se résigne à l'inutilité de la réponse, il renonce à vouloir lui raconter. Il détourne, trouve des subterfuges, propose de l'emmener dans le jardin. Elle demande, encore et encore, ce qu'elle fait dans cette maison. Elle s'y perd, y déambule, sans envie et sans but, en errance d'elle-même. Elle se rétrécit dans sa silhouette accablée de tristesse, dans la désolation nostalgique de l'exil.

Elle veut rentrer chez elle.

Calendrier en friche, agenda en jachère, l'esprit d'Anna part en balade dans son histoire, reste enrayé sur les berges de son passé. Elle revient à l'enfance, la toute petite enfance, aux bras, aux bercements. Aux battements des cœurs. Elle retourne aux Sources et aux pulsations premières. Le seul lieu sûr désormais serait la plénitude d'un utérus. Habiter sa mère.

En fin de journée, l'approche du soir la rend nerveuse. Elle cherche ses chaussures, elle s'habille. Elle se prépare pour rentrer chez elle, là-haut, avant qu'il ne fasse noir. Leur maison n'est plus son refuge, et leur couple encore moins. Son chez-elle la ramène à l'abri, au foyer des années anciennes, à la toute petite fille qui habitait aux Sources. Elle chausse ses bottines, enfle son manteau, le boutonne, s'avance vers la porte. *Maman m'attend, il faut que j'y aille. Elle va s'inquiéter.* Louis prend Anna par la main, la rassure, l'apprivoise. *Maman va me punir si je tarde.* Il lui dit que sa maman est prévenue, qu'elle ne s'inquiétera pas. Il dit à Anna qu'elle va rester là pour ce soir. *Regarde, je t'ai préparé un lit.* Elle lui répond qu'il est un monsieur bien aimable et qu'il faudra

qu'il passe là-haut, aux Sources, pour que ses parents le remercient. Louis, tout en délicatesse, aide Anna à enlever son manteau, le suspend à la patère de l'entrée. Puis il emmène sa femme s'asseoir à table devant la soupe qui a tiédi.

Le grand passage vers la moitié quotidienne de la vie dans le noir sidéral du monde réveille en elle des terreurs ancestrales. Il ravive les mémoires d'une humanité en proie à la peur de la nuit, terrée serrée dans l'abri froid des cavernes. Ses lointains aïeux d'avant l'âge du feu cherchaient pareillement, sans doute, à se protéger avant le périple des profondes ténèbres, à conjurer l'effroi en se tenant chaud contre le corps de leurs semblables, en espérant qu'une aurore nouvelle leur ferait la grâce d'exister encore. C'est cet héritage qui bruit en elle, qui la pousse à se chauffer et à vouloir partir. Elle ne s'éloigne pas, elle se rapproche au contraire du centre bienveillant, du cœur d'elle-même. Elle ne s'enfuit pas, elle rentre chez elle.

Jamais elle n'y parvient. Toujours elle recommence, seule échappatoire au magma terrible qui cherche à l'engloutir. Elle lutte, elle s'épuise.

Louis renonce à reprendre les accrocs de la mémoire. Il sait qu'il ne peut rien. Pas même la rassurer. Juste, peut-être, continuer à l'aimer pour réhabiliter ce qu'elle a été.

Anna comme avant est une illusion.

La maladie embusquée dans son repaire foment le prochain assaut. Un coup de poing dans la poitrine asphyxie soudain Louis. Il devrait s'habituer, pourtant, à la phrase uppercut qui le frappe en plein cœur.

Ça fait longtemps que je n'ai pas vu Zélie. Tu sais où elle est ?

Il entend fréquemment la question désormais. De plus en plus souvent. À ne savoir qu'en faire. Les mots l'écorchent à chaque fois, goût de savon dans la bouche qui ne nettoie ni le passé ni le présent.

Il ne sait que répondre. La phrase le cueille nu et désarmé. Chaque fois. Le sol de la cuisine devient du sable sous le poids de la question.

Incoercible tremblement des mains, de la voix, de son être tout entier. Surréaliste contraste du désarroi affolé de Louis et du sourire tranquille et confiant d'Anna. Il ne sait que dire, il ne sait que faire. Réveiller les souvenirs, raviver la douleur. Différer, ignorer. Mentir pour protéger, pour détourner la tristesse immense. Louvoyer. Abandonner. Tohu-bohu dans la poitrine, dans les tempes. Le temps se contracte comme le cœur. Louis voudrait crier, il voudrait que tout s'arrête. La souffrance et la vie. Il n'ose pas se demander s'il sera plus endurant que la maladie. S'il tiendra et jusqu'à quand.

Elle insiste. *Zélie a peut-être besoin de moi? Il faut que j'aille là-haut.* Et Louis ignore s'il s'agit de l'étage ou d'un ailleurs lointain.

Anna est là, devant lui. Elle attend. Elle veut savoir. Sans vraiment l'avoir décidé, Louis s'entend répondre. Lui raconter. L'absence et la séparation. Le deuil. Des paroles douces qui avancent avec amour et précaution. *Anna, Zélie est morte. Il y a longtemps.* Dire le temps, les années, quelle signification? Anna regarde

Louis. Ouvre grand les yeux, laisse un peu s'affaisser son menton, arrondit la bouche. Il en sort un *Ah...* fragile et étonné. Pas même une interrogation. *Ah... J'ai pas su...* Sa voix est calme, presque atone. Elle fixe Louis. Le jardin explose de couleurs sous le printemps nouveau. Louis regarde Anna, ses épaules fatiguées, son visage sans expression. Une petite guirlande de cheveux trace des signes sur sa tempe.

Il reste muet. Sidéré. La peine n'est pas invitée. Ni la douleur. Ni la révolte. Juste un acquiescement. Anna accepte sans émotion une réponse inacceptable. Il bafouille, s'entête, emmêle les phrases dans l'espoir de raviver une réaction, quelque chose qui ressemblerait à un sentiment. *Si, rappelle-toi. Tu étais là...* Il cherche à jeter des ponts, à lancer des bouées pour la ramener sur la rive du sensible. Lui faire entendre raison. Vite, la rassurer, la reconforter peut-être. *Tu étais là. Tu t'es occupée d'elle, Anna.* Un masque sur les traits d'Anna, impassible. *Ah? C'est bien, alors.*

C'est peine perdue. Toute la peine est perdue.

Ses pieds dérapent, les cailloux du chemin roulent sous sa semelle et le déséquilibrent dans un joyeux fracas. Le fort dénivelé du sentier l'oblige à l'attention. Il progresse prudemment, à découvert maintenant sous le poids du soleil. Les talons en avant, il assure l'aplomb du corps, précipité dans la descente par son propre poids. Il a une technique sûre, acquise dans l'expérience de la forêt et des pierriers. Il évite de bloquer les genoux, de forcer sur les chevilles. La souplesse de sa jeunesse lui fait défaut. Il peine, s'essouffle un peu sous la pleine chaleur de l'après-midi. Pas question de s'arrêter, il faut descendre jusqu'au bout. De toute façon, il préfère poursuivre. S'obstiner. Comme un impérieux besoin de mettre de la distance.

Les paroles avortées, jamais prononcées, dégringolent avec les éboulis. Déflagration maligne. Sa pensée est en miettes. À l'intérieur, les charognards s'agitent. Voilà. Il savait que tôt au tard, ce moment-là arriverait. Il n'a pas l'intention de s'y dérober. Il ira jusqu'au bout.

Comment a-t-il pu croire que la vie est un dû? Comment n'a-t-il pas vu tout ce qu'il possédait déjà et le prix de son trésor? Pourquoi a-t-il laissé le quotidien et le médiocre prendre toute la place, embourber ses désirs et les apprêter pour plus tard, pour quand il serait temps? Pour jamais. Au mépris du présent. La vie ne prévient pas du sursis qu'elle accorde. Les projets sont fauchés en plein vol, pulvérisés au seuil du bonheur que l'on a toujours différé.

L'annonce d'un troisième enfant ravit Anna. Elle est ronde et pleine d'avenir. Manuel vient d'entrer à l'école, Suzy se voit confier avec fierté le rôle de grande quand elle les laisse seuls un petit moment pour finir une commande ou recevoir une cliente. L'arrivée de Zélie remplit de joie la sœur aînée, dérange le cadet en le détrônant de son privilège de benjamin. La famille accueille un nouveau membre, se cherche un nouvel équilibre.

Zélie babille, tend ses bras pour se pelotonner dans le cou de sa mère, rit sous les chatouilles de son père. Elle se dresse sur ses jambes, fait ses premiers pas. Puis s'écroule avant de savoir

courir. Elle s'est fanée comme un coquelicot, dans la robe froissée de ses pétales translucides. Éphémère.

Anna est devant la terre ouverte de la tombe. Immobile. Le visage et le corps figés. Glacés comme la mort. Une apparente anesthésie qui la maintient debout, là, devant Manuel et Suzy, devant Louis. La retient de se jeter dans la gueule du cratère à ses pieds. Qui peut comprendre? Personne ne peut s'imaginer à quel point elle n'est qu'un corps déserté.

Son esprit bat la campagne au rythme haletant d'un cœur malade. Il rampe échevelé le long des marbres, se rue sur les caveaux, anéantit le moindre élan de vie en elle. Son esprit fou explose en particules empoisonnées qui laminent son âme. Il hurle en grand silence sa douleur infinie.

Anna se flétrit à son tour. Louis tente bien d'être fort pour deux, d'être fort pour elle et pour leurs deux grands, encore si petits. Il essaie de lui inventer des avensirs, de l'entraîner dans une illusion qui, très vite, se heurte à l'image de l'enfant coquelicot, l'enfant qui s'arrête de

grandir, et reste, pour l'éternité, une petite fille arrêtée à l'orée de son enfance.

Après la mort de Zélie, la souffrance a emmuré Anna. Elle a réclamé sa dîme dans son cœur et sa chair de mère, prélevant aux ténèbres des heures pleines sans sommeil, aux jours des éclats de lumière et de rire. Louis s'est réfugié dans l'habitude et le quotidien pour persévérer, jour après jour. S'obliger à être là, pour Suzy et Manuel. Se contraindre à se remettre en marche, pour cesser de se tenir juché au-dessus des tombes. Retrouver une place, chercher une issue dans les gestes banals, les tâches ordinaires qui l'arriment au sentiment diffus d'être vivant. Démembré à tout jamais. Louis s'est efforcé. Jusqu'au reflux du malheur, jusqu'à soutenir, les yeux ouverts, la vision du monde dévasté.

Après la mort de Zélie et la traversée du chagrin, restaient le vide incommensurable et la conscience aiguë de l'extrême fragilité des choses. Chaque jour peut être le dernier soleil. Après la mort de Zélie, Louis n'a plus jamais dit *plus tard*.

Il est tout en bas. Dans le fond du vallon, la lumière se fait moins vive et les ombres s'allongent. Le sol retrouve l'horizontale, serpente entre les roches et rejoint l'étendue luisante du lac. Louis avance, le dépasse sans rien voir du paysage autour de lui. Il est tout entier dans ces temps de deuil et de blessure. Après le lac, le sentier devient plus étroit, plus sauvage. Les pierres et les souches parfois entravent la marche. Louis trouve instinctivement le soutien de son bâton.

Le monde est ce que tu en fais, Anna. Ses propres paroles, comme un écho, rebondissent encore aujourd'hui sur les parois de son crâne. Il veut y croire. Les faire siennes, s'y appuyer comme le pèlerin sur son bourdon pour garder confiance.

Se dire que tout cela n'est pas un vain chaos de misère.

Après Zélie, Louis tente de sauver Anna. *Le monde est ce que tu en fais, Anna*. La phrase glisse sur elle. Elle est bannie de son avenir, dessaisie de tout et d'elle-même. Elle peine à supporter sa propre vie. Elle ne se résout pas. Comment abandonner son enfant dans la mort ? Le deuil est imprononçable. Elle refuse de faire exister la disparition, elle veut garder Zélie en elle. Elle ne veut pas oublier ce que mille détails lui rappellent à chaque seconde : les petits vêtements inutiles, les jouets inanimés, les lieux, les dates, et pour des années encore. À jamais. Elle s'invente un temple secret où préserver son enfant. Elle le tient caché, dans les replis intimes d'elle-même. Pour permettre la survivance. Pour surmonter l'impartageable.

Elle tait jusqu'au bout du possible les écorchures de l'âme qu'elle estime devoir garder pour elle. Elle les enfouit sous des gravats de gêne et de confusion, pour ne pas importuner les autres, ne pas embarrasser l'homme qu'elle

aime, ne pas imposer à Suzy et Manuel un surcroît de malheur. Pour les autres, Anna est une femme fragile et forte à la fois, tout en douceur et en caresse. Un extérieur arrondi et poli qui cache une intériorité à vif, aux arêtes acérées. Anna garde Zélie en elle, garde contre son sein la toute petite qui n'a pas grandi. Elle porte l'indicible douleur. Qui pourrait comprendre ?

Les vivants tout autour lui intiment en silence de regagner leurs rangs, de rester avec eux, avec les deux enfants qui ont besoin de leur mère, avec Louis qui s'accroche désespérément aux berges de l'existence pour tenter d'y ramener Anna. Partout autour, les vivants l'attirent dans leur assemblée tandis qu'une partie d'elle-même sombre dans la terre noire qui a englouti le petit cercueil blanc.

Alors, elle garde ça pour elle. Elle apprend à déguiser sa figure d'un masque de sourire, maquille ses gestes d'un élan qui pourtant lui coûte son comptant d'énergie. Elle se force à remettre en route son corps anéanti. Elle fait semblant de consentir à ce que le destin a

décidé. Elle laisse croire tandis qu'elle installe son secret. Elle le cache comme un trésor au fin fond du puits de sa détresse. Elle tient fermée l'entrée de sa grotte intérieure. Son sanctuaire intime.

Et l'on soupire de soulagement en voyant Anna épanouir de nouveau sa corolle au soleil du printemps, en entendant son rire aux accents chantants des torrents de montagne, en accueillant les paniers de baisers et les mots tendres qu'elle se remet à distribuer généreusement. Pourtant, là, tapi dans l'ombre de son ombre, le voile opaque du désespoir la suit pas à pas, attendant les heures de mauvais sommeil au milieu de la nuit pour régénérer ses forces. Et persister à la hanter, même en plein midi. Elle ne dit rien.

Elle garde ça pour elle.

Louis s'est souvent demandé pourquoi. Pourquoi la maladie, pourquoi Anna. Tout à coup, il tressaille. Un air glacé pénètre sa gorge, se fige dans sa poitrine. Avait-il réellement compris? Avait-il vraiment considéré l'ampleur de l'insondable?

Aujourd'hui, il s'en approche. Il découvre l'étendue du territoire intérieur qu'Anna a entretenu, à l'insu de tous. Dans sa détresse de mère orpheline de sa toute petite, dans son exigence à survivre pour ses deux autres enfants, elle s'est inventé un espace où protéger le déchirement de l'absence, où continuer à bercer soigneusement le chagrin. Digne. Et seule. Ne pas étaler sa peine, ne pas trop en dire pour éviter que cèdent les digues du malheur. Ne pas déranger. Rassurer. Ne rien laisser paraître. Laisser croire que l'on peut se résigner. Oui, elle allait mieux. Oui, elle surmonterait cette terrible épreuve.

Elle a gardé ça pour elle. Pour elle seule.

Le monde est ce que tu en fais. Louis, tout à coup, n'est plus très sûr de cette affirmation qu'il a pourtant brandie comme un étendard. Elle lui a permis de grandir, de traverser honorablement l'existence, le front haut et les yeux ouverts. *Le monde est ce que tu en fais.*

Et lui, qu'en a-t-il fait? Il cherche une réassurance. Il n'a jamais cédé à la tentation de se croire victime. Il aurait pu se plaindre, rejeter les raisons de ses défaites et de ses échecs sur les autres, la guerre, la fatalité ou le bon Dieu. Il a préféré avancer, toujours, sans trop se retourner. Il a préféré regarder la vie en face, il a essayé de rester honnête et juste. Humain.

Pour autant, aujourd'hui, il doute. Il n'est plus très sûr d'avoir bien aimé. D'avoir

suffisamment donné. C'est un étrange sentiment hybride, mêlé d'affection et de tourment. Comment aimer quand rien ne va de soi, quand le quotidien piétine ce que l'on a de plus cher? Comment préserver ses enfants alors que la douleur étouffe le moindre sourire et que la désolation envahit tout l'espace alentour? Louis se demande ce qu'il a mal fait, ce qu'il n'a pas fait. Il cherche à reconstituer ce qui restait après le deuil et l'effondrement des certitudes. Sans doute n'a-t-il pas pris la pleine mesure des retombées de la déflagration. Il s'aventure dans les années qui ont suivi. Manuel et Suzy avaient traversé l'épreuve. Debout, en apparence.

Il soulève Manuel dans une joyeuse envolée, le hisse sur ses épaules, entend son rire mêlé de frayeur délicieuse quand le jeu devient celui des montagnes russes. Il l'installe sur ses genoux qui gambadent comme un cheval au trot, au galop. Il l'emmène dans les bois, lui confie son coin à champignons, lui offre la nature pour royaume. Il encourage son fils,

le félicite pour son bac, exprime avec maladresse sa fierté et le soutient dans ses projets d'études. Il n'est pas convaincu pourtant. Est-ce de l'amour? Il aimerait bien s'en contenter. Rien n'est moins sûr.

Tout à coup, Louis se demande qui sont ses enfants. Il les a toujours vus dans leur jeunesse, celle d'une autre génération que la sienne. Manuel regardait Louis, installé dans un quotidien dont lui, son fils, ne voulait pas. Presque trente années d'écart entre eux, des années qui accélèrent la cadence et déroutent parfois les aînés. Un univers entre leurs deux époques, entre les aspirations personnelles de l'un et de l'autre.

Manuel avait soif d'aventures, d'ambitions. Il avait le désir de partir à l'assaut du monde, au-delà de l'enceinte confinée des collines de son enfance. S'enivrer de paroles et de découvertes, contrer le silence de la maison paternelle et la sédentarité sans surprise, s'étourdir de musique et de rires. Il s'est jeté dans l'âge adulte comme dans une arène, pour combattre et gagner. Gagner sa vie.

N'y a-t-il pas un peu perdu? Il s'est embarqué dans d'incompréhensibles tourbillons. Il s'est cherché longtemps, a pris des risques et des voies périlleuses qui ont plus d'une fois fait trembler Anna. Mis Louis en colère. Provoqué des affrontements. Il a douté de Manuel. Est-ce cela l'amour?

Le sentier repart à l'ascension d'un nouveau versant. Louis se soumet à cette montée qui mobilise sa musculature et son endurance. Oblige à l'effort et à la lenteur. Dans l'ombre qui gagne, Louis cesse de regarder le fils pour voir l'homme.

Lorsqu'il quitte la maison aux murs de pierre, Anna l'embrasse et l'étreint. Contact sensoriel. Maternel. Elle fait provision avant la séparation. Sur le quai de la gare, Louis signe les au revoir d'un salut de la main. Manuel est au matin d'un grand départ, dans la fougue et l'espoir, dans l'ambition de vivre autrement que son père. Mieux, à n'en pas douter. Il lui reproche son immobilisme qu'il assimile à de la stagnation, de la régression.

À travers son regard de jeune conquérant, il juge Louis plus qu'il ne le voit. Pointe aussi, pourtant, sous le bouillonnement de la révolte, une espèce de fascination pure pour sa force. Sa stature. Il n'a jamais cessé de s'émerveiller du geste puissant, précis du bûcheronnage, ce geste guerrier qui le rassurait lorsque, gamin, il sentait le soir s'approcher dans un cortège de bruits mystérieux. Il admire son père pour sa connaissance immense et humble des arbres et des plantes, pour le respect qu'il leur porte. Peut-être est-ce de cette force-là que lui vient la faculté de tenir à bout de bras les valeurs de sa culture. Au jour du départ de Manuel vers sa vie d'adulte, Louis ne dit rien, Anna l'encourage, montre sa confiance et sa fierté. Louis se plaît à penser, aujourd'hui, qu'ils lui ont sans doute apporté assez d'assurance pour quitter le nid.

Et Suzy? Leur relation a toujours été houleuse. Ses emportements et ses provocations cachaient un caractère fragile et un besoin d'affection qui déconcertaient Louis. Suzy voulait devenir médecin des enfants. Pour les sauver.

Elle est dans son petit pyjama bleu, pieds nus sur le sol. Elle a soif et réclame un verre d'eau. Elle a sept ou huit ans. C'est juste après Zélie. Elle vient souvent, en pleine nuit, dans la chambre de ses parents. S'arrête dans l'encadrement de la porte, appelle doucement. Anna, perdue dans une vaste lassitude, vacille entre torpeur et insomnie. Louis ne dort pas, il répond, se lève. Il prend Suzy par la main, une petite main dodue, une grande main calleuse. Sans bruit, ils déambulent dans la pénombre. Ils descendent l'escalier, traversent le couloir, arrivent dans la cuisine. Il lui sert à boire. Le robinet laisse échapper le chant de l'eau qui coule et rebondit au fond du verre. Les besoins essentiels deviennent des refuges tangibles. C'est l'apaisement simple des instants familiers. Louis raccompagne la fillette dans son lit, la borde, l'embrasse, la réconforte. Essaie tout au moins. Suzy a peur du noir et des précipices. Il ne sait pas comment la protéger de la peur. Est-ce cela l'amour ?

En contre-jour de la douceur de ce moment, Suzy dans la rébellion de l'adolescence.

Elle défie les adultes du haut de ses seize ans. Louis la croise sur la route cahoteuse du lycée, tête nue et cheveux au vent. Le casque se balance, accroché au guidon de la mobylette. Quand, en rentrant, son père l'appelle et demande fermement des explications, elle s'approche en traînant les pieds, soupire. Elle cache mal l'haleine de tabac sous le goût d'un chewing-gum à la menthe qu'elle mâche avec désinvolture. Elle dissimule les escapades qui remplacent les révisions. Le bulletin aux notes inquiétantes la trahit. Louis, sévère, punit. S'oppose.

Et quand Suzy s'effondre pour un chagrin d'amour, il s'efface, s'adoucit. Laisse faire Anna qui sait les mots de femmes.

Les perturbations et les orages, les creux et les bosses de l'existence engendrent d'inévitables paradoxes. Protéger, soutenir, endurcir. La route est longue pour amener ses enfants vers l'âge adulte. Jalonnée sans cesse de remises en cause. D'inquiétudes. Contradictions, conflits ou désaccords côtoient l'attachement et la tendresse. Louis avait à cœur de les armer suffisamment. Pour affronter la vie.

S'arme-t-on contre la vie? Rude métier, et aucun guide pour l'enseigner vraiment. Rien que de l'inédit, de l'invention. Du neuf pour chaque enfant et à chaque fois.

Le repas de midi est prêt. Le couvert est mis et le calme apparent est celui d'avant la tempête. Qui explose soudain. Pour un détail, une broutille. À cause de la tenue de Suzy, trop négligée, trop provocante. Toujours trop ou pas assez. Remarque cinglante de Louis. Riposte immédiate de Suzy. Éclats de voix, de verre. Tout se brise. Portes claquées. Faille sismique entre le père et la fille.

Ce n'est pas la première. Pas la dernière non plus. La fissure s'agrandit. Le départ de Suzy se prépare, comme une fuite, une issue de secours. Il n'y a pas de rupture, pas de querelle. Pas de réelle discussion non plus. On reste courtois. On reste à la surface des choses. S'installent entre eux des relations superficielles, des conversations creuses. Et une distance immense avant une réconciliation, des années plus tard. Quelques semaines après la mort d'Anna.

Dans le jardin de la maison de pierres, le soleil d'août illumine l'allée avec insolence et semble ne pas vouloir céder au soir qui s'avance. Sur le seuil, Fauvette s'agite dans son sommeil, son flanc clair se soulève au rythme saccadé de son rêve. Manuel est parti chercher Laura et les filles à la gare, il a prévenu du retard du train. Ces quelques jours en famille sont comme des retrouvailles autour du père désormais seul. Veuf.

Le repas est prêt. Reste à attendre leur arrivée. Louis propose à Suzy un verre de vin. Ils sont assis et se font face. Attablés sous la tonnelle, dans la transparence du temps en suspens, dans une douce quiétude teintée de tristesse, les cœurs s'entrouvrent, les sentiments affleurent et s'immiscent jusque dans la lumière paisible du soir. Tout est encore empreint de la présence d'Anna. La mort, en l'emportant, lui a rendu l'intégrité de son existence, a replacé les images de la fin dans un ensemble accompli où se mêlent avec noblesse tous les âges. Anna revient à eux, multiple et unique tout à la fois. Suzy y retrouve sa mère, sa maman, remet de l'ordre dans la relation.

La mère redevient celle qui maternelle, la fille celle qui se laisse bercer. C'est bon. Agréable et fragile.

Suzy évoque l'enfance. D'une voix grave, presque un souffle, elle s'avance dans des zones qu'elle avait évité de visiter jusqu'alors. Elle s'approche de la blessure. Invite les confidences. Suzy peut dire, enfin. La peur, la peur terrible. Et le froid partout en elle.

Elle a su, très tôt, que les adultes ne pouvaient rien contre la mort. Elle a assisté à l'impuissance de ses parents. À sept ans, on comprend ces choses-là. On les inhale, on les absorbe. À l'âge de l'insouciance et des multiplicités d'avenir, la peine et le désarroi infusent en elle. Elle parle de l'anéantissement. Elle l'a vu dans leur maison. Il avait les traits ronds d'un visage rieur, les cuisses potelées d'un bébé qui se dresse sur ses jambes. Il avait le visage au teint de cendre d'une mère terrassée de douleur, enlisée dans l'opacité d'un présent privé de lendemains.

Elle ne savait pas à ce moment-là, bien sûr, de quelle manière cette mort inaugurale allait marquer de son sceau sa vie de femme.

Zélie est partie. Elle a laissé derrière elle la terreur violente que tout s'arrête. Suzy dit l'injustice, la colère, l'envie de fuir, de s'exiler avec sa mère dans le chagrin, l'insatiable espoir de lui rendre le sourire. Elle dit qu'elle n'était qu'une enfant, qu'elle est adulte aujourd'hui et que la peur muselle et fracasse ses relations, partout, dans ses pauvres histoires d'amour et dans son travail, qu'elle est incapable d'accorder sa confiance et qu'elle se blâme d'avoir un cœur tout effrité. Elle dit qu'elle ne sait rien, ou si peu, de cette petite sœur qu'ils ont préféré taire. Ils étaient deux dans un semblant de solidité et tout en eux criait à l'effondrement intérieur. Ils se drapaient dans leur souffrance comme dans une armure, supposant que Manuel et Suzy passeraient au travers du séisme silencieux. Ils n'en parlaient jamais et croyaient rassurer en surprotégeant leurs enfants vivants, en les écrasant d'un amour démesuré, destiné à combler celui qu'ils n'avaient pas donné à la petite disparue. Elle ne veut pas juger. Elle aurait aimé être assez importante pour réparer l'absence, pour les consoler.

Et elle s'est perdue. En courant après cette mère à la maternité piétinée par l'implacable de l'existence, blessée au cœur et à l'âme, elle s'est perdue.

Elle laisse les larmes nettoyer ce chagrin si peu entendu, si peu exprimé. Louis se tait. La moindre parole briserait le cristal fragile de cet instant, épuiserait le souffle des révélations de Suzy. La moindre parole est dérisoire. Il est sidéré par l'aveu. Bousculé tout au fond par ce qu'il découvre d'elle. Il n'ose pas un geste. Il ne peut pas la prendre dans ses bras. Tout s'est arrêté. Il attend qu'elle reprenne pied. Qu'elle revienne à elle. Qu'elle revienne vers lui. Il attend que le regard de Suzy rejoigne le sien. Puis il la remercie. *Merci, Suzy.* C'est la seule parole qui lui vient. *Merci.*

Tout au long des mois qui ont suivi, il a souvent revisité l'instant de ce cadeau. Tandis qu'il préparait son voyage, il pensait à cette soirée d'été sous la tonnelle, autour d'un verre de vin. Il rappelait à lui les mots de Suzy, pour s'approcher au plus près de sa fille devenue

femme. Il cherchait à comprendre le sens de ce grand désordre qui les avait éloignés. Pendant longtemps n'en trouvait pas. Ne voyait pas qu'il contournait les tesson de la culpabilité, esquivait les entailles de l'orgueil. Il a pourtant persévéré, labouré avec patience le champ de ces aveux comme on remue la terre, pour la nourrir, l'aérer, pour lui permettre de livrer le meilleur d'elle-même.

Le chemin abrase les faux-semblants et nettoie le cœur. À présent, Louis remise enfin son amour-propre. Il peut accueillir les reproches de Suzy. Entendre sa souffrance. Il découvre, étonné et reconnaissant, la formidable valeur du don qu'il a reçu. Elle s'est *confiée* à lui. Elle lui a témoigné sa confiance.

Il a présumé de ses forces. Sans bien s'en rendre compte, il a bravé une chaleur harassante. Son corps pèse de tout son poids de fatigue accumulée depuis le matin. Ou depuis bien plus longtemps peut-être. Il peine. S'interrompt dans l'ascension d'un nouveau versant. Se résout à la halte qu'il diffère depuis tout à l'heure. Il sait que vouloir, parfois, ne sert à rien. S'accorder au rythme de son organisme et de la nature est plus grande sagesse.

Sur le bord escarpé du chemin devenu plus étroit, un berceau d'herbes. Un accueil tendre, un peu en retrait. Comme une cabane d'enfance. Louis libère ses épaules de sa besace, la dépose à terre. Il se cramponne

à son bâton pour s'agenouiller, se retourne pour s'asseoir en prenant appui sur les bras. Enfin il s'allonge et cale sa tête sur l'oreiller du sac. Dans un soupir, il se laisse aller. Se détend. Puis tout aussitôt, un geste machinal. Il vérifie. Perçoit à travers le tissu de sa chemise les rebords du papier. Se rassure. Il retire la feuille de sa poche, elle se déploie sous ses doigts. Il relit les mots tracés de sa main. Il les connaît par cœur. Ils n'ont pas changé, ils portent le même message. Une tension, une retenue dans la poitrine. Un mouvement rapide et la lettre se referme presque seule sous l'effet des plis qui la marquent. Retrouve sa cachette.

Louis ajuste le chapeau sur son visage. Un soupir apaise son corps. Quelque chose en lui se calme un peu, se relâche. C'est comme un vieux vêtement que l'on quitte, une sorte de mue. Sa respiration se fait plus régulière. Les feuilles chuchotent. Des milliers de voix aériennes glissent en chatouillant le ciel. Les fourrés marmonnent en crépitant. Le petit peuple invisible, un moment dérangé par cet

importun, reprend peu à peu ses droits, s'active de nouveau tandis que l'homme, immobile, s'éloigne dans le sommeil.

Louis ne sait pas très bien s'il rêve ou s'il pense. C'est un espace insolite, à la lisière de la conscience, duquel émergent des images. Elles sont plus belles et plus vives que dans la pose figée des photos dont il s'est séparé. Plus que des images, ce sont des présences. Et Louis sent qu'il touche en cet instant le profond de la mémoire, un trésor enfoui que le terreau du temps a conservé. Intact. Tout est là, en lui, dans un ordre qu'il ne peut ni choisir ni comprendre. Dans l'apaisement et l'absence de volonté de sa sieste forcée, il accueille et récolte des dizaines de moments. Sans en retenir aucun. Des bulles qui se forment donnent à goûter un instant irisé du passé, puis se fondent dans le torrent des jours. Tout est là et tout est bien. Il n'y a rien à vouloir, rien à posséder. Juste s'abandonner.

S'invitent alors les rires des enfants. Leurs rires comme des grelots entraînent Louis sur le flanc des collines, ces étés de leur petite enfance.

Suzy et Manuel réclamaient d'aller à la rencontre des troupeaux, gambadaient dans les prés comme les chèvres qu'ils poursuivaient, à l'écoute de la cascade turbulente de leurs sonnailles.

Ils s'installaient tous les quatre dans la maison des Sources. Les parents d'Anna les recevaient pour des vacances simples, sous le ciel grand ouvert. Ils vantaient le bon air de chez eux, comme si quelques kilomètres de distance et quelques mètres d'altitude faisaient toute la différence. On entassait joyeusement les bagages, les enfants et la chienne dans la voiture et l'on migrait. Un voyage en miniature. Le seul qui convenait à Louis. Anna était heureuse de renouer quelques jours avec les travaux des champs, les journées à l'abri du grand corps de la Terre, les préoccupations anesthésiées dans l'effort physique. Le soir, dépoussiérée des brins de foin emmêlés dans ses cheveux, elle enlaçait Louis, fourbue et souriante. Suzy et Manuel adoraient ces semaines estivales chez leurs grands-parents. Ils y forgeaient innocemment une collection précieuse de souvenirs d'enfance.

Les images multiples, grande sœur, petit frère, se superposent au fil des années. Suzy trotte, suivie par Manuel qui galope à peine ; ses joues rebondissent à chaque pas. Ils avancent, côte à côte, ou s'installent par terre, dans l'herbe, pour inventer leurs jeux complices de gamins. Ils se chamaillent ou s'affrontent dans de bruyantes disputes, se jurant de ne jamais plus s'adresser la parole. Lorsque l'une entre en adolescence avant l'autre, ils cessent de partager les mêmes envies et les mêmes distractions, s'éloignent un moment. Se retrouvent, au début de l'âge adulte, dans une complicité et une affection nouvelles. De tout temps, ils ont aimé les Sources. Une grande insouciance balayait les tempêtes passées. Préparait, sans doute, un refuge pour celles à venir.

Désirs simples à satisfaire. On rassemble dans des paniers du jambon de pays, du fromage et du pain, des noix et des pommes. On recouvre le précieux chargement d'une nappe à carreaux, pliée et repassée, qui sent le savon et la lavande. Et l'on part en balade

installer dans l'herbe un déjeuner improvisé. Les enfants s'amuse et poussent des cris de joie. Ils courent devant, reviennent vers Louis et Anna, petits cabris exaltés et heureux. Suzy est en robe légère, chaussée de sandalettes. Ses cheveux sont noués en une drôle de queue qui sautille quand elle trotte et s'effondre au bout du premier jeu, libérant quelques mèches qui s'échappent sur sa nuque. Manuel la suit partout. Son ventre dodu arrondit les pans de sa chemise et ses courtes jambes se pressent pour rester dans le sillage de sa sœur. À portée de vue des parents, ils explorent les alentours, s'aventurent dans leurs imaginaires.

Lorsqu'en fin de repas, Anna et Louis s'allongent sur la nappe pour la sieste, la joie et l'enthousiasme donnent à cette journée des couleurs de liberté.

Dans l'air vibrant, elle a posé sa tête sur son épaule. Vu du ciel, un carré de tissu rouge et blanc, un homme et une femme étendus dans la tiédeur d'un après-midi d'été, des rires d'enfants. Louis se dit qu'il a vécu une

multitude d'instantes infimes et doux, sans comprendre que c'était seulement cela, le bonheur.

Des images comme celles-là, il en a encore et encore. Il y tient fort. Elles apparaissent sans prévenir. Souvent, il ne peut pas les remettre dans l'ordre, leur donner une date. Il n'est pas maître de leur surgissement et il n'est pas très adroit pour les convoquer sur commande. C'est l'aléatoire des pensées. C'est fragile. Et inexpugnable. Il sait qu'elles sont en lui, et que rien ne pourra les annihiler. Même si, un jour, il n'y a plus accès. Louis veut croire qu'au plus profond, derrière les remparts érigés par la maladie, Anna était encore là, intacte. Tout au fond, inaccessible sous les décombres de son royaume, la vive Anna demeurerait souveraine.

On avait simplement perdu la clef.

En regard du trésor des souvenirs, les objets que l'on estime précieux, les possessions et les richesses paraissent brume ou arc-en-ciel. Impalpables. Fugaces. Provisoires.

Rien ne subsiste de ce que les mains ont pu tenir, de ce que Louis avait cru pouvoir retenir. Une boîte à chaussures suffirait pour rassembler les restes d'une existence entière. C'est peu et c'est tout dire. C'est que l'essentiel est ailleurs. Dans le subtil, le volatil.

Car la vieillesse gomme lentement les artifices. Laisse place à d'autres perceptions. Le corps ne va plus de soi, il se fait prier, devient moins fiable. L'esprit aussi. Les sens ordinaires s'émoussent et les impressions familières s'atténuent. La prétention de connaître et de comprendre s'efface. Comme la vanité de savoir. L'espace alentour se rétrécit. Se résume à moins que rien. Reste le cœur, qui se révèle peu à peu dans sa nudité. Ce qui semblait une perte – une défaite – s'avère une chance. Un cadeau.

Au creux de son ventre, Louis accueille le flot d'une profonde expiration, quelque chose qui se vide, comme un soupir, un soulagement. Une paix avec lui-même. Oui, sans doute a-t-il été un humain acceptable. Il espère qu'il peut partir tranquille.

Il s'est remis en route. Attention portée à chaque pas, le nez au sol, progression laborieuse dans l'affleurement des roches et des racines, pour découvrir, soudain, l'horizon tout entier donné à son regard, bien plus loin encore que le trajet qu'il lui reste à parcourir. Juin l'accompagne dans cette longue journée qui s'étire. La lumière se fait moins vive. Les ombres s'étalent et se confondent sous les ramures. Le solstice incandescent annonce la bascule, la décroissance des jours à venir.

De là-haut se dessine l'échancrure de la forêt. La crête est un nouveau passage. Louis continue de cheminer, de visiter les régions de lui-même que ses pas, l'un après l'autre, mettent à découvert.

Anna perd les mots. Ils se désagrègent dans sa bouche, broyés, démantelés. Méconnaissables. Elle perd le dire. Elle parle la langue incompréhensible de la maladie. Puis elle ne parle plus.

Anna perd les gestes. Le matin, elle reste assise sur le rebord du lit. Louis a soigneusement posé ses vêtements à côté d'elle. Il les a déployés, a lissé de la main les étoffes. Elles gisent, inutiles, comme les ailes soyeuses d'un papillon privé de son envol. Anna perd les sens, le plaisir du toucher, du goût, celui de découvrir. Du regard, elle interroge Louis. Elle le supplie presque. *Qu'attends-tu de moi?* Elle ne sait que faire de ces tissus inertes. Elle ne sait plus s'habiller.

Anna perd les gestes, ceux de la toilette aussi. Elle se tient, éteinte, face à l'inconnue du miroir. Le gant, la savonnette ou le peigne lui sont devenus d'étranges objets dont elle ignore l'usage. La guider, l'accompagner. Elle exécute. Tout se vide de sens. Vient l'oubli des évidences familières, des automatismes du repas. Elle est

devant son assiette, le regard humide, les yeux écarquillés, à la dérive. Absente. Ses mains se tiennent l'une à l'autre. Elle désapprend à manger. Elle va manger froid. Elle mange à peine.

Louis a parfois le sentiment qu'elle ne lutte plus. Qu'elle se laisse partir. Il voudrait la forcer, l'obliger. Il voudrait. Encore. Elle est déjà hors d'atteinte.

Anna ne reconnaît plus Louis. Anna ne reconnaît plus ses enfants qui enjoignent à Louis de la confier à d'autres. À des professionnels. C'est devenu trop risqué. Louis ose s'avouer, à présent, qu'il a sans doute gaspillé du temps à se voiler la face. À éviter de regarder droit dans les yeux la corrosion du mal, la rouille insidieuse qui a grippé son esprit. Il imagine un cerveau aux couleurs d'ocre, un vieil amas de ferraille à l'éclat terni, aux écailles rousses et vert-de-gris, une brave petite machine abandonnée sous la pluie des années, une merveilleuse machine qui lentement cesse de fonctionner. Et qui, comme un animal pris au piège, cesse de lutter contre l'inéluctable. Contre la mort.

Il ne peut se résoudre. Il falsifie les comportements étranges d'Anna. Les minimise. Il se ment à lui-même, il ment aux autres. Longtemps, il croit cacher l'évidence des signes. Donne le change à Manuel et Suzy en affichant un visage confiant qui dissimule mal son épuisement. Il contient de toutes ses forces l'inexorable coulée de lave qui ensorcelle l'esprit d'Anna dans un sommeil sans nom. Il ne berne personne.

Ses enfants luttent, des mois durant. En perdant leur mère, ils perdent aussi leur père, qui s'éloigne dans son obstination. Lorsque, poussé au loin dans ses retranchements il admet, enfin, c'est du bout des lèvres. Il se montre alors rassurant. Érige des barricades avec sa volonté. Manuel renouvelle ses assauts pour tenter de vaincre le bouclier de déni de Louis. Le ramener à la raison. Les liens déjà embrouillés se tendent et s'emmêlent. Les sentiments s'éloignent. Les visites de Suzy ou de Manuel s'embourbent, les préoccupations se rigidifient dans le quotidien et le matériel. Besoins. Survie. Sécurité. Garder Anna à la

maison devient dangereux. Louis s'entête. S'emporte. Colère et silence. La maladie a un nom qu'il s'interdit de prononcer. Manuel se désole. Il voit son père, vaillant petit soldat, se battre contre le destin. Il assiste à ses piètres tentatives pour colmater les brèches de la mémoire. Louis, comme toujours, coupe court, refuse la discussion. La démission. Elle est pourtant imminente.

Octobre souffle un léger vent frais. Les feuilles gémissent dans les peupliers, soupirent puis s'abandonnent en tourbillonnant. Louis résiste depuis des mois. Il lutte pour continuer à faire exister un semblant d'habitudes, pour ne pas capituler tout à fait. Il tient à bout de bras des lambeaux et des gravats qui n'en finissent pas de s'écrouler. Il n'a de cesse de rassembler les morceaux d'Anna qui se répandent à ses pieds, comme si chaque instant la brisait en mille petits bouts épars et brouillons. Louis retient l'eau d'un ruisseau qui devient fleuve. Il se voudrait barrage, il s'ancre, il s'arc-boute contre la puissance des flots. La maison de pierres est noyée dans les courants,

les meubles ballottés viennent heurter les murs, écrasent Louis et Anna contre les parois. Les portes closes les gardent prisonniers.

Le soir d'automne dissipe peu à peu les contours du jardin et le village s'installe dans la pénombre du crépuscule. Il faut s'occuper du repas. Rompu de lassitude, Louis s'assied d'abord un instant dans son fauteuil, dépose son dos, relâche un peu les épaules. Ferme les yeux.

Réveil en sursaut. La pièce est dans l'obscurité. Oppression soudaine. Apnée. Il s'est assoupi. Il a baissé la garde. *Anna?* Il appelle dans le silence opaque. *Anna! Où es-tu?*

Toutes les portes claquent sous la précipitation apeurée de Louis. La maison est déserte, Fauvette n'est plus là. Anna non plus. La chienne l'a suivie, comme à chaque fois.

La nuit a gommé les limites du chemin, la lampe torche trace un rai de lumière qui découpe le noir en faisceaux trop étroits. Au bout de la route, le village, volets clos

sur les foyers qui se préparent au sommeil. La boulangère a baissé son rideau depuis un moment déjà. Personne. Louis fait demi-tour. Persiste dans une autre direction. Revient vers la maison. Continue. Il s'avance vers le bois, hésite, bifurque, entame une ascension vers la butte aux Pies. Fait quelques pas vers la rivière. Renonce puis redescend jusqu'au cimetière. Les marbres scintillent sous la lampe. Les morts sont entre eux, tranquilles. Louis regagne la petite place désertée. Perdu. Hagar. Anna a disparu.

L'alerte. L'angoisse. La honte. Appeler au secours. Prévenir Suzy. L'attendre. L'accueillir essoufflée, affolée. S'en remettre à elle. Tout s'agite. Tout se précipite. Alerter la gendarmerie. Prévenir Manuel. Attendre. Sentir son cœur laminé à la vue des lumières bleues dans la cour. S'emmêler dans les explications, bredouiller. Se flageller, se haïr. Se consumer. Se délabrer. Répondre aux questions. S'avouer coupable du crime. Remplir une déclaration de disparition. Les laisser repartir, les laisser faire leur travail.

S'asseoir. Parce qu'il n'y a rien d'autre à faire. Attendre. Sursauter au hurlement du téléphone dans le silence. Répondre. Recevoir l'inquiétude de Manuel. S'entendre dire l'impuissance. Promettre, bien sûr, d'appeler dès qu'il y a du nouveau. Replonger dans le silence. Boire le café que prépare Suzy. Chercher le passage de l'air pour résister. Ne pas suffoquer. La poitrine en suspens, endurer le poids des secondes, leur épaisseur poisseuse. Attendre dans l'insupportable de ne rien pouvoir faire d'autre. Le diaphragme verrouillé, lutter contre l'effraction des images terribles. Prier. S'enliser dans le chaos des pensées. Le saisissement. L'asphyxie de l'angoisse. L'effroi. Attendre.

Espérer.

Anna est retrouvée au petit matin, couchée dans son manteau de laine bleu, comme une petite fée des bois. Fauvette est pelotonnée contre elle, tremblante à ses côtés, fidèle. Elles se sont tenu chaud dans un creux de verdure, sur le chemin des Sources.

Suzy et Manuel semoncent leur père. Le raisonnent. Prennent des résolutions et les choses en main, s'occupent des démarches. *C'est devenu trop risqué.* La décision ne lui appartient pas. Ils veulent bien faire. Les protéger. C'est mieux pour elle. Mieux pour lui aussi. C'est pour leur bien.

Comment peuvent-ils savoir mieux que Louis ce qui est bon pour eux? Anna égarée, c'est encore Anna. C'est Anna et Louis, ensemble.

Pour Louis, c'est le calvaire de l'écartèlement. Il garde tapis tout au fond de lui la culpabilité, l'échec. Il a failli. Sa princesse est en partance, il n'a pas su protéger le donjon. Une place en unité spécialisée, des préparatifs qui soudain s'accélérent. Louis assiste à l'écroulement. À l'intérieur, l'affolement fébrile de leur vie qui se délite, et le remords acéré de s'être débarrassé d'Anna. De l'avoir déracinée, repotée comme une plante verte dans un lieu sécurisé aseptisé qui tranquillise tout le monde. Sauf elle.

La bouture n'a pas pris. En quelques mois, Anna s'est étiolée dans sa petite robe blanche.

Morsures féroces du repentir. Il se reproche de n'avoir pu éviter l'ignominie. De n'avoir pu protéger Anna. La sauver. Il se méprise, se laisse lacérer, dépecer, dévorer par le surnois parasite qu'il héberge en lui-même. Les autres tentent de le reconforter. Enduisent leurs propos de consolations toutes faites, justifient la résignation à coup de bons sentiments. Louis ne veut pas de ce reconfort-là. Il se tait. Se ferme. Soupire. Ils ne savent pas. Ils n'ont pas aimé une femme que chaque seconde asphyxie un peu plus, que chaque jour isole davantage dans une forteresse de non-sens. Ils n'ont pas aimé une femme qui s'évapore irrémédiablement sous le regard de ceux qui restent, abasourdis, à ses côtés.

C'est dur. Surtout pour l'entourage. Eux, ils ne se rendent pas compte. Louis a entendu cette phrase des dizaines de fois. Maladresse, médiocre carapace pour mettre à distance cette terrible situation aux échos d'épouvante que l'on ne souhaiterait à personne. Emporte-pièce des certitudes, rouleau compresseur des a priori, petits emplâtres sur une réalité que l'on n'est pas prêt à supporter.

Ils ne se rendent pas compte.

Louis a touché la fragilité nue. Il connaît l'ineptie de cette sentence. Comment ne pas se rendre compte? La maladie commence par le pillage. Elle vole d'abord la confiance et la loyauté. Anna était spectatrice de sa propre disparition. Elle s'est réfugiée dans ses mensonges, ses improbables compromis avec la réalité. Elle a cherché tant qu'elle a pu à dissimuler l'écroulement de ses repères. Pour ne pas inquiéter Louis. Pour se rassurer elle-même. Pour rester dans le cadre et l'image que l'on attendait d'elle. Louis a assisté à ses tentatives de plus en plus pitoyables de sauver la face. Il a partagé son angoisse, sa terreur. A rencontré sa peur.

Ils ne se rendent pas compte.

La phrase l'assomme, l'éberlue. Que croient-ils donc ceux qui, épargnés dans leur costume de chair et leur esprit bien ordonné, regardent passer les noyés, à l'abri sur la berge de leur quotidien tranquille? Qu'Anna n'existait déjà plus? Qu'elle avait déjà déserté la vie?

Je ne sais pas où je suis. L'angoisse visqueuse approche comme une marée noire, englué les ailes de sa raison, souille le sol de la maison, s'incruste dans tous les interstices de la pensée, fige le mouvement et le moindre futur.

Eux, ils ne se rendent pas compte.

Qui a entendu la peur immonde au fond d'Anna, la peur qui effondre les entrailles, qui dévaste les rêves et les espoirs? *Je ne suis plus rien. J'aimerais redevenir moi. Sais-tu où je suis?* Le besoin incessant de recommencer, recommencer les mêmes questions, les mêmes gestes, les mêmes tentatives stériles pour apaiser ses fétides tourments. Et lui, à côté, maladroit et désarmé. Répondre, s'user à répondre quand même pour la garder, pour prendre soin d'elle. Dérisoire barrage contre un océan.

Alors c'est toi qui t'occupes de moi? Anna a vécu dans l'angoisse de ne plus savoir qui elle était, qui elle avait aimé. Elle a touché l'angoisse de ne plus savoir de qui elle était aimée.

Heureusement, ils ne se rendent pas compte.

Affirmation désinvolte pour minimiser le drame, tenter de consoler les proches. Pour se protéger. Car celui qui se révèle dans sa vulnérabilité, dans l'incohérence de sa façon d'être et de ses paroles désarticulées, celui qui renvoie l'énorme de la différence, de la folie et de la déraison bouscule les évidences et les repères, pulvérise les cases hermétiques où règnent l'ordre et la rigidité. Vite! Cataloguer, évincer l'impensable dans un jugement qui rassure. On use d'un piètre rempart pour mettre à l'écart, faire disparaître de la vue ce qui fait mal ou ne colle pas dans le tableau, ce qui dérange son propre petit confort. On invente des sédatifs de l'esprit, on a la prétention de comprendre. On parle d'empathie. Un drôle de mot un peu prétentieux pour un bon sentiment dont on se voudrait propriétaire.

Eux, ils ne se rendent pas compte.

Louis martèle le sol, accélère le pas sous ses pieds qui s'emportent et se fâchent. Le feu lui monte au visage et son souffle saccadé se précipite. L'air s'affole dans sa poitrine. La colère dévale en lui, charrie pêle-mêle l'or et la boue dans un grondement qui s'amplifie. Louis cherche à sauver la mémoire d'Anna, à la sauver du naufrage en l'habillant de dignité, toujours, quelles qu'aient pu être les ornières de ses derniers mois. Tout au fond, cependant, il voit bien qu'il est en train d'essayer de se dédouaner, de rejeter sur les autres ses propres lâchetés et ses faiblesses, la déviance des émotions dont il a été la proie. Il est pris de vertige.

Que reste-t-il d'Anna, égarée dans les méandres de sa raison en friche? Une captive. Étrangère. Aliénée. Elle ne reconnaît personne. Louis ne la reconnaît plus non plus. Lui aussi est en train de la perdre. Le doute corrode les sentiments, il érode insidieusement la moindre certitude. Il s'infiltré et s'accouple honteusement à la culpabilité. Louis se grifferait le cœur s'il le pouvait, pour se punir de ses sales pensées.

Que reste-t-il d'Anna quand son présent n'est rien d'autre qu'une étoffe mitée, effilochée, qu'un pauvre châle détricoté? Que reste-t-il quand tout a sombré dans le gouffre sans nom d'une éternelle inexistance? Louis évite de répertorier les manques, les défaillances, les déficiences. Il évite de regarder les quelques éléments disséminés qui ne forment plus qu'une image incohérente, méconnaissable.

Que reste-t-il de soi quand tout a disparu du poids des convenances, des artifices de la bienséance, des *il faut* ou des *on doit*? Que reste-t-il sous le vernis écaillé des apparences?

Que reste-t-il d'Anna?

Non! Il a envie de crier tout à coup. Anna est restée elle-même, toujours, sous l'armure d'acier qui la tenait prisonnière. Anna était simplement en partance. En errance. Elle cherchait l'enfance et les odeurs premières, les lointaines expériences d'attachement et de quiétude. Elle cherchait l'abri. La sécurité.

Les égarés questionnent les certitudes. Anna a plus d'une fois perturbé celles de Louis, obligé à l'humilité, à l'acceptation. La maladie met à l'épreuve. Impossible d'en sortir indemne. Il en est conscient. Il n'est plus le même. Il a douté, parfois, de son amour pour Anna. De sa propre capacité d'amour. Bien sûr, il n'a pas su s'oublier totalement. Être toujours droit dans ses choix et dans ses actes, irréprochable et parfait. Il n'a été qu'humain. Il a composé, comme il a pu, a donné à la faucheuse son compte d'effrois et d'angoisses. Et de bassesses. Jamais pourtant il ne lui a livré l'amour.

De tout le reste, il pourrait douter. Pas de l'amour porté à Anna, de cet amour pur qui le dépossède de toute vanité. Il est sûr aussi de la pérennité du lien. Par-delà les années. Par-delà la mort. Un lien souple et soyeux, tissé de respect et de pardon, d'accueil. Anna n'était pas seulement douce et attentionnée. Anna était exigeante, orgueilleuse. Sans doute est-ce cela l'amour. Aimer l'autre jusque dans ses imperfections, dans ses défauts même, justement par ce qu'ils

donnent à voir d'humain et de misérable, par cette réciprocité qui permet d'accepter ses propres approximations. Alchimie secrète où deux âmes se reconnaissent. Au-delà de toute illusion.

Dans la bourrasque de ses doutes, une image d'Anna. Elle arrondit ses bras dans un mouvement gracieux qui auréole son visage. Elle relève une mèche rebelle, rajuste sa coiffure d'une main élégante, au geste sûr. Celui qu'elle a toujours eu. Elle fixe Louis, son regard le transperce d'une claire lumière, les yeux ensoleillés par un sourire confiant. Le sourire, les yeux, le geste de la main. Là, dans l'instant, Anna est là. Il la reconnaît.

Lorsqu'ils se sont tus tous deux, parce qu'il n'y avait plus de mots, lorsqu'il n'y a plus eu entre eux aucun possible par la parole, ils ont apprivoisé le silence. Redécouvert le dialecte subtil et archaïque du toucher. Tendresse des gestes de la toilette, enveloppe tiède de l'eau sur la peau, glissement léger du peigne sur les boucles blanches, réconfort d'une caresse

douce sur le bras, consolation d'une main amie pour tenir la sienne. Au-delà de l'imaginable, l'ultime langage. Quand tout a disparu, il reste la mémoire du cœur.

Le brusque emportement de la marche s'arrête. Ces évocations tactiles habillent Louis de sensorialité multiple, l'invitent dans le charnel. Convoquent l'impuissance et l'accablement. Ses épaules se relâchent, l'air s'échappe dans un profond soupir. La colère s'effondre. Elle gît à ses pieds, vaincue, soudain baptisée par d'incoercibles sanglots. La digue des larmes a cédé. Louis le brave qui a voulu tenir à bout de bras la dignité de sa princesse déchue, Louis le fort qui a enfoui ses sentiments coupables dans un lieu clandestin auquel personne ne devait avoir accès, Louis, à qui l'on avait appris à ne pas pleurer, tombe à genoux. En prière. Et laisse couler un chagrin aussi ancien que sa venue sur Terre, un chagrin de tout-petit et de vieil homme. Une peine immense, comme une grande marée d'équinoxe, en équilibre entre la vie et la mort.

Les pieds dans la poussière de juin, Louis se pardonne d'avoir si mal aimé.

La lumière se voile imperceptiblement sans perturber ni interrompre le concert tumultueux des pensées du voyageur en longue route depuis le matin. Le ciel est une vaste fresque aux nuances de groseille et de carmin, de cuivre et de safran. Lorsque le soleil enflamme les feuillages et s'abîme dans l'horizon paisible, le soir surprend Louis. L'insaisissable repli du jour le déconcerte. Sa peau est parcourue d'un minuscule frisson. Les temporalités se télescopent. En une fraction de seconde s'invitent en désordre sa mère et sa sœur, Anna et Fauvette, Manuel et Suzy.

L'ombre glisse dans les bosquets et les fossés, les estompe. Un peu plus loin, la silhouette d'une grange. Il ne pensait pas arriver jusqu'à

la Combe noire. Il n'a vu ni le lac ni le bois dont la végétation annonce déjà l'altitude gagnée. Il n'a rien vu du paysage autour de lui, il en prend conscience brusquement. Il se rend compte des heures d'effort qu'il s'inflige depuis son départ.

Louis cherche à accélérer le pas, puis se ravise, se soumet à la fatigue dont il endure la charge. Les derniers mètres semblent des lieues. Il se traîne, se force pour franchir la distance dérisoire qui le sépare de l'abri de fortune où il projette de faire halte. Encore un effort, avant que l'obscurité n'efface les nuances du paysage.

Le bâtiment est délabré, à l'abandon depuis longtemps. Un reste de charpente à demi affaissée résiste malgré tout, comme en apesanteur, à l'usure du temps. Un coin de mur, un bout de toit pour se protéger de la nuit qui vient. Pour passer la nuit.

Louis pénètre dans l'asile de la grange. Il distingue un angle que les ronces n'ont pas colonisé tout à fait, s'approche, découvre avec soulagement un petit tapis de mousses et d'herbes. Il s'y agenouille prudemment.

S'écroule. Son bâton ne suffit pas à soutenir son poids. Son corps déraisonnablement sollicité depuis le matin lui impose ses limites. La fatigue a pris toute la place. Il renonce à manger. Il n'en a pas la force. Il prend appui sur ses mains pour se soulever un peu, se retourner et retrouver quelques instants la position assise. Il extirpe de son sac une petite couverture grise et un gilet qu'il enfle. Il en ferme les boutons et remonte son col, avant de se laisser rouler au sol, recroquevillé sur le côté, jambes ramenées vers le ventre, bras serrés autour du torse, dans une insolite posture régressive.

Il est dedans et dehors à la fois. Le toit et l'angle du mur forment un abri, une tanière, étrange espace limité qui contient Louis et ses pensées. L'effondrement de la mesure, à portée de main de son campement de fortune, ouvre la ligne d'horizon vers les champs, les vallons et la lune d'été. Dedans et dehors à la fois. Immersion intime en lui-même et dans l'immensité de l'Univers. Soumis à la succession des jours et aux impératifs du corps, et déjà ailleurs, comme en retrait de son existence.

Il ne cherche pas le sommeil. Ne le fuit pas non plus.

Dans l'obscurité âpre et bleue de cette première nuit, Louis écoute bruire la nature alentour. Un insecte qui gratte, une chouette qui interpelle la lune, la brise nocturne qui soupire dans les frondaisons et gémit entre les ardoises disjointes. Le souffle délicat de la terre repue de chaleur exhale des parfums d'herbe et de thym sauvage et celui, suave, de l'onagre éphémère.

Allongé dans le noir, les sens aux aguets, Louis est sans attente. Sans exigence particulière. En état d'ouverture extatique, dans les points de suspension de son existence, il accueille. Il s'accueille, enfin.

Il salue en lui les froissements de la vie qui se retire, les ressacs de la mémoire, les souvenirs éparpillés qui peinent à former une géographie cohérente. Il ne cherche pas à mettre de l'ordre. Il s'est promené tout le jour dans les détours de son histoire, s'est perdu dans des culs-de-sac, s'est penché au bord des immensités qu'il lui a été donné de vivre.

Égarements, déraisons, douceurs et bonheurs, tous les paysages se mêlent. C'est là. Dans le nœud même du temps qui passe. Dans le déroulé des jours et des nuits, dans la nouure des semaines et des années. Un mystère que Louis n'ose effleurer. Il s'en approche pourtant. Comme si ses efforts de la journée l'avaient porté vers cet instant de rencontre avec lui-même, cet instant vide et paisible où quelque chose en soi communie avec plus grand que soi.

Il s'endort. S'éveille. Se rendort. Le sol de terre et d'herbes est austère pour ses épaules harassées et son dos courbatu. Les membres ressassent l'intense sollicitation de la marche et semblent imprégnés encore du même balancement sans repos. Le sommeil se tisse de fugitifs sursauts de vigilance et de parcelles étales de somnolence. Des visions de son invraisemblable escapade se mêlent à des songes dont ne subsistent que des bribes éparses qui surgissent, fugaces, lors de multiples éveils. Des images visitent Louis, l'assaillent, dont il ne saurait dire si elles sont rêves ou réflexions.

Toute la lassitude de ce long périple imprime tensions et raideurs aux muscles endoloris. Le moindre mouvement est pénible, appelle l'apaisement et l'immobilité. Travail étrange de la nuit, comme un espace de régénération physique, d'intégration des pensées foisonnantes et désordonnées de la journée. Moment fort et plein, cycle prodigieux du vivant. Dans l'abri de ces murs saturés de gris et d'ombre, Louis s'abandonne au repos de ces heures aux contours diffus.

À loger ainsi sous les étoiles, dans la rudesse de son installation précaire, Louis éprouve jusque dans ses os la petitesse de son existence. La fragilité aussi. Dans l'instant, il s'agit simplement d'un constat, sans nostalgie aucune. Rien ne vient troubler l'ordonnancement de la nature et la grande quiétude des collines. La vastitude du ciel, la floraison des astres infiniment lointains le rappellent au miracle du temps et de l'espace. À l'humilité et à la gratitude. Sous les étoiles, il se sent appartenir au monde.

Soudain, quelque chose est là. Une présence, vivante, une respiration animale dans l'air immobile de cette nuit d'été. Louis perçoit le souffle tiède, le frôlement d'un pelage musqué. Il tend l'oreille vers les crépitements de pattes sur le sol asséché, une petite course précipitée qui s'interrompt parfois puis reprend. Il cherche à deviner. Une fouine ou une belette peut-être. Louis joue à se fondre dans le lieu, dans la pierre et la terre où il a trouvé refuge. Visiteur importun, il s'est installé comme en pays conquis dans le royaume des espèces sauvages sans avoir demandé l'hospitalité. Il sait qu'il est sur le domaine des chouettes, des lièvres et des mulots, des martres, des blaireaux. Tout un peuple, vivant. Et Louis a le privilège d'assister à son ballet. L'Univers dans sa souveraineté s'exprime aussi ici, à portée de main, sous ses yeux grands ouverts dans l'obscurité.

Il voudrait quelqu'un auprès de lui pour partager ce présent.

L'aurore est là.

Déjà, le noir profond cède place à une clarté laiteuse qui émane des horizons au-delà des reliefs, au-delà de la Terre elle-même. L'atmosphère s'habille de transparence, ressuscite les couleurs et les ombres des arbres avalées par le soir. La limpidité de l'air se pare de rose et d'orangé très pâle rehaussés d'indigo. L'heure bleue. La montagne se dénude de son écharpe de ténèbres. Elle surgit lentement, s'impose en majesté dans le solstice. C'est le commencement du monde, l'infini renouvelé de chaque aurore. Louis, immobile, oublie les vicissitudes de son existence dans la contemplation sereine du paysage qui s'offre au jour. Sans aucun mot pour l'exprimer, il se sent le témoin privilégié d'un instant unique.

La nature se déploie dans sa perfection. Parce que c'est son évidence. Parce que c'est sa raison d'être de rayonner, sans se soucier de qui observe. L'essence pure du vivant, du cosmos. Le sens des choses. De la vie, peut-être.

Tout près de lui, une goutte de rosée, sphérique et pleine, minuscule miroir des lieux alentours. Elle trône, souveraine, sur la paume ouverte d'une feuille. Imperceptiblement, elle glisse. Elle s'étire. S'allonge. On dirait qu'elle se prélassse doucement. Confiante en son destin, elle lâche prise dans la métamorphose langoureuse de sa silhouette. La voilà au bord du vide, suspendue à un col, lourde d'elle-même. Dans un jeu d'équilibre, sa rondeur élastique se soumet à la pesanteur. Bientôt, le poids fera céder le fil aminci. Bientôt. Les secondes, comme le contour parfait de cette goutte en mutation, prennent leurs aises, s'octroient la permission de durer. Semblent s'éterniser. L'échelle du temps en est bouleversée. Ralentie. La goutte est encore goutte, encore une et visible dans sa forme de goutte. Il suffit d'un battement de cil, une

suspension entre l'inspir et l'expir. L'instant de la chute. La goutte explose, se fragmente en éclats atomiques, se métamorphose en traces vaporeuses. Disparaît. Elle n'est plus.

Ou plutôt, elle est partout. Elle a rejoint l'unité de l'Univers.

Louis n'a pas souvenir d'un tel matin. Il éprouve une plénitude tranquille, une vacance sans regret ni projet. L'instant présent le baigne de lumière comme on bénit un nouveau-né au jour de son baptême. Dans ces lieux au goût d'éternité, Louis nettoie son âme et son chagrin. S'allège de sa condition de mortel. L'aube nouvelle est un avènement quotidien et il ne le savait pas.

Bientôt, dans le lac rose de l'horizon, le sommet des collines accouche d'une étincelle. Le point éblouissant devient une lunule, puis un disque qui s'enhardit. Son ascension sur la ligne du paysage est visible, minute après minute.

Voilà, le soleil emplit le ciel.

C'est là, au sortir de cette étrange traversée nocturne, que le sommeil gagne profondément Louis. Il fait jour, il fait clair. L'intérieur de la grange a retrouvé ses contours et ses détails. L'homme blotti à même le sol s'abandonne enfin.

Son souffle régulier soulève déjà sa poitrine, bourdonne en rythme dans sa gorge. Le tressaillement des paupières, les minuscules soubresauts du corps trahissent l'agitation sous le calme apparent. Le tourment a choisi ce moment de vulnérabilité. Il prend forme et consistance, s'avance et assaille Louis. L'épaisseur d'une scène au ralenti englué le dormeur. Un rêve mauvais qui le ramène au départ. Ravive les doutes et les incertitudes.

C'est le silence. Une espèce d'immobilité dans le jardin. Les volets sont ouverts. L'atmosphère s'est alourdie et l'air semble stagner autour de la maison aux murs de pierre. Suzy et Manuel ne frappent pas, la clef est sur le clou. Le froid de la clef. Pourquoi? Elle tourne dans la serrure, dans un sens, dans l'autre.

Son claquement est une détonation. Le soleil les bouscule et s'engouffre devant eux lorsque la porte s'ouvre. Tout est propre, rangé, à sa place. Tout est là, sauf lui. Une substance dorée, presque sirupeuse, coule du toit. L'après-midi est de plomb. Il devrait être là.

Ils sont entrés, ils errent maintenant d'une pièce à l'autre à la recherche d'une réponse, d'une explication. Ils cherchent l'erreur. Il ne peut pas être bien loin. Louis n'a laissé ni lettre ni message. Il est parti.

Les voilà dans le séjour. Ils parcourent des yeux l'endroit chargé de cette texture si dense qu'elle ralentit leurs mouvements, freine leur progression. Presque aveuglés, ils relèvent d'infimes indices qui leur avaient jusque-là échappé. Ils perçoivent la modification tangible de l'environnement familial, une sorte de vide. L'ordre, partout. Comme une préparation à l'absence.

Ils ouvrent les placards, les armoires, le buffet. Les battants de bois dévoilent dans un cri grinçant des étagères dépouillées. Dans la cheminée, un tas de cendres constellé de braises scintille et susurre. Entre les chuchotements

fantômes et les clins d'yeux rougeoyants, gisent des albums souvenir. Manuel et Suzy s'en emparent. Les parcourent vivement. Les cahiers sont nus, ou presque. Seuls quelques clichés parsèment les pages, isolés entre les empreintes de ceux qui ont été retirés. Les places vacantes dessinent des cicatrices. Ils observent les photos rescapées. Douce galerie de portraits. Ils découvrent trois bébés séparés par les feuillets noirs et le papier cristal. Trois nourrissons. Une robe blanche, dentelle déchirée, gît abandonnée sur le sol d'une chambre. Un couple enlacé défie l'objectif dans une joie insolente. Manuel décolle un à un les petits rectangles et les retourne comme s'ils pouvaient lui livrer un secret, lui révéler ce qui se cache au-delà des apparences. La braise s'enflamme et jaillit en étincelles.

Tout à coup, les voilà assis, attablés dans la cuisine. Sur la toile cirée, dans la coupe à fruits, un cœur humain palpite faiblement.

Louis se réveille en sursaut, tremblant. Il exhale un long soupir, venu de très loin au-dedans. L'inspiration profonde qui arrive

aussitôt gonfle sa poitrine et le ramène aux sensations du corps. Repousse le cauchemar. Mouvements dans les doigts. Les yeux se plissent un peu, clignements étonnés qui diffractent la lumière et tracent un chemin en pointillé pour rejoindre le jour qui est là.

Il est troublé. Ça tangué un peu à l'intérieur. La crainte, soudain, d'être dans l'erreur. Dans ses préparatifs, Louis a conservé quelques pierres de gué et trié les émotions d'une vie pour en extraire quelques pépites de bonheur. Une manière de legs à ses enfants. Et s'il s'était fourvoyé? Il voulait soulager Manuel et Suzy du poids de son départ. Ne va-t-il pas au contraire leur laisser plus de soucis que de soulagements? Un instant, quelque chose vacille en lui, un besoin ardent de trouver un apaisement, de se rappeler qu'il a pris une décision et qu'il va s'y tenir. Il fait confiance à ses enfants. Ils comprendront. De tout cœur, il le souhaite.

Quelque chose a bougé. Une petite lézarde qui fissure les certitudes. Sa détermination s'est atténuée. Il ne s'en rend pas bien compte. N'ose pas encore regarder le doute qui s'infiltré

en lui, à son insu. Il se reprend. Esquisse un revers de main sur son front, comme un désaveu. Il n'est plus temps de renoncer, plus temps d'attendre. Dans le ciel de juin, le soleil a commencé son ascension depuis un moment déjà.

La faim tenaille Louis. Dans son ventre, ça se tord et ça couine. Dans l'épuisement de la veille, le sommeil s'est imposé et ce matin, l'estomac de Louis réclame son dû avec insistance. Il écoute ce besoin simple et vital. Y voit un signe qui le ramène à l'instant. Il éprouve la nécessité de s'étirer, de frictionner un peu ses jambes, de jouer avec ses chevilles, ses poignets, ses épaules. D'abord procurer un peu de douceur à ses articulations raidies par l'inconfort de ces dernières heures. Puis se redresser et s'asseoir. Il s'aide du mur. Passe à genoux avant de se hisser, pour se relever tout à fait. Il bouge un peu, quelques pas, il faut remettre en route la vieille machine usée. Aller se soulager.

Il ramasse ses affaires et profite de l'agrément d'un muret pour s'installer, face au soleil. Assis sur son escabeau de ruine, il déballe le

pain et le fromage. Songe aux brebis du père Gaston qui ont du si bon lait. Se dit qu'il a de la chance de manger à sa faim, de se nourrir de produits savoureux. Il se coupe une large tartine et un généreux morceau de tomme. Déguste tranquillement ce repas frugal. Mâcher, apprécier. Soupirer d'aise. Pour finir, il casse quelques noix du jardin et dégage de la pointe du couteau les petits fruits de leur coquille.

Louis goûte le bonheur simple. Et il se régale. Il s'étire, regarde autour de lui. Il se sent à sa place, au commencement d'un jour nouveau qu'il lui est donné de vivre.

Louis s'engage dans la marche. Rassérénié. Baigné par la clarté. Son bâton scande ses pas. Il retrouve bientôt la rivière dont il remonte le cours depuis la veille. Clémence limpide de l'eau au creux des paumes, ablutions salutaires, apaisement bienfaisant de la soif.

Le ciel immense est tout effiloché de nuages. Louis voyage dans l'herbe embuée de rosée, dans le vert soyeux ourlé d'arbustes, le parfum charnel de l'humus et celui plus acidulé des feuillages. Il devine, à leur fragrance délicate, les fleurs d'églantier qui se cachent dans les broussailles. L'air frais ragaillardit ses poumons. À quelques mètres, sur la ligne plus sombre des sous-bois, trois silhouettes graciles. Les museaux frémissent, les oreilles s'agitent.

Sans bruit, les jeunes biches se glissent dans l'ombre du bosquet et disparaissent dans les fourrés. Entre les tiges de chardons, l'araignée a tendu sa toile. Les fils de soie filtrent la lumière, en soulignent la transparence. Un piège somptueux, orné de légers duvets et de perles de brume.

Dans l'humide de la lisière entre la terre et l'eau, il longe un ruban de verdure décoré de petites fleurs blanches, herbe modeste que l'on nomme joliment mouron des oiseaux. Il suit le ruisseau à remonte-courant, avance dans le tohu-bohu juvénile du petit cours d'eau qui se rapproche de sa source et s'autorise des allures de torrent.

Ce matin, aux côtés de Louis, un curieux cortège. Le long de la berge, la cohorte joyeuse des morts l'accompagne. Ceux qui l'ont précédé de l'autre côté du grand passage ont rendez-vous avec lui. Des visages changeants, des mines réjouies et de larges sourires. Des images colorées, gorgées de la sève des instants minuscules.

Il poursuit sa route, décidé, se laisse guider par le chemin sans le voir vraiment.

Il ne voit pas ce chemin-là parce qu'il est sur le sentier des biches. Il n'hésite pas parce qu'il a huit ans. Le ruisseau qu'il rejoint à présent est celui de l'enfance, délaissé depuis tant d'années. Il est avec Joséphine, ils ont pris le raccourci qui mène au lavoir. Ils partent en explorateurs, pieds nus dans l'eau glacée qui mord la peau et serre les chevilles. Louis suit fièrement sa grande sœur, file indienne à deux Indiens, avec des prudences de gamins en immersion totale dans le temps du jeu, dans cette réalité qui exige une attention farouche. Rien n'est plus sérieux. Présence absolue. Louis, à des années de distance, retrouve l'esprit d'enfance. Il est dans la vérité de sa mémoire qui le promène sur un sentier vieux de plusieurs décennies. Dans son corps d'homme âgé, l'enfant s'est réveillé. Il se sent léger.

Sous ses pas se froissent le thym et le fenouil sauvages. Les parfums poivrés des herbes s'élèvent, s'immiscent furtivement dans ses narines, viennent caresser en lui d'anciennes empreintes. Sans que Louis en ait clairement

conscience, ces traces subtiles ressuscitent les souvenirs lointains, ravivent les sensations d'autrefois et ramènent au grand jour du présent un morceau intact du passé.

Louis n'est plus dans la poussière de ce matin d'été, il n'est plus dans ce corps fatigué qui continue vaillamment à suivre les courbes du sentier. Louis est un petit garçon, il est dans la cuisine avec sa mère. Le regard à la hauteur de la table, le nez juste au-dessus des légumes qu'elle prépare, il hume les senteurs de la terre : le piquant acidulé des poireaux qu'elle débarrasse d'une drôle de moustache, l'âcreté tendre des navets qu'elle transforme en jolis cubes blancs, l'obsédant effluve de l'oignon qu'elle déshabille de sa robe dorée dans un craquement de feuille sèche, l'odeur farineuse des pommes de terre qu'elle pèle en longues guirlandes brunes.

Louis, immobile, observe fasciné les mains de sa mère, le ballet gracieux et virevoltant des mains de sa mère. Danse des couteaux, arabesques des épluchures, spirales, dés ou rondelles.

Parmi ces trésors odorants, Louis a une préférence. La carotte élégante et sucrée, vite grattée, dépouillée de son fin plumet. Sa maman prépare la dernière, toute menue. La plus jolie. Elle la tend à Louis, sans rien dire. C'est son sourire qui parle. Son sourire et ses yeux empreints d'une lumière qui révèle à Louis qu'il est un petit garçon infiniment précieux pour elle. *Merci, maman.* Elle lui a appris les mots magiques. Elle lui apprend la gratitude.

Les légumes mélangent leurs arômes et leurs teintes vives dans l'eau frémissante de la grande marmite. Sur la table, un bouquet de thym des collines. La maman de Louis prélève quelques branches dont elle parsème la soupe dans un froissement odorant.

Ses dents de lait entament sans hésitation la chair croquante. C'est doux et humide. Ça brille comme un rayon de soleil. Des morceaux de bonheur roulent dans sa bouche, un goût frais et suave envahit son palais. Le plaisir de manger cette carotte se déploie au-delà du parfum et de la saveur, au-delà de la gourmandise.

Le chat est pelotonné sur le seuil, la fenêtre est entrouverte pour laisser s'échapper les buées, la lumière au-dehors s'est parée d'ocre et de miel.

Dans cette expérience sensorielle, Louis grave à jamais le sourire de sa mère, ses yeux pleins de tendresse, la qualité intense de son silence à elle, en contrepoint des bruits ordinaires de la préparation d'une soupe, dans une cuisine, un soir d'automne. Le plaisir pur de cette minute se déroule, s'infiltré et s'invite dans les circonvolutions d'un cerveau d'enfant, imprègne son âme et noue d'inextricables liens entre ce don et l'amour maternel. Des liens inaltérables.

Dans le panier d'offrandes de la vie, elle lui a fait cadeau de la langue. Elle baptise l'enchantement du monde avec des noms de toutes les couleurs. Le bleu du ciel, le vert de l'herbe, le blanc du lait, le noir de la nuit. Les mots sont insaisissables et cherchent pourtant à rapprocher les hommes, à leur faire partager une réalité. Ils en ont inventé des milliers, timides ou prétentieux, banals

ou fabuleux, pour côtoyer la subtilité de l'Univers. Parfois plusieurs disent des choses identiques. Ou presque.

Louis collectionne les tons et les nuances, tout en se demandant si les yeux de sa mère voient différemment des siens. Elle nomme verte la couleur de l'herbe. Est-ce pour autant la même teinte que chacun des deux perçoit? Peut-être le mot n'est-il qu'une manière de se mettre d'accord, pour permettre aux humains de se rencontrer malgré tout ce qui les sépare. Car chacun est seul. Louis, en sécurité encore dans la sphère maternelle, ne se représente pas bien cette étrange précarité. Il la découvre en grandissant, éprouve l'impression que chacun habite son propre territoire, intime, étanche. Les autres n'y sont qu'invités. Souvent, on croit se comprendre. Parfois, par chance, on se rencontre vraiment. L'instant d'un partage. D'une même vibration. C'est une éphémère communion. Et une grâce.

Le chant du ruisseau escorte Louis. Il tourne son visage vers le soleil. Il laisse la tiédeur baigner ses épaules, l'envelopper comme une mère.

Il a aimé ces temps premiers de l'enfance, dans les jupes de la sienne et le cercle des femmes. Dans la cuisine, leur domaine. Il a aimé être admis dans cet espace privilégié, se faire doux, tranquille jusqu'à la transparence pour faire oublier sa présence. Être là, silencieux, oreilles grandes ouvertes pour absorber l'atmosphère du lieu et les confidences partagées à voix basse.

C'est l'hiver. Le poêle ronronne. Dans son ventre d'incendie, le bois susurre des secrets. À force de rester au chaud depuis le matin, le café diffuse un arôme épais et sirupeux. Elles sont quatre, à chaque coin d'un rectangle de toile. Elles s'affairent dans des gestes sûrs pour enfoncer la grosse aiguille à matelas entre les fibres. Les mains et les doigts s'activent seuls. Ils sont mus par l'habitude et l'évidence d'une transmission, un savoir-faire hérité de leurs aïeules. Les langues s'agitent aussi, dans un univers d'histoires au féminin. Elles captivent Louis tout autant que les légendes et les contes que Joséphine accepte de lui raconter parfois, le soir. Dans la tiède quiétude de la pièce, l'heure est aux mystères et aux révélations.

Louis s'efface, se fait oublier. Il a cinq ans. Peut-être six. Il regarde. Il écoute. Il entend les femmes parler des hommes. Les voix alors se feutrent, s'estompent, se dissimulent dans un souffle presque inaudible.

Il apprend les morts et les naissances, les grossesses aussi, bien avant qu'elles ne se voient. C'est une grande énigme que celle des chambres à coucher. Il apprend que les hommes approchent les femmes, qu'elles s'en plaignent parfois. Il apprend qu'il existe deux mondes différents qui s'affrontent et se cherchent pourtant. Il ne comprend pas bien. Essaie innocemment d'interroger Joséphine lorsqu'ils se retrouvent seuls. Elle profite de son statut d'aînée et de fille pour esquiver la réponse et signifier à son frère qu'il est trop petit. Admis pour un temps encore dans cette étonnante communauté, il se sait appelé à vivre dans celle du masculin. Alors, il cherche sa place.

Il en garde jusqu'à l'âge adulte une certaine ambivalence. Les hommes seraient-ils des bêtes, en proie à leurs instincts, soumis aux impératifs de leur corps et de leur sexe?

Des propos hideux, des réalités sordides sortent parfois de la bouche des femmes qui parlent entre elles. Des propos qui se tordent et se vrillent en lui, le précipitent dans un fossé de doutes. De craintes. Qu'est-ce donc qu'être un homme? Il entend aussi des portraits de l'homme bon et généreux. Celui qui prend dans ses bras la mère, et avec elle l'enfant, comme s'il était le sien. Celui qui a espéré et attendu sa compagne, celui qui n'a rien brusqué, rien exigé, celui qui lui a donné le nom et l'honneur. Louis se demande quel homme il sera. Celui qui joue avec les femmes, se joue d'elles comme un fauve avec sa proie? Celui qui aime dans la patience et le respect? Il se demande quel homme était son père.

Là, sur le chemin, Louis se dit qu'il a composé avec les cartes de son destin : le don d'amour d'une mère, l'absence d'un père, une enfance simple et douce. Il a composé avec son héritage. Quand on apprend à ne pas pleurer, que faire des larmes et de l'accablement? Quand on apprend à être fort, que faire de la fragilité et de la défaillance?

Il a essayé d'être un homme, debout et droit. Il a essayé d'être un homme auprès d'Anna en approchant le mystère du féminin. Celui d'un corps qui s'ouvre et qui accueille. Si différent du sien.

La matinée suit tranquillement le cours du ruisseau. La journée sera peut-être moins chaude que la veille. Louis se promène dans les fragments discontinus qui dessinent devant lui un archipel changeant. Il sent bien que sa vie avance et se dilue petit à petit. Il sait qu'il approche de sa finitude. Que s'effaceront aussi les traces de ce qu'il a été. Bientôt, sa mémoire diaphane estompera les premiers baisers, les visages chéris, les lignes de force d'une destinée. Elle balaiera les dernières cendres, engloutira des pans entiers de celui qu'il est devenu. Que restera-t-il alors? Des images lointaines? La certitude d'avoir aimé?

Louis éprouve le besoin de prendre son temps. Probablement est-ce celui de s'attarder

dans l'enfance. Il va vers son but, tout est bien et rien ne presse finalement. Il pose son sac contre une pierre trapue adossée à un long tremble solitaire. Ses feuilles arrondies aux petites dents émoussées tempèrent en bruissant l'ardeur du soleil. Louis s'installe sur ce siège parfait, délace ses souliers, ôte ses chaussettes et pianote avec ses orteils rougis dans l'herbe fraîche. Puis il glisse les pieds dans le vif du courant.

Assis là, à côté de ses pensées, le dos soutenu par la puissance du tronc, il écoute le calme en lui. Un soupir venu de loin l'emmène un peu plus profondément dans cette perception de l'instant. La lumière, fractionnée en milliers d'étoiles dans le pépiement singulier du feuillage, éclabousse les cavalcades chantantes de l'eau.

Louis plisse les yeux, renverse lentement la tête en arrière. Son visage dessine une petite géographie. Les rides tracent des sentiers, sa moustache une insolite végétation sous laquelle sa bouche se détend en un sourire serein. Il est dans un vide de désir. Juste la

tiédeur du soleil qui le caresse, le dos apaisé contre l'écorce lisse du tremble et les chatouilles glacées sur ses pieds.

Une litanie d'amitiés s'invite là, sur les écailles de l'eau. Comme des remous, des cabrioles qui se gonflent et redescendent doucement pour rejoindre le corps mobile de la rivière, les pensées de Louis s'élèvent un instant avant de regagner le champ élargi de sa vie qui brasille sous ses yeux plissés. Éblouis par la réverbération. Maguy et Henri, les amis de toujours, Joséphine, la compagne de ses jeux d'enfants et la confidente. Michèle et Milou, partis habiter si loin que la distance a émoussé le lien, Robert, passé de l'autre côté en pleine jeunesse, fauché par une étrange maladie. Louis les rassemble là, sous ses yeux, dans un tendre berceau de souvenirs. Regrette de n'avoir plus de nouvelles de Michèle et Milou. Sont-ils encore en vie? Que sont-ils devenus? Arrivent-ils sereins et pacifiés au bout du voyage?

Et lui, comment se sent-il? Les pieds dans le ruisseau, il regarde passer le cours du temps. Le froid lui mordille la peau. Il frissonne.

Tout requinqué d'amour. Il pense avec tendresse à Suzy qui travaille trop, à Manuel qui lui ressemble un peu quand même, malgré leurs goûts si différents. Il pense à la discrète Laura, à Camille et Lucie qui s'apprêtent à entrer dans l'âge adulte avec l'élan bouillonnant de leur jeunesse. Il se réjouit. L'aiguillon rusé de la fierté vient tranquillement le taquiner. Il regarde avec satisfaction sa petite famille. Oui, il est fier de ses enfants. De ce qu'ils sont, de leurs valeurs. S'il n'a pas toujours compris ou approuvé leurs choix, il a sans cesse tenté de les respecter.

Pourtant, ces dernières années, la maladie d'Anna a mis l'amour à l'épreuve. Abîmé peu à peu les sentiments pudiques et subtils qui relie Manuel et Suzy à leur père. Relégué à plus tard les marques d'affection et la légèreté. Pendant des mois, leurs visites ou leurs appels téléphoniques ne sont plus que conseils et discussions d'ordre matériel. On ne parle plus, ou si peu, des petits riens si précieux. Tout l'espace de la relation est obstrué par des arguments pour convaincre Louis. Il s'estime

trahi par la coalition de ses enfants. Il sent la menace, en devient irascible. Le piège se referme. Louis sait bien que son esprit est parfois un équipier servile : il escamote avec agilité ce qui dérange, évince ni vu ni connu les situations trop complexes à gérer. L'entendement, dépassé par la brûlure du réel, trouve des issues de secours, des déviations, des manières plus ou moins efficaces de fuir. De survivre.

Car c'est de survie dont il est question.

Pour Louis, abandonner Anna était intolérable. Inconcevable. Manuel et Suzy n'ont certainement pas perçu à quel point. Et pourtant. Était-on en mesure de faire autrement? La peine immense de se rendre à l'évidence. De se résigner. Il n'y a pas d'autre solution. La douleur se ligue alors à la vermine sournoise de la culpabilité. Quelque chose au-dedans le ronge, écorche insidieusement les bords de la plaie pour l'empêcher de cicatriser. Car c'est sans doute cela qui lui est insurmontable, cette culpabilité sans repos qui anéantit tout espoir d'apaisement, et qui réduit égoïstement à lui-même son champ de vision.

Louis se regarde. S'examine de l'intérieur. Y découvre ce qu'il avait refusé de voir jusqu'alors. Une impression poisseuse le nargue, une sorte de bête pernicieuse écumant ses immondices. Un reproche. Un grief qui n'a pas trouvé son pardon. Il en veut à ses enfants d'avoir forcé cette insupportable décision. Il déteste cette idée, tente de toutes ses forces de repousser cette rancœur malveillante qui souille son orgueil et pèse le poids d'un rocher sur sa poitrine. Louis, en marche depuis la veille, s'approche à chaque pas de sa vérité. Il se prépare au grand départ. Il n'est plus temps de se voiler la face, de se mentir à soi-même. Au miroir du ruisseau, il est bien obligé de s'en faire l'aveu.

Il en veut à ses enfants.

Son rêve du matin revient le visiter. Suzy et Manuel, seuls dans la maison, sur les traces de leurs parents. Louis accepte d'aller voir au-delà.

L'image du cœur évince alors la funeste impression et s'impose, solaire. Un éclair lacère le voile de l'aveuglement. Il peut voir.

Oser regarder ses enfants. Leur tristesse et leur déchirement. Il découvre ce qu'a dû être leur désarroi, à eux. Leur douleur. Il peut désormais se décentrer de la sienne pour imaginer la leur. Accéder à leurs perceptions, leurs émotions. Se mettre à leur place. Il s'étonne de reconnaître à quel point le malheur est capable de séparer les êtres, d'isoler chacun dans son cachot de souffrance. Il ne doute plus. Ses enfants ont-ils agi au mieux? Ils ont osé la décision la plus raisonnable. Aidé leurs parents. Malgré eux.

Il peut comprendre, enfin. Et accueillir.

Inspiration. Le poids du rocher s'allège. Quelque chose s'est adouci. L'eau qui s'écoule à ses pieds nettoie les scories de l'âme. C'est une nouvelle naissance. Et il lui est donné de se rappeler un bonheur et une sérénité plus vastes que tout. Mémoire archaïque. Connaissance immanente. Il lui est donné de se dresser sur ses membres de bipède et de marcher dans la souvenance de cette paix profonde au-delà de tout. Louis comprend, dans son corps et ses cellules, dans sa matière plus que dans son intellect, que l'Infini l'accompagne.

Soudain, la grande plénitude du vide, l'absence de désir, l'abandon de la lutte le laissent comme épuisé. Et calme. À l'instant même, il éprouve la complétude. Juste une paix immense qui lui inspire une extrême reconnaissance. Il se dit qu'il pourrait mourir là, tout de suite. Et que tout serait parfait. Tranquille et parfait.

Il repartira tout à l'heure. Malgré la tentation d'arrêter. De rester. À vie. Équivalence des deux alternatives. Plus rien n'importe. Pour toujours, devenir le *Dormeur du val* et s'immortaliser dans un poème.

Nature, berce-le doucement.

Le sentier s'élève, s'écarte du ruisseau, caché dans la ravine en contrebas par les ramures enchevêtrées. Ils se rejoindront quelques centaines de mètres plus haut. Encore quelques pas et le gargouillis de l'eau s'éloigne. Louis assure l'ascension avec son bâton, rythme son effort, parvient jusqu'à un palier abrupt, à l'aplomb du paysage qui embrasse la plaine. Il peut mesurer le chemin parcouru depuis la veille. Celui qu'il lui reste à gravir. Il approche. L'air pénètre ses poumons, en déploie les alvéoles comme autant de voiles au vent. Traversée neuve du présent.

Il n'y a rien à vouloir. Rien à exiger. Rien à quoi s'attacher ni s'aliéner. Il n'y a plus rien à perdre, puisque tout est perdu. Au-delà

des règnes de souffrance qui ont pétri les profondeurs de son être, Louis touche à la fluidité. À l'absence de poids de la vie. C'est une vacuité toute d'accueil et d'apaisement. Quelque chose d'extrêmement doux qui habite maintenant sa marche. L'horizon est une main ouverte, paume en offrande aux lumières et aux pluies accordées par le ciel qui veille. Dans la paix sauvage, sous l'aile minérale de la colline qui devient montagne, Louis s'abandonne à ce qui est.

Il peut, enfin, penser la mort d'Anna.

Elle est là, toute menue sous le drap qui dessine les saillies de son corps décharné. Il se tient à son chevet. Il veille sur elle. Sur le bruissement à peine perceptible de sa poitrine étale. Il s'étouffe jusqu'à l'immobilité. Un chagrin de longue haleine, au soupir retenu pour ne pas couvrir le faible murmure de son souffle. Il ajuste son rythme au sien, à l'affût du moindre signe, du moindre froissement qui dit qu'elle est vivante, encore. Il est là, suspendu, en attente de l'inspiration à venir, l'espérant. La redoutant aussi.

Il se tient en apnée de son propre souffle pour mieux suivre le sien. Présence ténue de l'air, une brise dans cette existence à bout de vie, à l'extrême d'elle-même. Anna est arrivée au seuil de la brèche solitaire, de la trouée clandestine qui aide à désertier le corps de douleur.

Il quitte la chambre à regret. On lui a dit de rentrer, d'aller se reposer. Son dos voûté et ses traits creusés accusent une longue fatigue. Manuel le prend doucement par les épaules, l'accompagne. La porte se referme sur le visage abandonné d'Anna.

Dans la maison de pierres, quelques heures plus tard, la sonnerie du téléphone lacère le silence. Une voix dans le combiné. Et puis les mots. Ceux de la fin.

Louis s'adosse au mur, paupières closes. Il s'affaisse lentement contre la cloison. Ses jambes cèdent sous son propre poids soudain trop lourd à porter. Il s'effondre, au ralenti. Il laisse rouler sa tête sur ses genoux fléchis,

recroquevillé sur lui-même. Douleur muette. L'asphyxie, l'impossible respiration, en absence du monde alentour et de lui-même. Le temps s'arrête. Une seconde. Une minute. Une éternité. Il est banni de la vie, le présent n'est plus rien qu'un magma pesant. Tout est accompli désormais.

Brusquement, l'inspiration immense, retentissant dans un râle animal, malgré lui, malgré tout. Arrivée massive de l'oxygène dans les poumons quiaturent brutalement sous l'effet d'une telle pression. Louis se redresse un peu, écarte les bras pour donner de la place à la bête qui se loge dans sa poitrine. Puis il s'écroule de tout son long dans une plainte rauque. Dans une terrible lamentation, il expulse la douleur et la rage contre la mort qui lui a pris Anna. L'air incendie son palais et sa gorge, frotte rudement sur la toile émeri de sa souffrance.

Manuel, hagard, fixe son père. Ils se tiennent à distance, chacun dans son propre vertige. La respiration de Louis se fige. Interruption momentanée, les épaules soulevées et la cage

thoracique gonflée de peine et d'impuissance. L'expiration suivante entraîne avec elle de lourds sanglots. La tourmente ravage le visage de Louis, défigure sous les yeux de son fils l'homme fort et fiable qu'il connaissait.

Louis, étendu sur le dos, à même le froid du carrelage de la cuisine, les bras perdus loin de son corps, en crucifixion. *Anna, comment peux-tu me quitter?*

Devant lui, dans l'axe du soleil, se déploient les collines, les vallons et les crêtes, le village au loin. Et tout là-bas, invisible, la maison aux murs de pierre. Il se redresse, bombe timidement le torse. Il a réussi, il est parvenu à monter jusqu'au sommet. Un espace au bord du ciel, horizon ouvert à perte de vue sur un océan de végétation. Une enjambée vers l'autre versant. Un lieu en suspension où se tenir à la verticale du monde. Où nettoyer ses peines. L'image de la mort s'éloigne, laisse place à l'ampleur des jours tranquilles gonflés de sève. Il est là, seul, dans l'immensité du paysage. Il ne se sent plus seul, pourtant. Il lui semble entendre Anna. Elle lui dit qu'elle est là. Qu'elle va s'en aller.

Lorsqu'il sera temps. Lorsqu'il aura rejoint en lui l'endroit même où il peut s'autoriser à vivre sans elle.

Se pourrait-il qu'un fragment de l'âme du monde ait disparu avec elle? Ou, au contraire, qu'elle soit partout, dans l'écorce de la Terre, la pierre des falaises, les eaux des fleuves et des océans? Louis retient Anna. Il la garde, encore. Un peu. Sentinelle de sa mémoire. Elle ne s'éteindra pas tout à fait tant que quelqu'un se souviendra, tant que Louis réinventera ce qui a péri, sauvegardera la trace volatile de ce qui a été. L'amour comme rempart pour se rassurer devant l'éternité immense de la mort.

Car Louis a aimé Anna. Il le lui a peu dit. De tout le temps qu'il leur a été donné de partager, il le lui a peu dit. À quoi bon? C'était inutile, elle le savait. Il pense qu'on peut montrer, qu'il n'est pas toujours besoin de parler. Et lui, s'exprimer, il ne sait pas bien.

Petits arrangements avec soi-même. Il se cherche des raisons. *Elle devait bien le savoir.* Il se justifie. *Elle le savait.* On ne lui a pas

appris à dire ces choses-là, à s'épancher sur ses sentiments. Nécessité de se disculper. Il était là, auprès d'elle. Il a continué à la regarder, année après année, sans jamais se lasser. Ils se sont accompagnés dans le franchissement des saisons, se sont tenu la main alors que peu à peu leurs corps se fanaient, se voûtaient, alors que la peau marquait d'infinis petits plis le passage du temps. Louis a toujours été là. Ça compte.

Est-ce une excuse qu'il se sert à lui-même pour éviter de regarder en face la question? Aurait-elle eu besoin qu'il lui dise les mots? Les a-t-elle attendus? Il l'aimait pourtant. Avait tant de mal à le formuler. Il l'aime encore. À remonter le cours du ruisseau, dans la quiétude de cette matinée de juin, il sait qu'il aime Anna. Il est en marche vers la fin de sa vie, il y a mis de l'ordre pour la quitter proprement. Il s'est construit sa liberté. Alors, qu'est-ce qui empêche désormais?

Louis sourit et son sourire dévoile le minuscule carré de peau zébré d'une cicatrice. Le mince ourlet de chair qu'elle caressait d'un doigt ou d'un baiser. Il regarde au loin les

sommets qui s'élèvent jusqu'aux confins du ciel, contemple l'endroit où ils s'embrasent et se confondent. Il regarde le sol tout en bas. Un tourbillon de verts autour de lui et à ses pieds : des sombres, presque gris, des tendres aux reflets jaunes, des acidulés un peu luisants. Un petit tournis de couleurs, comme une valse où il inviterait Anna.

Il le lui dit. À haute voix.

Debout au-dessus de la toiture de feuillage, dans le bavardage bruissant des insectes et des oiseaux, il prend la nature à témoin. Il dit à Anna les mots qu'elle a peut-être attendus, les paroles qu'il n'avait jamais su prononcer. Elles s'envolent dans l'air léger. Et allègent Louis. Comme si tout à coup, il s'était affranchi d'un fardeau, comme s'il avait accompli, embelli quelque chose en lui. *Je t'aime, Anna.*

Les paroles sont douces. Elles lui font du bien.

Le paysage s'ensauvage, la végétation s'enhardit. Elle est en pleine possession de son domaine et règne sur les lieux. Ici, Louis ne connaît plus. Depuis la Combe noire, il a franchi les limites de son territoire. Il n'est même pas très sûr que le sentier se poursuive jusqu'aux Sources. Là, à ses pieds, il semble se diviser. Esquisser deux routes possibles.

Louis s'est arrêté. Il cherche autour de lui des indices qui révéleraient par où s'engager. Les ronces et les broussailles ont pareillement envahi les deux vestiges de chemins. Louis est interrompu dans son voyage, immobilisé par une incertitude. Devant lui, un choix à faire. Une voie à prendre. Où aller ? Est-ce que la vie n'est qu'une partie de dominos ? Double-six, double zéro, peut-on piocher si l'on ne peut pas jouer ?

Qui décide de la donne ?

Louis hésite. Pour la première fois depuis qu'il est parti de chez lui, la veille, à l'aube, il se sent perdu. Comme le brouillon de lui-même, un personnage emmêlé, silhouette approximative d'un homme dont il ne sait plus bien qui il est. Il peine à rassembler ses repères, il doute de lui-même, s'étonne d'être là. La sérénité qui l'accompagne depuis le matin s'évanouit, fragile baudruche qui se dégonfle en tourbillonnant. Il reste les bras lourds à l'embranchement des deux sentiers. Il sait qu'une route n'est qu'un détour vers une autre, qu'on ne peut pas vraiment se perdre. D'ailleurs, où va-t-il ? Le présent, la marche et ce voyage lui semblent soudain absurdes et vains.

La fourche devant laquelle il s'est arrêté lui dit qu'aller au bout des chemins est impossible. Comme aller au bout de la compréhension. Il pensait partir pour retrouver Anna. Probablement est-il parti aussi pour fuir l'anéantissement, tenter de prendre de vitesse l'engloutissement des choses. Une revanche

sur la maladie qui, inexorablement, l'a emportée. L'a défaite d'elle-même. Vite, faire provision de la vie avant qu'elle ne le plonge, à son tour, dans l'obscurité d'un temps sans passé ni futur.

Pile ou face? Droite ou gauche? Le bois rouge d'un cornouiller lui fait signe. À l'aide de son bâton, il ouvre une brèche dans le chemin creux. Il s'engage dans l'enceinte bleutée de la voûte des arbustes, dans l'accueil brun de la terre. Peu importe en fin de compte le sentier qu'il choisira. Il retrouvera une voie, tôt ou tard. Tout se rejoint et tout se rassemble. La vie n'est qu'une. Et il a besoin de croire que la sienne a encore une unité qui retient et relie tous les éclats de verre qui constituent son existence. Une unité qui donnerait, il l'espère, un sens à ce qui a été vécu.

Il mesure depuis la veille celui des épreuves. S'ouvre à ce qu'il découvre. Il sait quel a été l'exil intérieur d'Anna. Il sait qu'elle imaginait avec effroi le moment où Manuel et Suzy seraient à ses côtés et elle, indifférente à leur présence.

Perdue à tout jamais. Louis a assisté aux mélanges des lieux et des gens, aux jeux de cache-cache entre les vivants et les morts. Le paysage intime d'Anna s'écaillait jour après jour, comme une peinture ancienne abîmée par les ans. Il a veillé sur elle dans les étranges éclipses de son quotidien. Et souhaité qu'elle parte avant lui. Pour ne pas la laisser dériver seule. Pour ne pas l'abandonner tout à fait.

Il a été exaucé. La mort est venue la chercher, elle lui a permis de recouvrer sa dignité. Elle a restitué l'intégrité de la femme qu'elle a été, et rendu à ses enfants l'entièreté de celle qui fut leur mère.

Et que reste-t-il d'elle, à présent? Que reste-t-il quand tout a disparu dans le spasme béant du néant, du plus rien? Que reste-t-il d'une vie après la vie? Une maison à vider, meubles, tableaux, livres et bibelots, linge et ustensiles éparpillés, donnés, légués, délaissés. Un ou deux cartons que les enfants ne peuvent se résoudre à jeter. Des objets dérisoires auxquels on confère une manière de sacré, des reliques éphémères que l'on saura identifier pendant

quelques années, une génération tout au plus. Et tout disparaîtra quand les vivants d'aujourd'hui rejoindront la multitude des morts dans le linceul de l'oubli. Les traces des humains durent l'espace infime de leur existence, tant qu'un autre encore se souvient. Quelques tours de manège sur la planète et le tombeau du temps aura tout enseveli.

Louis le sait. Il reste – si peu – le témoin d'un passé, la mémoire vive de deux générations avant la sienne. Il est un trait d'union entre l'avant et le présent de ses petites-filles. Il leur a transmis des images : l'école de son enfance, les travaux des champs et ceux de la forêt, les décoctions de mauve ou de romarin. Il leur a transmis leur histoire.

Il doute pourtant. A-t-il été fidèle? Les heurts de l'existence n'ont-ils pas modelé, reconstitué une réalité? Mais qu'est-ce que la réalité? N'est-elle pas tricotée de récits que chacun se raconte et façonne à sa manière? Comment être sûr? Il n'y a pas de vérité. Pas de preuves des sentiments, des émotions, des blessures. Rien que du vent, du subjectif. Une vérité qui n'appartient qu'à soi.

La vie ressemble au chemin. Parfois la pente escarpée fait souffrir le marcheur, pèse son poids de confusion et inocule le doute. Lui susurre, lorsqu'un manteau de lassitude lui tombe sur les épaules, que peut-être il n'ira pas beaucoup plus loin. Parfois la clairière invite au repos, offre un havre de mousse et de feuillage granité de lumière, insuffle l'espoir et la force. L'ordonnancement céleste des éléments modifie sans cesse la géographie des lieux, obscurcit l'horizon de nuages de cendre, aveugle les fourrés dans une brume dense, transforme les torrents en ornières dans la pesanteur et le glissant de la boue. Ou orchestre la fulgurance d'un soleil magnanime.

L'épuisement qui vient n'épuise pas les questions. Louis ramasse des centaines d'éclats de la mosaïque. Il les rassemble, les collectionne. Se peut-il qu'une vie ne soit qu'une juxtaposition de parcelles éparses, d'épisodes d'un feuilleton sans début ni fin, de matins et de soirs qui se répètent sans but jusqu'au dernier? Louis a besoin d'y trouver autre chose. Une raison. Une direction. Le sens.

Il cherche parmi les portraits de lui-même celui qui correspondrait le mieux à ce qu'il a été. Aucun ne convient, il est tous ces Louis à la fois, savant palimpseste de jours ajoutés aux jours, des centaines, des milliers. Combien, en somme? Combien d'éveils, de levers, de couchers à s'absenter dans le sommeil ou à l'espérer?

Tout à coup, le défilé de toute une vie sur le collier des heures, dans la multitude d'instantanés répétés, lui semble un précieux trésor.

C'est une fleur qu'on appelle gueule-de-loup. Il ne lui connaît pas d'autre nom et se demande si ce n'est pas simplement une façon de dire de par chez lui. Au bord des fossés, elle pousse son museau jaune pâle vers le ciel. C'était la préférée d'Anna. Pourquoi est-ce cette fleur qui s'impose alors qu'il essaie de se concentrer sur son bâton qui défriche l'entrelacs végétal, alors qu'il cherche à se frayer un chemin? Il a beau tenter de retenir son esprit, rien à faire. Versatile et indiscipliné, l'oiseau s'envole à sa guise vers les paysages qu'il choisit. Paysages multiples d'un voyage singulier qui ne semble suivre aucun ordre apparent.

C'est la pelote des pensées. Elle se dévide, s'entremêle, emmène Louis de l'une à l'autre dans son dédale intérieur. Rien à faire, juste accepter tout ce qui se présente sur l'écran de son cinéma personnel. D'ailleurs, Louis ne résiste pas, continue sa marche en avant et son retour en arrière. Il est là pour ça. Pour observer ce qu'a été sa trajectoire sur la Terre dans le tissage inextricable des saisons. Et l'ampleur des émotions, joies et peines.

Comprendre, peut-être.

Le sentier et le ruisseau fêtent leurs retrouvailles en lisière d'un bosquet de sureaux. Bientôt les baies mûriront, fidèles aux rendez-vous. Louis laisse se poser ses pas, s'envoler les idées qui bousculent les heures et imposent leur suprématie dans cette journée qui inaugure l'été. Les exigences du corps appellent, la faim tiraille l'estomac et convoque Louis à la halte. Il s'y soumet. Il est grand temps. L'après-midi ne va pas tarder à s'installer après la longue matinée.

Il se met en quête d'un endroit qui satisfera son besoin de confort. Le lieu d'une pause se choisit avec soin, comme un rituel précieux. L'ombre et la douceur d'un rideau de verdure pour s'abriter de la chaleur, une pierre, un muret

ou une souche en guise de siège improvisé. Manuel, enfant, s'impatientait dans l'attente de cette découverte lorsqu'il accompagnait son père pour une matinée aux champignons. À grand renfort de moues désabusées et de soupirs sonores, il exprimait sa fatigue et son envie de s'asseoir, là, tout de suite. Alors Louis racontait la légende du jeune prince parti chercher dans la forêt la vérité sur l'âme des hommes, sa rencontre avec le dragon des bois, gardien des mystères du monde. Le petit garçon cheminait aux côtés de ce héros aux cheveux cuivrés comme les siens, à la main gauche ornée de trois jolis grains de beauté, exactement placés comme ceux de Manuel. Il épousait les traces de ce jumeau inventé pour lui seul par son père. Guidés par la légende, ils parvenaient toujours à un endroit féerique, où sous une toison de mousse apparaissait la gueule tendre du dragon en bois brut.

Louis poursuit encore un peu sa route, dompte sa fatigue à la recherche du coin idéal. Sans doute pressent-il la nécessité de prendre soin de cette pause, prendre soin de

son confort alors que l'alchimie secrète du chemin opère en lui. Il se concentre. Faire étape devient sa préoccupation première. Il s'absorbe dans les sensations du corps alourdi par l'effort. Ses pas se succèdent en éparpillant les graviers qui jonchent le sol, ses joues rougies espèrent la fraîcheur d'un sous-bois, sa gorge asséchée et son ventre affamé réclament l'apaisement.

Il est tout entier dans les perceptions multiples et animales de son organisme, dans l'ébahissement et la gratitude, soudain, pour cette merveilleuse machine. Un squelette qui le tient vertical, lui permet d'avancer, d'accomplir sans faillir le chemin vers lui-même. Louis se réjouit d'éprouver la densité de son incarnation en marche sur ce chemin. Il remercie pour cette santé, relativise les défaillances dues à la vieillesse et les signes récurrents d'une irrémédiable régression.

Dans l'instant, il est bien, il se sent fier et sain. Il lui semblerait presque avoir retrouvé l'allant de ses vingt ans, l'énergie neuve d'une jeunesse qui ignore la valeur de la vitalité. Il poursuit sa route en harmonie parfaite

avec son véhicule terrestre, sans passé, sans avenir, sans pensée immédiate. Il respire, il est vivant.

À en remonter le cours, le ruisseau s'amenuise en un gargouillement joyeux et enfantin. Le murmure de l'eau sur les pierres procure à Louis une délicieuse impression de fraîcheur. Le soleil en éclabousse la surface. Dans les branchages, le contour ciselé des feuilles se dessine sur le bleu du ciel.

Il se penche, s'agenouille pour remplir sa gourde. Il se fait face, ne peut saisir son reflet dans ce miroir turbulent. Il se dit que les mots sont surprenants. Revêtent parfois des significations plurielles. Son visage se réfléchit, tandis qu'il déambule depuis la veille dans ses pensées.

Quelle figure de lui-même découvre-t-il? Qui est-on au crépuscule d'une existence? A-t-il osé être? A-t-il suffisamment aimé? Dans la simplicité de ce coin de planète, dans la délicate berceuse de l'eau et des faisceaux d'argent du soleil au-dessus de cette minute-là,

Louis se dit qu'il est heureux. De ce bonheur léger comme une évidence qui éveille le cœur et l'âme dans ce qui doit être de la joie. Il remercie son corps de l'avoir porté jusque-là. Il est prêt à partir, il a fait son ménage intérieur et peut regarder sans honte son passage terrestre. Il savoure la douceur du bien-être.

L'endroit est propice à la détente. Louis y trouve les petits agréments nécessaires aux impératifs de son âge. Il s'y installe. À nouveau, puiser dans le sac. Le menu ne varie guère. Pourtant, il déguste le pain lentement, il mord avec plaisir dans le morceau de fromage. Il écoute s'éveiller ses papilles qui se délectent de cette frugalité. Il prend son temps. Replie son couteau, range ce qui lui reste de provisions. Ses yeux picotent, ses paupières vacillent un peu. Louis s'étire dans un bâillement, soupire, s'allonge sur le dos. Quelques minutes. Pour récupérer. Juste une petite sieste.

Bientôt, le son grave et régulier de sa respiration bourdonne sous les arbres.

C'est un lac de montagne que Louis ne connaît pas, étrangement circulaire. Il se tient assis sur la rive, aux côtés d'Anna. L'air est chaud et lourd. Elle se lève. D'un mouvement ample et vif, elle retire sa robe. Le tissu s'échappe de ses doigts et ondule dans sa chute. Elle est nue dans la splendeur de sa jeunesse. Elle pénètre dans l'eau, s'y avance. Il regarde son corps, son dos souple et droit comme au temps de leur rencontre. Il se lève à son tour pour mieux la suivre des yeux. Elle se dirige vers le centre du lac qui engloutit lentement ses jambes, ses hanches, son torse. Elle glisse, s'étire et nage. Paisible. Elle se retourne et lui adresse un geste de la main. Un petit message de complicité. *Je suis là.* Elle rit. Le soleil illumine ses épaules d'ivoire et ses cheveux bruns scintillent sous une pluie de gouttelettes. Louis regarde Anna qui lui fait signe. Un inexplicable frisson zèbre son échine. En une fraction de seconde, sa chevelure blanchit, sa peau se fripe comme un papier que l'on chiffonne, ses traits s'altèrent de rides, de profonds sillons se creusent et déforment son visage. Les rives du lac deviennent lisses et

translucides, tout est pris soudain dans les glaces et le froid. De la berge, Louis assiste, impuissant, à la brusque métamorphose. Anna, au centre du cercle parfait de l'eau, semble s'amuser de l'effrayante farce. Elle ne cesse pas de rire. Au contraire. Les montagnes se teintent d'un éclat irréel, aveuglant. Les échos retentissent dans tout l'espace alentour, amplifient et démultiplient l'insupportable hilarité d'Anna. Elle est seule, ceinturée de givre, au milieu de l'étendue blanche et froide. Un remous agite les flots, l'enserme, un tourbillon se forme juste là, sous son corps devenu vieux, un tourbillon comme celui d'un siphon au fond d'un lavabo. L'eau tourne sur elle-même, s'enroule en un rictus grotesque, emporte Anna qui continue à déployer entre les flancs des montagnes un rire monstrueux qui se heurte aux parois fragiles du cerveau de Louis.

Il se réveille, haletant. Ramasse en hâte ses affaires, dans des gestes larges et nerveux, comme pour chasser le rêve. Il se redresse sans écouter ses articulations, endosse le sac,

se remet en route. Vite. Fuir le lieu du cauchemar qui a inoculé une obscure brûlure dans sa poitrine. Des petites aiguilles lui empalent le cœur, là, justement, cet organe qui parle de vie et d'amour. Pelé à vif comme une orange. Ça crisse un peu au-dedans de lui, goût de sable et de cendre dans la bouche.

Louis sur son chemin de joie, sur son pèlerinage amoureux, soudain à la merci des mâchoires implacables du désarroi et de la confusion. *Et elle? M'a-t-elle aimé?* Il lutte, force la marche, repousse la question comme on chasserait une nuée de mouches. Dérisoire tentative. Elle revient le narguer, l'assaille de tous côtés, armée impitoyable qui assiège son crâne.

Ses jambes pourtant s'évertuent à porter sa vieille charpente, pas à pas. C'est le mouvement même qui le tient debout, dressé malgré les turbulences intérieures. C'est le mouvement même de son corps qui l'ancre dans la vie. Depuis toujours, Louis a eu besoin des chemins creux, des chaussures qui bénissent la terre,

de ce jeu subtil d'équilibre et de déséquilibre des bipèdes, de l'élan qui affranchit un instant de l'apesanteur, du contact de la plante des pieds sur la surface de la planète. Le pied reconnaît le sol, la Terre mère, la poussière et la boue auxquels un jour se mêlera sa dépouille. Louis a un rapport charnel avec la Terre. Il l'aime, il s'y réfugie comme on cherche un ventre, un asile.

Là, au plein soleil, Louis s'imagine l'arrêt. La fin. S'étendre sur la peau herbeuse du talus, dans l'ombre d'une futaie. Attendre. Cesser. Enfin.

Il dévie, entreprend d'enjamber le petit fossé, interrompt son mouvement. Louis a pris la route pour Anna. Comme une offrande, un hommage. Pour ne pas oublier ce qu'ils ont été et ce qu'ils ont accompli à deux. Il est parti pour la rejoindre, pour la retrouver, au bout d'un voyage comme celui qu'elle aurait aimé faire. Louis ne savait pas qu'il partait aussi à la rencontre de lui-même.

Il se ravise, bien sûr, et regagne le cours du sentier. La question persiste, le taraude à nouveau. Arrogante, obsédante, elle s'agite dans sa tête, elle se moque, elle le nargue. La réponse continue à se dérober. Il marche. Sans conscience de la nature alentour qui se penche sur lui, caresse ses épaules. Il a accordé spontanément ses pas et son souffle et il avance, narines ouvertes. Les parfums des sous-bois qu'il traverse à présent s'y engouffrent goulûment. Il ne sent pas la fraîcheur de l'humus et l'acidulé des cyprès.

M'a-t-elle aimé?

Tout à coup, la phrase toile d'araignée cesse d'emprisonner sa poitrine. Les fils d'argent se délitent, le délivrent et laissent apparaître la belle Anna, celle de toute une vie avant la maladie, celle des moments de tendresse et de félicité. Anna intime. Anna dévêtue. Sa silhouette érodée, ses hanches alourdies, son ventre amolli, ses chairs fanées, son visage usé par les ans et constellé de rides sous la claire frondaison des cheveux.

Ce n'est pas Anna la juvénile qui visite Louis. Non. C'est Anna dans la plénitude d'une existence qui chemine vers son terme, à l'âge généreux des années parcourues ensemble, à l'âge d'une longue histoire commune.

Son corps nu étendu sur le lit, son corps vieilli et ses mains d'écume sur son vieux corps à lui. Un échange de tendresse profond comme la patience, un dialogue sacré des peaux qui se répondent en vibration dans la tiédeur des bras, des ventres, des poitrines en résonance où palpitent deux désirs qui s'unissent. Deux humains partagent l'envoûtement de leurs fragrances, de leurs humeurs, de leurs intimes sécrétions.

C'est un voyage, une exploration toujours renouvelée sur la carte au trésor, dans la redécouverte inépuisable de l'autre. Approche d'un mystère, dans la complémentarité et l'inconnu du sexe opposé au sien. Ils ont aimé faire l'amour. Davantage encore dans la traversée des ans, lorsque les amants n'ont plus rien à prouver, lorsqu'ils ont depuis longtemps remisé les performances. Ils ont aimé faire l'amour dans la lenteur de leur âge, se donner

des rendez-vous de jeux et de plaisir, inventer un étonnant dialogue érotique et découvrir, ravis et surpris, des territoires inouïs et d'ineffables délices.

Ce sont ces images-là qui viennent bercer le cœur de Louis. Ravivent ses sens engourdis et le relient à sa présence physique, à sa verticalité sur le sol. Il inspire le monde et l'amour.

La question n'a pas lieu d'être.

Louis a aimé Anna. À haute voix dans la solitude des arbres, il éprouve le besoin de faire de nouveau sonner les mots. Il les lui dit, encore.

Et Anna a aimé Louis.

Bien sûr, ils se sont perdus, parfois. Se sont éloignés. Il l'a trahie, aussi. S'écarter, se distancer, se désunir, s'opposer, pour finir, à chaque fois, par revenir. Se pardonner. Et toujours se retrouver. Course d'obstacles de l'existence que l'on parcourt seuls et ensemble. Fragile tentative d'accorder deux pas, utopie d'harmonie. Sous les flétrissures du temps,

Louis et Anna ont continué à se reconnaître. Dans la dérisoire longévité des hommes, la durée est une conquête incertaine. Ce qu'il faut de patience, d'amoureuse patience et de respect pour tracer un double chemin.

Ces deux-là ont eu la chance d'aller très loin dans les bas-fonds de leurs âmes. Ils y ont rencontré les ombres et les noirceurs de l'autre et accepté de voir, malgré tout, sa lumière. Ils ont appris à supporter leurs travers, leurs erreurs, leurs errances. À aimer leur laideur autant que leur beauté. À recevoir et à donner vraiment, sans plus lutter ni se cacher, dans un partage au-delà des désirs et des attentes. Dans une grâce touchante parce que sans fard. Sans artifice. C'est doux et tranquille. C'est une bénédiction.

Dans cette simplicité-là, dans cette humilité absolue, les amants tutoient l'essentiel. Peut-être est-ce cela l'amour.

Le ciel s'est voilé. Dans les champs, les tracteurs s'agitent comme des mouches. Au loin, l'orage. Sur la cime des bosquets, les branchages mugissent comme un peuple en colère. Un gris de métal assombrit l'horizon et les nuages s'imposent entre la lumière et la Terre. Louis s'en aperçoit soudain. S'étonne de ce qu'il vient de traverser. Il sursaute. Se retrouve tout entier dans la conscience de la marche, s'en absente de nouveau. Le sentier semé de pierres poursuit sa route, grimpe maintenant sur le flanc de l'étendue sauvage.

Une trouée de lumière irise la silhouette d'Anna. Gracile et vivante. *Anna. À l'endroit, à l'envers, tu étais toujours toi.* Sans début et sans fin, son prénom en miroir révélait deux

facettes d'une même femme. Ouverture du A qui inaugure l'alphabet, majestueux et solennel, sonorité boudeuse des N qui présagent de l'insaisissable et du fantasque. Puis de nouveau un A. Équilibre. Anna à l'endroit, à l'envers, dans la joie légère et dans la gravité. Elle renvoie à Louis sa propre image d'homme. Il s'y voit aimable. Cette femme colore la vie, la pimente. Elle est directe et spontanée, parfois un peu acide, un peu maladroite. Et ses paroles manquent cruellement, dans ces cas-là, de délicatesse. Souvent, elle s'amuse, se moque. Ça l'agace, Louis. Il n'est pas toujours d'humeur. Alors elle s'approche, l'enlace et lui dit en riant qu'il a de la chance d'avoir une compagne pleine de drôlerie.

Anna l'extravagante a un don pour prodiguer la beauté tout autour d'elle. Elle écoute, elle encourage. Elle charme ce qu'elle touche. Une manière de répandre la clarté pour s'opposer aux ténèbres. Elle a fait de son atelier son repaire. Le corps et les mains au travail, le tangible de ses créations la consolide dans le réel.

Elle perçoit le bruissement des matières. Le duvet du velours ou le soyeux du satin susurrent, tandis que la noblesse du lin ou le naturel du coton bourdonnent. Elle promène ses doigts sur les camaïeux des bobines soigneusement rangées dans les tiroirs et choisit dans l'arc-en-ciel de ses fils celui qui s'accorde parfaitement à l'étoffe. Elle pioche dans la multitude de nuances avec un geste sûr, elle ne se trompe pas. Batiste et calicot, cretonne et flanelle, madras, organdi et vichy sont les refrains de son travail, dans le chant gémissant des ciseaux. Elle enchante les lieux, décline les couleurs et les textures dans les rideaux, les nappes, les coussins.

Elle sublime les secondes peaux de ses semblables. Elle taille, retouche, imagine des modèles, invente de ravissants foulards ou des jupes qui ondoient sur les hanches des femmes comme une respiration. A-t-elle un secret pour créer ainsi des vêtements qui épousent et reflètent le mouvement de ceux qui les portent? Séance d'essayage. Son atelier est féminin. Derrière la porte fermée, la cliente

est juchée sur un petit tabouret, magnifiée dans sa stature par les tonalités chatoyantes des tissus d'Anna.

Anna à l'endroit, à l'envers. Anna retrouvée dans sa gaieté et son enthousiasme. C'est le léger et le serein qui baignent à présent les pensées de Louis. Elle rit, avec cette manière espiègle de pencher la tête un peu en arrière, de laisser ses boucles rebondir autour de son visage. Elle est debout, un peu cambrée par la grossesse qui lui alourdit le ventre. Manuel? Zélie? Louis hésite, il ne sait plus dater ce souvenir qui lui revient pourtant avec une aveuglante netteté.

On ira à pied jusqu'à la mer. Ce n'est pas une question. À peine une proposition.

Il se voit sourire, comme souvent lorsqu'il entend les extravagances d'Anna. *Lou, quand les enfants seront grands, on ira à pied jusqu'à la mer. Comme un voyage de noces.*

Anna fourmille de projets, d'imaginaires et de secrets qu'elle accommode en mille histoires pour ses petits. Anna foisonne d'idées,

échafaudes des palais et des périples, a soif d'ailleurs et d'idéal. Elle rêve à haute voix. Il sourit. Sans prendre au sérieux ce qui lui semble des chimères. Car Louis est sérieux. Raisonnable. Les ignominies des hommes ont tout figé au-dedans. Et il envie parfois Anna, sans cesse vibrante de curiosités à assouvir.

Est-ce que le chemin a gardé trace? La mémoire d'un itinéraire à suivre pour rencontrer celui qu'il a été, pour retrouver le cours d'une vie qui arrive à son terme. Ils avaient l'élan de la jeunesse et de leur amour tout neuf encore, Anna aurait aimé partir à pied pour rejoindre l'océan qu'elle n'avait jamais vu.

Le voyage n'a pas eu lieu. Louis n'a jamais vraiment porté attention aux propositions papillonnantes d'Anna. Elle avait pourtant des utopies simples et tranquilles. *Un jour, on ira à pied jusqu'à la mer.*

La marche de Louis vers les Sources est un hommage aux rêves oubliés d'Anna.

Quelques gouttes à peine. L'orage gronde et s'éloigne. Épargne Louis. La machine à cogiter tourne toute seule, ressasse des romances surannées, projette d'illusoires idées sur l'écran des paupières pourtant grandes ouvertes. Les pensées s'emballent, continuent à suivre leurs propres trajectoires, rebelles et insoumises. Elles entraînent Louis loin de son corps et de l'instant, tandis qu'il marche au-devant du ciel, en prenant appui sur le dos du globe. Il n'est plus là. Il s'est détaché du présent, de l'air moite saturé de chaleur, de la légère sueur qui perle à ses tempes, sous son chapeau.

Il n'est plus là quand l'infime le rappelle. Le ramène vivement. Un assaut répété, à chaque pas, une minuscule pointe d'aiguille dans la

chaussure droite, une petite douleur aiguë qui l'oblige à la halte. Il se pose à l'ombre d'un bosquet, sur le tabouret d'une large souche. Il délace son soulier, l'enlève et le renverse en le secouant pour en déloger l'intrus. Un simple caillou, pas plus gros qu'un grain de sésame, tinte au sol et cavalcade dans sa fuite.

Louis sourit devant le dérisoire de son état d'humain dans sa grande carcasse mobile, contraint à l'arrêt par un maître minuscule. Il sourit et comprend. Décide de se poser là, sur la mousse. De s'offrir un peu de repos, un peu de temps.

Du temps, il en a plus qu'il n'en faut. Une éternité à ne savoir qu'en faire dans la plaine de sa vie et de sa mort à venir. Louis l'attend, s'y prépare. En mettant en ordre sa maison, en triant le passé, il a mis de l'ordre en lui-même et dans ses souvenirs. Il a revisité son parcours sur la planète, fait le tour des révolutions personnelles à son actif. Plusieurs dizaines. Il souhaite peser le moins lourd possible au moment du départ, épurer les dettes d'héritage et alléger les sacs à dos.

Suzy et Manuel auront assez à faire avec les leurs. Il sait qu'une aile de papillon peut engendrer un cyclone à l'autre bout du monde. Comment peser moins lourd qu'une aile de papillon? L'entreprise est utopique. Il le sait bien. On ne traverse pas le champ de fleurs de l'existence sans quelques cailloux dans la chaussure. Il n'a jamais pu et ne pourra jamais épargner à ses enfants les épines et les ornières de leur propre chemin. Il espère seulement qu'il les a convenablement aidés à grandir, qu'il leur a donné assez de force et de foi en la vie pour mener la leur. Il leur fait confiance.

L'odeur pétillante des fougères picote ses sinus. Il flaire, narines un peu dilatées. Aux aguets. Il revoit Fauvette, museau au vent, muscles tendus, immobile. À quelques mètres de lui, deux faisans paradent. L'aperçoivent. Se figent une seconde. L'un d'eux se dissimule en baissant le bec et rentrant le cou, tentative cocasse de se rendre invisible, et disparaît dans les fourrés. Son compère trotte, affolé, en tricotant des pattes, avant de s'envoler sous les yeux de Louis qui suit tant qu'il le peut sa trajectoire dans le ciel.

Il dépose son sac. Rien ne presse, vraiment. Peut-être est-il un peu inquiet à l'idée d'arriver. Il ôte sa chaussure gauche, ses chaussettes et son chapeau, et respire, le regard à la ronde.

La marche est apprivoisement de soi, du corps, de l'espace tout autour. Elle préserve Louis de la dictature des horloges. Elle l'inscrit dans une lenteur bienfaisante, un temps rythmé à sa mesure. Elle ouvre un territoire neuf de liberté. Une présence au végétal, au minéral. Louis fait connaissance. Il est là, pleinement. Il est assis parmi une petite tribu d'arbres qui l'embrasse et le salue comme on accueille un enfant nouveau-né. Ou un convalescent. Avec précaution. Sans rien forcer.

Pieds nus dans l'humus, Louis se lève, fait face au charme contre lequel il reposait son dos. S'approche, au plus près. Cherche sa place et sa stabilité sur le sol veiné de racines. La trouve. D'un geste lent, empreint de respect, un geste presque sacré, Louis avance ses mains vers l'écorce, jusqu'à l'effleurer. Il prend appui, le front se pose contre le rugueux du tronc. Peau à peau. Il ferme les yeux.

La brise balance dans un même souffle les feuilles de l'arbre et le petit duvet qui lui tient lieu de chevelure. Ses pieds plantés en terre lui insufflent un prodigieux sentiment de sécurité. Pousse en lui une invisible énergie tellurique qui irrigue ses jambes, son dos et son torse, sa nuque, jusqu'au sommet de son crâne.

Il se voudrait sédentaire, ancré au cœur de la forêt, et mobile pourtant. Tout à la fois ici et ailleurs. Volatil. Libre. En lien avec tout le vivant. Il a lu que les arbres communiquent entre eux par leurs racines. Messages souterrains, imperceptibles aux yeux ordinaires, réseaux magiques et magnifiques pour diffuser, de proche en proche, jusqu'aux confins du globe, un même message de vie. La décharge électrique d'un frisson remonte du sol le long de son corps. Il frôle les reliefs de l'écorce, accueille comme un signe la chaleur qui le picote au creux de ses paumes calleuses. Sensations pures, le langage du chemin est éblouissement. La jubilation des sens vient approcher, au plus près, la réalité. La multiplie et la fait résonner.

Correspondances. Chants d'oiseaux et mots d'amour, allégresse des sons pour habiller l'instant. Empreinte d'une caresse, le toucher velouté de la main sur la peau s'appelle rencontre. La plante des pieds nus sur l'herbe mouillée porte le même nom. La tige dansante qui hisse au ciel l'étendard défroissé de ses pétales se nomme coquelicot. Les premiers pas de Zélie dans sa robe rouge sont une même danse.

Bouche ronde d'un nid dans la mousse ou sexe de femme, le même passage vers la vie cachée au fond, vers l'origine du monde.

Le sentier qui mène aux Sources est tout engrillagé de ronces. Plus personne ne vient jamais sur les ruines du souvenir. Seuls restent les effluves de menthe des champs qu'une course de mulot ou de lapin égrène à la surface du temps.

La maison inhabitée s'est assoupie. Aucun son, aucune voix ne font plus résonner ses murs fatigués. Petite momie de verdure, elle gît sous le lierre et le liseron qui cachent les carreaux ternis et tracent des lignes complexes et sinueuses sur le pourtour des fenêtres. La nature a mis les scellés. Il faudrait enjamber les entrelacs d'épines et de hautes herbes pour s'approcher.

Louis y renonce, contourne l'enceinte hérissée d'orties. Il hâte le pas. L'instinct. Une idée venue d'on ne sait quel endroit de l'Univers. Qui s'impose. Une idée qui palpite, frémit dans le silence et l'inconscient encore. Un embryon de pensée, un avènement lent, tout en retenue, comme une floraison. L'œil humain ne peut surprendre l'éclosion de la fleur, l'imperceptible déploiement du bouton tendre à la corolle épanouie. Une succession subtile d'images aux détails jumeaux compose un mouvement fluide, orchestre la métamorphose. Difficile de saisir le passage de l'inconscient à l'évidence.

Pourtant, il sait. Il est sûr que la fin sera bientôt là. La fin de la cavale, de l'échappée belle. La fin de la parenthèse. C'est un peu confus, le temps et l'espace s'entremêlent, trébuchent sur les crocs-en-jambe de la mémoire.

Louis marche vers Anna. Ils ont noué leurs mains, leurs parcours. Se sont serrés l'un contre l'autre pour cheminer sur les sentiers escarpés de la vie. Louis avec Anna. Avec elle, après elle.

Sans elle. Avant de rencontrer un être, avant de lui donner place, le manque n'existe pas. Le manque et la douleur viennent du risque d'aimer. Du risque de vivre.

Avec des lambeaux de mémoire et d'histoires, il a reprisé l'étoffe des jours. Une poignée de sable entre les doigts. Des milliers de grains qui, en quelques instants, s'enfuient et s'éparpillent dans l'incommensurable de l'Univers. Il sait qu'il ne reste presque plus rien avant l'épuisement total. Avant la fin. Il ne regrette rien. Il a touché là, en ces heures diaphanes de ce dernier printemps, dans la rosée du chemin, à l'aplomb de sa Terre, quelque chose d'absolu. Il ignore ce qui l'attend.

Il aimerait faire durer encore la vie en lui.

Il pense à son corps que l'on trouvera un matin inanimé. À ces mains qui baigneront sa dépouille, l'habilleront, la prépareront avec respect pour un ultime adieu aux vivants. Ses proches l'accompagneront, le pleureront.

Comme il a pleuré ceux qui l'ont précédé. Anna. Zélie. Sa mère. Joséphine. Tous ceux partis avant lui, tous ceux qu'il espère rejoindre. Après. Dans un hypothétique au-delà. N'en est plus très sûr. À l'approche du grand départ, sa foi vacille. Comme son souffle. Il imagine son corps allongé, raide et froid. Il imagine son âme souple et vive, facétieuse au-dessus des contingences humaines. Se dit qu'il ne pensait pas atteindre cet âge. Remercie pour toutes ces années, les honore dans ce qu'elles lui ont accordé de tragique et de sublime. Remercie pour le soleil et pour la pluie.

Il est prêt.

Le ruisseau est désormais un fin collier argenté qui chuchote, primitif et sauvage, entre les cailloux. Quelques pierres comme un berceau, une célébration de cette grâce qui émane de la Terre et du commencement du monde. Une eau inaugurale. Depuis la nuit des temps, les hommes ont cherché et béni les sources, témoigné leur respect au prodige de l'eau. Le ruisselet à peine sorti du

nid s'égayé en toute insouciance vers l'aval de son destin. Combien de jours pour atteindre l'océan ?

Louis s'agenouille sur la terre brune, l'effleure, en ramasse une poignée qui s'écoule entre ses doigts. Il tire de sa poche le petit rectangle de papier, plié et replié, qu'il transporte comme un trésor. La lettre pour laquelle il s'est acquitté de ce voyage. C'est tout ce qu'il a trouvé pour la rejoindre. Pour aller jusqu'à elle et abolir l'absence, déserté sa solitude.

Il déplie la feuille. En prière sur la terre où Anna fit ses premiers pas, il commence à lire à haute voix le message qu'il a pris soin de lui adresser, de lui apporter à pied, jusqu'aux lieux des origines et de l'enfance.

C'est d'abord le pardon. Il demande à être pardonné. Pour les erreurs, les maladresses, les trahisons et les blessures infligées. Il ne décrit rien, ne nomme pas les coups portés. Il les a concentrés dans ces quelques lignes qui implorent.

Il s'interrompt. Hésite sur la suite. Il était sûr, pourtant. C'est pour la retrouver qu'il est venu. C'est pour la retrouver qu'il est monté seul, à pied, jusqu'aux Sources. Pour être avec elle et y rester. À jamais.

C'était sans compter sur le cheminement. Sans compter sur la lumière neuve du jour, la traversée de la nuit. Sans compter sur sa conscience renouvelée du vivant.

La feuille tremble dans ses mains. Sa blancheur le défie. Il la replie. Il n'avait pas écrit l'amour. Ne savait pas le dire. Ces heures de route vers lui-même lui ont appris. Il est heureux d'avoir confié au chemin les mots, si simples pourtant. Il est heureux de cette communion avec les éléments. De cette rencontre avec la joie limpide et le plaisir pur de la soif étanchée.

Il s'étonne du chemin accompli.

Sa détermination continue de se craqueler. De s'effriter. C'est une déconstruction lente et douce. La brise de juin chasse la poussière et laisse briller les yeux de Louis.

Il y a un soupir au fond de lui. Un apaisement issu de l'évidence. Il demande à Anna d'être patiente. Il ira la retrouver. Lorsque son heure sera venue. Il ne précipitera pas le cours des choses et des astres. Il accepte que la vie continue de le porter. Il lui dit que les vivants ont peut-être encore un peu besoin de lui. Il lui parle de Camille et Lucie, de Suzy, de Manuel et Laura. Il lui dit la beauté de chaque matin, quand le soleil s'invite entre les fentes du volet et lui fait un clin d'œil pour lui poser, inlassablement, la question essentielle. *Es-tu encore capable d'inventer le jour ?*

Il déplie de nouveau la feuille. La déchire en tout petits morceaux. Il les sème dans le cours minuscule de l'eau vive qui s'échappe de la source. Envol de confettis. Ils tournoient et virevoltent. S'enfuient et disparaissent. Il les confie à la rivière.

Bientôt, à danser dans les flots, les mots s'effaceront, deviendront traces indéchiffrables. Souvenirs. Bientôt, porté par l'audacieux tourbillon, l'esprit d'Anna voguera, espiègle et léger. Fera le voyage. Et atteindra l'océan.

La pierre moussue est un autel sous la nef des feuillages. Louis y prononce sa prière païenne. Dans une ferveur tranquille, il en appelle aux forces telluriques et cosmiques. Pèlerin égaré, il a marché vers des retrouvailles. À présent, il implore les arbres, la Terre et le ciel, s'en remet à l'Univers pour le temps qu'il lui reste. Il est en confiance. Sans attente. Il accueille. Il sent la vibrante présence des énergies en travail, les subtiles pulsations de la planète qui continuera, avec ou sans lui, son odyssée souveraine.

À l'échelle d'une éternité, il n'est qu'une poussière dans cet orchestre céleste, un point minuscule dans l'immensité sidérale. Il n'est rien. Rien que l'infiniment précieux d'une vie humaine.

LES GRANDS CARACTÈRES DE PASSIFLORE

- Léon Mazzella
Chasses furtives, 2012
Prix Jacques Lacroix de l'Académie Française 1993
Prix François Sommer
- Fabienne Thomas
L'Enfant roman, 2013 (Folio n° 6518)
Prix Handi-Livres 2015
- Marie-Laure Hubert Nasser
La Carapace de la tortue, 2013 (Folio n° 6117)
Prix du roman régional Hugues Soutou 2015
(Lions Club)
Semblant sortir du noir, 2017
- Pascale Dewambrechies
L'Effacement, 2014 (Folio n° 6292)
Lauréat du Festival du Premier Roman
de Chambéry 2015
Prix du [métro] Goncourt 2015
Juste la lumière, 2017

- Chantal Detcherry
La vie plus un chat, 2015
Prix Yolande Legrand (Ardua) 2016, pour
l'ensemble de son œuvre
- Fabrice Sluys
Morandouna, le Pays d'en haut, 2016
Lauréat du Festival du Premier Roman
de Chambéry 2017
- Florence d'Oria
Les pieds dans le vide, 2017

Imprimé en France
par ICN
à Orthez (64)

Mise en page : Éditions Passiflore

Dépôt légal : août 2018

ISBN : 978-2-918471-91-2

Roman

Fabienne Thomas

Inventer le jour

Au contact de la nature, dans le silence et le mouvement de la marche, Louis s'avance à la rencontre de lui-même. À la rencontre de la vie et de l'essentiel.

Que reste-t-il au terme d'une existence ?
L'amour peut-il résister à l'adversité et à la souffrance ?

Chaque matin est une promesse. Celle de la vie et de la beauté du jour à venir.

Qu'en faisons-nous ?
Pouvons-nous encore
Inventer le jour ?

22 €



www.editions-passiflore.com